

L'Exécuteur [116] – Feux sur Chiang Mai

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



FEUX SUR CHIANG MAI

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

FEUX SUR CHIANG MAI

CHAPITRE PREMIER

Ubol Pramot avait peur.

De toute sa jeune carrière sans histoires au sein de la Bangkok Farmer Work Bank, l'idée ne l'avait jamais effleurée de faire ce qu'elle faisait ce soir-là. Sur l'écran du computer, les listings et les graphiques de l'organigramme s'inscrivaient, et les doigts menus d'Ubol tremblaient légèrement au-dessus du clavier. Sous le boléro vert pâle de son tailleur, son cœur battait la chamade. Presque aussi fort que quand Dan s'enfonçait en elle. Lentement. Longuement. Une folie. Elle n'avait jamais ressenti cela avant lui. À en hurler de bonheur. C'était une étrange association d'idées qui lui venait soudain, car, ce soir, son cœur ne battait pas de passion mais de peur. Pourtant, maintenant qu'elle avait commencé, elle devait aller jusqu'au bout.

Pour sauver Arun.

Depuis qu'elle était allée subtiliser la disquette dans le coffre de mister Kachorm, Ubol ne vivait plus. Sans porte ni fenêtre, le local de sécurité situé entre leurs deux bureaux constituait une espèce de chambre forte : le « bunker ». L'endroit où l'on rangeait les dossiers importants. Il fallait connaître les codes de la serrure électronique de ses portes blindées pour y pénétrer et, seuls, le directeur de la banque, mister Kachorm et Ubol y avaient accès. Durant les premiers mois, Ubol avait été obligée de demander la clé à son patron. Et puis, très vite agacé, le fondé de pouvoir lui en avait confié une. Maintenant, elle entrait dans le « bunker » à volonté.

Mais si on la surprenait à dupliquer cette disquette, c'était fichu pour elle. Heureusement, il n'y en avait plus que pour deux minutes. Juste le temps de la copie. Ça n'avait pas été facile de faire sauter les sécurités du logiciel. Plus d'une semaine de recherches et d'allées et venues risquées entre le « bunker » et son propre bureau. Mais elle y était enfin parvenue et, dans quelques jours, si Dan tenait parole, son jeune frère Arun serait libre. Grâce à elle.

Deux minutes plus tard, elle éteignait l'ordinateur et se précipitait dans le « bunker » pour remettre la disquette d'origine à sa place. Il était 19 heures passées. Revenue dans son bureau, elle décrocha son

téléphone, composa un numéro.

— Allô, répondit aussitôt une voix laconique.

Dan... Des ondes de chaleur passèrent dans les reins d'Ubol qui lâcha dans un souffle :

— C'est fait !

— O.K., répondit Dan. Chez moi. Dans une demi-heure.

— Non ! Dans... dans une heure !

Ubol Pramot voulait passer-chez elle. Prendre un bain. Se parfumer. Se faire belle pour ce soir.

— O.K. Dans une heure.

Ubol raccrocha et un instant plus tard, copie dans son sac et les jambes flageolantes, elle claquait enfin la portière d'une Honda garée sur le parking du R.S. Hôtel. Avec un soupir de soulagement, elle alluma une Camel, lança la voiture sur Lanluang Road, avant de tourner à gauche pour s'enfoncer dans la circulation démente de Rama VI Road. À Bangkok, c'était l'heure de la plus grande affluence. Les marchands de soupe et de beignets commençaient leurs véritables affaires. Une agitation toute en couleurs et en odeurs qui, dans certains quartiers comme Patpong, ne cesserait qu'après minuit. Ubol aimait Bangkok. Mais ce soir, elle ne songeait à rien d'autre qu'à ce qu'elle venait de faire. Un acte grave. Une trahison qui pouvait lui coûter cher.

Car elle sentait des choses lui échapper. Elle venait d'entrer dans un monde d'ombre, de mystère et de danger. Même si Dan l'avait assurée du contraire, prétendant qu'il ne s'agissait que de petites magouilles commerciales sans importance, Ubol était bien placée pour savoir qu'il n'en était rien. Certaines sociétés figurant à l'organigramme qu'elle venait de dupliquer avaient leur siège à Chiang Mai, d'autres à Chiang Rai. Des sociétés écrans, touchant aux affaires de la drogue. Ubol Pramot savait où se trouvait Chiang Rai. En plein Triangle d'Or.

Et Ubol se dit que, pour sauver Arun, elle risquait de se perdre dans l'univers de la drogue, de la violence, de la mort.

Mais elle n'avait pas eu le choix et Dan lui avait promis. Pour sauver Arun, elle était prête à tout.

Ce ne fut qu'arrivée à l'embranchement de Pra-dipath Road qu'elle se sentit enfin mieux. Encore tremblante, mais moins angoissée. Elle continua vers l'est, traversa le *klong*(1) Samsen aux eaux fangeuses, poursuivit sa route par Sutthisan Winit-chai sur un petit kilomètre, avant de tourner une dernière fois à gauche, dans une voie qui s'achevait en cul-de-sac sur la rive du klong Bang Su. Ici, rien que de modestes habitations aux façades lépreuses, ornées de balcons en bois. Au-dessus des terrasses et des toits, des écheveaux de fils électriques s'emmêlaient dans tous les sens. On était loin des immeubles de luxe de Chakrabongse Road ou de Raïchadamnoen Road. Loin aussi de la

douce brise de la Chaophraya River. Ici, les odeurs d'égout du klong prenaient à la gorge. Mais Ubol Pramot s'en moquait. Cela faisait si longtemps qu'elle habitait le quartier qu'elle en avait pris l'habitude. Et puis ses pensées étaient ailleurs. Elle avait rendez-vous avec Dan. Et Dan allait faire libérer Arun.

Laissant la Honda devant une palissade couverte d'affiches publicitaires à moitié déchirées, elle n'eut qu'à traverser la rue pour pénétrer dans la venelle où elle habitait. Une minute plus tard, elle jetait son sac sur le canapé bon marché qui meublait le salon de son minuscule deux-pièces. Un salon plein de chromos et de miroirs qui renvoyaient la lumière. Ubol détestait l'obscurité. Elle allait ôter son boléro vert quand, soudain, les miroirs qui lui faisaient face se mirent à renvoyer les images mouvantes de silhouettes qui plongeaient sur elle !

Son regard en amande se dilata de peur, son mouvement se figea et sa bouche s'ouvrit pour crier.

Elle n'en eut pas le temps.

— Ils ne vont plus tarder.

— Mais oui, mais oui, fit évasivement Sandro Callaro en se servant une nouvelle ration de John-nie Walker Black Label.

Il avait une voix sourde, un rien cléricale dans le ton. Parfaitement en rapport avec son gros corps tout rond boudiné dans un complet d'alpaga gris trop étroit. Tous ses costumes étaient trop étroits. Sandro Callaro était un complexé, étouffé par feu le père Callaro, dont la personnalité et la dimension mafieuse avaient été cent coudées au-dessus des sommets auxquels le fils pourrait jamais prétendre.

— Ils sont même déjà en retard, reprit le petit Sarunea en s'emparant à son tour de la bouteille.

— Hon ! grogna Sandro Callaro, agacé.

Il aimait cette heure où, le soleil disparu, la brise tropicale faisait osciller doucement les longs balais des palmiers du parc. Il aimait aussi le charme de cette ancienne villa coloniale. Construite toute en bois, avec sa galerie qui courait tout autour et ses cloisons intérieures ajourées comme des dentelles. Il aimait plus encore les petites domestiques à la peau dorée et aux grands yeux en amande qui vaquaient en silence et qui, sur un simple claquement de doigts, venaient s'agenouiller à ses pieds pour lui servir le thé... ou pour autre chose.

En fait, le gros Sandro Callaro adorait la Thaïlande.

Malgré la chaleur moite qu'il supportait mal et malgré Sarunea, ce con de *consigliere* que la nouvelle *Cupola* lui avait imposé, reléguant Mario, son conseiller privé, au rôle de simple figurant. Il ne participerait même pas aux travaux de la conférence quadripartite de

Kah Sath. Un affront pour le vieux *consigliere* qui avait toujours travaillé avec les Callaro. Une sorte de tuteur. Mais, au sommet, ils n'avaient rien voulu savoir. Mario était trop vieux et on ne pouvait pas compter sur lui. Elle voulait surtout placer un espion chez lui. Saloperie de nouvelle *Cupola* !

Sandro Callaro détestait les méthodes trop technocratiques des nouvelles instances-dirigeantes. Depuis l'élimination des anciennes têtes mafieuses de Sicile par ce grand con de Mack Bolan, rien n'était plus pareil. Mais il fallait bien survivre et... obéir. Bien sûr que Mario Sarti était en mauvais état. Même que, depuis quelque temps, Callaro faisait en sorte qu'il ne soit jamais seul la nuit. À tour de rôle, un homme de sa garde Noire veillait dans sa chambre. En un mot, Mario était devenu une charge. Mais il avait connu le père Carpano et, sur le lit de mort de ce dernier, il avait juré de s'occuper des « gamins ».

Serment tenu. Alors...

— Ces Thaïs sont détestables ! geignit Sarunea. Jamais à l'heure !

Sandro Callaro l'aurait tué, mais c'était vrai, les frères Ngoh étaient en retard. Au moins deux heures que l'aîné avait appelé pour lui dire qu'ils avaient la fille et la disquette, et qu'ils arrivaient. Mais en Thaïlande, le temps n'avait pas la même valeur. C'était pareil pour les affaires. Toujours compliquées. Mais là encore, la nouvelle *Cupola* savait ce qu'elle voulait. En installant Callaro en Thaïlande quelques mois plus tôt, elle savait ce qu'elle faisait. Il était là pour consolider la tête de pont de la *russian connexion*. Pour cimenter la surprenante association entre *Cosa Nostra*, la mafia sino-thaï et la mafia russe, dont les premières bases avaient été établies par *l'ex-capo* sicilien Don Solo Scarlene, et reprise plus tard par Don Fabio « Medico » Nardoni. Une entreprise ambitieuse, qui devait permettre à *Cosa Nostra* d'étendre ses zones d'influence dans ce bloc de « l'Est » si longtemps convoité. Déjà, avec cette connerie de guerre inter-ethnique en ex-Yougoslavie, les Siciliens se faisaient des couilles en or. Comme aux meilleurs moments de la guerre du Liban, les échanges dope-armes battaient leur plein. La culture du pavot n'étant pas une exclusivité orientale, la poudre arrivait à présent par tonnes de l'ex-confédération. Là-bas aussi, des chefs de guerre avaient émergé un peu partout et le conflit inter-ethnique s'était peu à peu saupoudré de guérillas in ter-mafias.

Tout allait pour le mieux, dans le meilleur des mondes pourris.

— Les voilà !

Des phares venaient effectivement de trouer la nuit au fond du parc, du côté de la grille d'entrée. Un bip résonna dans le petit récepteur posé sur la table de jardin, suivi d'une voix au fort accent local.

— C'est Rick, patron.

Rick Ngoh. S'emparant de l'appareil, Callaro enfonça la touche qui commandait l'ouverture de la grille. Simultanément, comme

prévenues par un mystérieux signal, des ombres jaillirent du parc, convergeant vers le devant de la villa. Les hommes de Callaro, tous siciliens : Douze, exactement. Rien que des pros de la gâchette, tous *soldati* de la famille Sassiare, et spécialistes des coups délicats. Sa garde Noire.

Une garde Noire que l'inaction devait passablement rouiller. Leur seule activité depuis des semaines : le poker. Des parties interminables, qui duraient parfois toute la nuit pour ceux qui n'étaient pas de garde. Le pognon ne faisait que tourner et personne n'y trouvait son compte. Un jeu de cons. Mais il fallait bien s'occuper.

Enfin, aujourd'hui, il y avait du nouveau.

Un 4 x 4 Nissan venait de stopper au pied de la terrasse, faisant crisser le gravier soigneusement ratissé chaque matin. Tandis que le chauffeur demeurait à son volant, deux costauds en descendirent, portant un gros sac de toile sombre qu'ils vinrent laisser tomber au pied de Callaro. Un gémissement sourd s'en éleva et le sac se mit à bouger. Le Sicilien le considéra d'un air songeur, avant de relever ses yeux cernés de graisse sur un des deux Thaïs. Rick Ngoh, l'aîné des Ngoh. Une face de brute, avec des tempes rasées et un éclat perpétuellement mauvais au fond de ses petits yeux très enfoncés. Tout en muscles secs, avec des poings noueux, durs comme de la pierre. Comme ses frères, Rick avait longuement pratiqué la boxe thaïe. Mais à leur différence, lui, il avait tué un de ses adversaires. Exprès. Parce qu'il ne l'aimait pas. Bien sûr, la presse avait appelé ça un accident...

— Pas de problème ?

Un doux sourire découvrit les dents pointues de Rick, qui secoua la tête.

— *No problem, boss.*

Puis laissant tomber une enveloppe en kraft près de la bouteille de Johnnie Walker, il annonça :

— La disquette.

Rick n'était pas un bavard. Il faisait bien son boulot et il appréciait les méthodes du Sicilien. Directes, musclées. De son côté, Callaro aurait bien aimé confier la suite des opérations aux frères Ngoh. Mais les consignes étaient strictes : cloisonnement systématique. L'enjeu était trop important.

— C'est bien, dit-il de son étrange voix de prélat.

Dans le même temps, il avait adressé un signe à Sarunea. Celui-ci sortit une liasse de sa poche de pantalon, la jeta sur la table d'un air condescendant. Il détestait les Asiatiques et le montrait à chaque occasion. Mais Rick Ngoh s'en fichait. Seuls, les dollars l'intéressaient. La liasse disparut et, affichant toujours son sourire angélique, il s'inclina à la mode thaïe pour remercier Callaro :

— Quand vous voudrez, boss. Vous savez où me joindre.

L'instant d'après, son frère et lui sautaient dans le 4 x 4. Comme par enchantement, les flingueurs de la garde Noire se fondirent de nouveau dans l'ombre du parc et, tandis que Sarunea dénouait le lacet du sac, Callaro, qui s'était brièvement absenté, revenait avec un téléphone sans fil en main. Tranquille, il se rassit, considérant son *consigliere* en train d'ouvrir le sac, dévoilant en partie son contenu, et la tête d'une femme apparut. Cheveux noirs emmêlés, yeux cachés par un bandeau noir et bouche close sous une bande de sparadrap. Une respiration sifflante passait difficilement par les narines qui se dilataient spasmodiquement, accompagnée de râles plaintifs. De la sueur coulait du front aux sourcils et le teint de la femme virait au ton parchemin. Vaguement mal à l'aise, mais voulant l'ignorer à tout prix, Callaro composa un numéro sur son combiné, entendit une sonnerie, puis une voix masculine, précieuse :

— Qui parle ?

— *Mister* Callaro, se présenta le mafieu avec douceur.

— *A minute, please.*

Le Sicilien était connu de tous les jeunes « secrétaires » du maître de Chiang Rai. Dans tout le Triangle d'Or, le représentant officiel de *Cosa Nostra* était *persona grata*. Pour le moment.

— Sandro *caro* !

La voix était encore plus douce que celle de Callaro. Carrément efféminée. Avec un accent italien presque acceptable. Le maître de Chiang Rai adorait l'Italie, Verdi et l'opéra. Un délicat personnage, dont la passion première était de tuer.

— J'ai la marchandise, annonça aussitôt Callaro.

— Avec son accessoire ?

— Avec l'accessoire.

— Dans ce cas, détruisez le document, Sandro *caro*.

— Vous parlez de la disquette ? s'étonna Callaro.

— *Sì*. De la disquette. Ce sont les ordres du sommet. Le responsable de l'original de Bangkok a déjà fait le nécessaire avec la sienne.

Cela tombait finalement bien. Sandro Callaro avait hâte de se débarrasser de toute cette affaire au plus vite.

— D'accord, dit-il. Je m'en occupe tout de suite.

— *Bene*, Sandro ! *Molto bene* ! Je vous attends ! Mon hélico va aller vous prendre avec la marchandise.

Callaro grimaça. Il avait toujours eu les vols de nuit en horreur.

— Je préférerais demain matin, fit-il valoir.

— *Bene, bene*, Sandro ! *Tutto bene. Domani mattino.*

Un petit rire précieux résonna, avant que la voix ne reprenne :

— Nos amis se feront une raison.

Callaro tiqua.

— Ils... sont déjà là-bas ?

— *Si, Sandro carol Si !* Seulement nos amis du froid. Les autres n'arriveront que demain. Comme vous. Mais nous avons déjà bien travaillé ! Bonne nuit, Sandro *caro*. À demain !

Callaro allait raccrocher, quand la voix précieuse lança dans le combiné :

— Au fait ! J'ai commandé tout un lot de très jeunes demoiselles pour après notre conférence. Enfin, je veux dire, pour les invités, vous comprenez !

Sandro Callaro comprenait. Et il aimait les très jeunes putes. Il y eut un déclic, suivi d'une tonalité chargée de parasites. Callaro coupa le contact à son tour. Regard fixé dans le vide et bouche réduite à un simple trait blême, il était soudain ivre de rage. Ces salopes de Russkofs étaient déjà là-haut ! Sans avoir prévenu, ni lui, ni les Américains ! Pourquoi ?

Soviétiques ou non, les Russes seraient toujours les mêmes. Des enfoirés.

Si la *Cupola* apprenait ça, ce serait sa fête.

CHAPITRE II

— I ! faut qu'on bavarde, *Striker*.

Dans la sono du module opérationnel du Tacom, le char de guerre N° 3, la voix de Jack Grimaldi avait résonné fort et clair. De New York à San Francisco, il y avait une trotte, mais le son des communications satellitaires installées à bord du van par le génial Herman Schwarz avait la pureté du cristal. Assis devant la console technique du van, Mack Bolan avait esquissé un sourire.

« Il faut qu'on bavarde » !

Comme si le pilote avait l'habitude de téléphoner pour bavarder ! En fait, le message était précis. Jack Grimaldi lui demandait de brancher le *scramble*, le système de brouillage téléphonique du char de guerre. L'Exécuteur l'avait activé et, aussitôt, le pilote avait annoncé :

— J'ai un truc pour toi. Urgent.

À peine remis de son blitz éprouvant de San Francisco, Mack Bolan s'apprêtait tout juste à quitter le secteur pour se transporter du côté de New York. Il avait entendu parler d'un grand rassemblement, de type « appalachien », qui devrait avoir lieu là-bas, au cours duquel les gros vampires mafieux de la côte Est seraient conviés.

— Urgent ? avait tiqué Bolan. Si tu fais allusion à *Big Apple*...

— Négatif, avait coupé Grimaldi. Je suis dans ton secteur. Retrouvons-nous... disons dans une heure. Au *Banners*.

Le *Banners* était un petit pub de la 12^e, à Oakland. Un lieu discret. Car depuis longtemps déjà, les amis de Bolan étaient dans le collimateur des autorités. Y compris Hal Brognola, le numéro Deux du *Justice Department*, son ami de toujours. Un type comme l'Exécuteur n'était pas fréquentable. Même s'il rendait service. Et bon nombre de flics du pays rêvaient de lui passer les menottes. Voire de le descendre à vue, selon la mangeoire où ils croquaient.

— O.K., avait finalement accepté Bolan. Dans une heure, au *Banners*.

Il était presque 22 heures, il pleuvait. L'Exécuteur venait de stationner le van devant le pub. Un instant plus tard, cheveux trempés par l'averse, il pénétrait dans la longue salle enfumée, où un pianiste

black créait une ambiance feutrée. Dans l'éclairage tamisé, des couples flirtaient dans les box latéraux et, tout au fond, Bolan repéra la silhouette de l'ancien du Vietnam.

— Sale temps, hein ? l'accueillit ce dernier.

Bolan s'assit, avisa le verre de Hennessy-Glace du pilote, commanda la même chose, attendit d'être servi et d'apprécier la première gorgée de liquide ambré, avant de questionner :

— Alors, cette urgence ?

Jack Grimaldi trempa les lèvres dans son Hennessy X.O, lança à brûle-pourpoint :

— Ça a été une sacrée raclée.

Il faisait allusion au blitz mouvementé qu'ils venaient d'opérer sur Frisco et, avant que Bolan ne réponde, il enchaîna :

— J'ai des vacances pour toi, *Striker*.

Une petite lueur glacée passa dans le regard minéral de l'Exécuteur.

— *Big Apple* m'attend.

Le pilote était au courant. L'Exécuteur l'avait déjà briefé sur le fameux rassemblement « appalachien » de New York. Grimaldi fit le geste de chasser une mouche invisible.

— Hal ne t'avait pas dit que la réunion était repoussée ?

— Exact, admit-il. D'une quinzaine de jours.

Geste d'évidence de Grimaldi qui sourit :

— Tu vois ? Ça te laisse le temps d'un petit voyage.

Bolan fronça les sourcils.

— Un voyage ?

Nouveau sourire du pilote.

— Tu te souviens des confidences de Nardoni ?

Don Fabio « Medico » Nardoni, le dernier *capo di tutti capi délia Cupola Siciliana*. Le méga pourri en chef que l'Exécuteur avait vu mourir à la fin de son dernier blitz en Sicile(2). Bien sûr qu'il se souvenait.

— Tu te rappelles donc aussi ce qu'il t'a dit avant de passer la rampe.

— Comme si c'était hier.

Juste avant de mourir, le *capo di tutti capi* lui avait parlé d'un organigramme regroupant les principaux noms de la *russian connexion* contre laquelle il avait déjà eu maille à partir. Et avait fourni un nom : Kah Sath. Un ancien chef de guerre khmer rouge, recyclé Triades. Sûrement un tendre. Confronté aux urgences de ses blitz locaux, l'Exécuteur avait dû reporter son voyage en Thaïlande. Pas vraiment emballé d'ailleurs par la perspective de devoir enquêter sur place, car Kah Sath n'avait pas été localisé par les services US et Bolan se voyait mal jouer les limiers. Sa guerre contre la mafia se résumait à l'action, seulement à l'action. Il n'était pas équipé pour le renseignement.

— Pourquoi tu me parles de Kah Sath ?
— Devine.
— On l'a localisé ?
— Négatif. Mais un informateur de la DEA, un entrepreneur de travaux fixé à Bangkok, a réussi à remonter une partie de la filière. Grâce à une banque.

Jack Grimaldi sirota un peu d'Hennessy X.O., avant de préciser :

— La *Bangkok Farmer Work Bank*. On sait depuis longtemps que cette banque est une société gérée par les Triades, mais on n'a jamais pu le prouver formellement, malgré l'énorme boulot fourni par la DEA. Mais Vince Parker a eu une idée.

— L'homme de la DEA de Bangkok ?

Hochement de tête de Grimaldi et nouvelle question de Bolan :

— Comment tu sais tout ça, toi ?

— Pas d'impatience, mec.

— O.K. C'est quoi, son idée, à ce Parker ?

— Piquer les fichiers de la banque en question.

— Pas vraiment légal, ironisa l'Exécuteur.

— La légalité, Parker n'en a apparemment rien à cirer. L'ennui c'est que ça a très mal tourné.

Le ton alerta Bolan.

— Il a eu des problèmes ?

— Pas lui. La fille qu'il avait chargée du travail.

Bien que troublé par le fait que le pilote en sache autant, l'Exécuteur commençait à s'intéresser au sujet. Il dégusta une gorgée de Hennessy-Glace, se laissa aller contre le dossier de sa banquette et invita :

— Explique.

— L'éternelle histoire, attaqua Grimaldi. Un peu de hasard et des idées en chaîne. Installé depuis longtemps en Thaïlande, Vince Parker a réussi à se fondre dans la masse et à faire partie du décor. Un peu aventurier, un peu magouilleur. L'indic idéal. Son boulot pour la DEA, glaner les infos et les répercuter à son traitant le plus discrètement possible.

L'indic classique.

— Une couverture commerciale assez minable, reprit le pilote. Une cuite de temps en temps, mais des tonnes de gonzzesses levées dans les bars. Tellement intégré, qu'il s'est mis à picoler un peu trop et que son traitant commençait à le trouver moins sûr, quand Parker a mis une nouvelle nana dans son plumard. Ubol Pramot. Une fille dont le dealer de frangin est actuellement en taule en Californie.

— Quel rapport, si j'ose dire ?

— Le rapport est que la sœurette travaille à la *Bangkok Farmer Work Bank*.

Un petit sifflement passa les lèvres de l'Exécuteur.

— Pas mal !

— Mieux que ça, corrigea Grimaldi. Activé par la DEA, Parker a servi à la fille une fable selon laquelle il connaîtrait des gens « bien placés » au ministère de la Justice US. Il a ainsi réussi à lui arracher des tas de renseignements. D'abord de simples bribes, puis des trucs plus importants. Jusqu'au jour où plusieurs noms liés à une société d'import-export thaïe sont arrivés aux oreilles de l'indic. Des noms siciliens... et russes !

L'Exécuteur ressentit un petit frisson d'excitation. Depuis longtemps, on savait les liens de certaines familles siciliennes avec la mafia thaïlandaise. On connaissait même l'existence de comptes bancaires siciliens en Thaïlande et de sociétés écrans, le plus souvent implantées à Chiang Mai. Pour les Russes, c'était moins évident.

— Je vois, fit Bolan. Mais ça ne me dit pas comment tu...

— Tu verras mieux quand tu entendras le nom du gérant de la société en question.

— Kah Sath.

— *Shit! souffla le pilote.* Tu m'enlèves mes effets, mais c'est gagné. Kah Sath.

Comme quoi les ressorts de l'information étaient toujours les mêmes. Sexe, pression et chantage.

— Dès qu'elle a reçu l'info, enchaîna Grimaldi, l'antenne DEA de Bangkok a aussitôt demandé à Parker de tout faire pour se procurer un duplicata des documents en question. La copie de la disquette informatique serait l'idéal. En échange, on promettait à Ubol Pramot de faire libérer son frère.

— Elle a accepté ?

— Affirmatif.

— Et alors ? demanda Bolan.

Il était sur des braises.

— Alors, répondit sombrement le pilote, le bide.

— Comment ça ?

— On l'a kidnappée. Juste avant qu'elle n'aille remettre la copie à Parker.

— *Shit !*

— Tu l'as dit. Heureusement, Vince Parker n'est pas né de la dernière pluie. Un méfiant. Dès le coup de fil d'Ubol lui signifiant qu'elle avait la copie, il a sauté dans sa bagnole pour aller filocher la fille à la sortie de la banque. Trop habitué à l'Extrême-Orient pour dormir sur ses deux oreilles. Il l'a bien vue rentrer chez elle, mais alors qu'il attendait qu'elle ressorte pour la rejoindre, il l'a vue se faire embarquer dans un sac.

— Un sac ?

— Un grand sac en toile. Comme un paquet de linge. Sauf que ça

gigotait un peu à l'intérieur. Il y avait trois types. Ils ont mis les bouts à bord d'un 4 x 4 Nissan.

Le regard minéral de l'Exécuteur s'alluma.

— Je suppose qu'il a suivi les kidnappeurs.

— Juste, opina Grimaldi. Et il s'est fait niquer.

— Comment ça ?

— N'ayant pas prévu tous les cas de figure, il avait oublié de faire le plein de sa bagnole.

— Le coup de la panne sèche ?

— Juste.

— Tu me charries ?

— Négatif, *Striker*. Il avait largement de quoi sillonner la ville en tous sens, mais les gus l'ont baladé en province. Un voyage qui s'est terminé pour lui un peu avant Kanchanaburi, si tu vois.

L'Exécuteur voyait. La Thaïlande n'avait pas de secret pour lui(3).

Kanchanaburi était une ville située au nord-ouest de Bangkok. À environ cent kilomètres.

— Plus une goutte d'essence, enchaîna le pilote. Le temps qu'il trouve une pompe, la voiture des autres était loin.

— Pas de bol, émit l'Exécuteur. Mais je suppose quand même que Parker a pu relever le numéro de la bagnole.

— Bingo ! ironisa Grimaldi.

— Et bien sûr, le véhicule avait été volé.

— Pas du tout.

— Il a alerté les autorités.

— Négatif. Pour lui, pas question de flics thaïs. Ils auraient aussitôt déclenché le big-bordel et Ubol n'aurait eu aucune chance d'en sortir. Il s'est arrangé pour obtenir les coordonnées du propriétaire du Nissan et s'est mis à planquer dans son secteur. Son idée était d'abord de le « loger », puis de le coincer à son retour pour lui arracher les infos utiles.

— Mais il y a un mais ?

— Bien vu. Il y avait un lézard. Le mec en question s'est révélé coriace. Car, au lieu d'un type, il y en avait quatre : les frères Ngoh. Une bande d'hommes de main, bien connus dans les affaires crasseuses de Bangkok. Notamment le racket. Évidemment, ils sont liés à la mafia locale. Du coup, le gibier devenait un peu gros pour Parker, mais il ne veut toujours pas refiler l'affaire aux flics thaïs. Il craint trop pour Ubol.

— Et la DEA ?

— Pas prévenue non plus.

— Bizarre, non ?

— Pas vraiment. Comme tous les indics, Parker se méfie de ses échecs. Peur des réactions de la DEA. J'ignore par quoi ils le tiennent,

mais ça doit être sérieux.

Bolan s'étonna :

— Dans ce cas, comment es-tu au courant ?

Le pilote le regarda en coin, avala une gorgée de Hennessy avant de rappeler :

— À Bangkok, il y avait autrefois un type nommé « Sarbacane ».

Steve « Sarbacane » ! L'ancien du Vietnam, le copain de Jack Grimaldi, par lequel l'Exécuteur avait autrefois retrouvé la trace de Liang, son presque fils, puis grâce auquel les pourris thaïlandais l'avaient plus tard informé du massacre de Ly Anh, la mère du petit Cheng. Un drame épouvantable, suivi d'un blitz d'une violence inouïe. Une des époques les plus sombres de l'existence de Mack Bolan.

La page était tournée. Aujourd'hui, le petit Cheng était à l'abri à la Fondation Miséricorde. Toujours muet, mais entouré de l'affection de Viviane Beck et de Betty Monroe. Betty Monroe que Bolan avait expédiée en Suisse sitôt son dernier blitz sicilien achevé.

Plus question d'avoir la jeune Betty dans les jambes, plus question non plus de l'exposer au moindre risque. Puisqu'il avait décidé de s'occuper d'elle, il se devait de la protéger. Ses galères lui avaient appris la vie, elle allait maintenant mettre sa jeune expérience au service d'autres jeunes paumés. Tous orphelins de ces guerres qui ne disaient plus leur nom, les enfants de la Fondation Miséricorde avaient besoin de tout, mais surtout de tendresse. Betty en avait des stocks. Malgré sa gouaille, malgré ce cynisme dont elle avait appris à user comme d'une arme, la gamine avait une âme généreuse.

— Quel rapport avec Steve ? s'étonna l'Exécuteur.

L'aventurier américain avait perdu la vie aux côtés de Bolan, à l'issue du blitz malais qui avait suivi celui de Thaïlande. En sauvant les quarante orphelins, pour lesquels le guerrier solitaire avait précisément créé la Fondation Miséricorde.

— Le rapport est que, justement, Parker est un ancien pote de Steve « Sarbacane ». J'ignore si Steve savait qui était Parker, reprit Grimaldi. Mais Parker affirme qu'il a eu le numéro de grelot de mon restau habituel par lui. Et que Steve lui a aussi parlé de toi, à l'époque. Se trouvant confronté, seul, à la mafia, et vu le bruit que tes blitz font dans les-médias, il a pensé à nous et m'a appelé. C'est comme ça que j'ai su toute l'affaire.

L'Exécuteur haussa un sourcil.

— Ça t'a paru *clean* ?

Le pilote hocha la tête.

— Parker m'a parlé de trucs au Vietnam, de ses coups avec Steve. Tu connais ce genre de mecs. Deux marginaux, anciens du Vietnam et compagnons de galères. Ça crée des liens.

L'Exécuteur acquiesça. Finalement, la démarche de Vince Parker

pouvait s'expliquer.

— O.K., fit-il. Qu'est-ce qu'il propose ?

— Il demande ton aide.

Bolan fit la moue.

— Tu aurais dû lui dire que je bosse tout seul.

— Ça, il l'a très bien compris. Pour lui, pas question d'association. Il te donnera seulement ses infos. En espérant qu'elles te permettront de remonter jusqu'à Kah Sath. Il te supplie seulement de faire vite. Ubol Pramot a peut-être déjà parlé, en tout cas, elle le fera. Heureusement, habitué aux coups tordus, il use de tas de noms d'emprunt auprès des nanas. Pour celle-là, il se faisait appeler Dan, et, dès le kidnapping, il a changé de planque. La garçonnière d'un copain.

— Comment on le contacte ?

— Il m'a donné l'adresse d'un dépôt de matériaux de construction. Si tu acceptes, il y attendra ton coup de fil, mardi, entre 23 heures et minuit.

— Mardi ?

On était dimanche. Vince Parker semblait vraiment pressé. Jack Grimaldi hocha la tête.

— Je sais, ça te laisse peu de temps. Mais tu connais l'Asie. Il sera fatalement repéré et, là-bas, un indic de la DEA, ça vaut tout juste un peu moins qu'une crotte de chien. Et puis...

— Et puis ?

— Et puis, pour te prouver qu'il est vraiment un pote de Steve, il a un petit cadeau pour toi.

— Un cadeau !

— Un tuyau. Exclusif. Il veut dire par là qu'il ne l'a pas encore refilé à la DEA.

L'Exécuteur se figea.

— Genre ?

— Genre info pointue. Concernant un débarquement de pourris en chefs en Thaïlande. Pour une sorte de conférence au sommet. Quadripartite. Il m'a parlé d'un Russe, d'un Américain, d'un Sicilien et... justement de ce Kah Sath. Un truc qui pourrait être lié à cette fameuse disquette. Valable, non ?

— Hum ! fit Bolan.

L'esprit soudain en ébullition, il acheva son verre d'Hennessy, claqua la langue, accepta la cigarette que lui offrait son ami, finit par acquiescer d'un ton exagérément tranquille :

— O.K. Aboule-les, ses coordonnées.

— Hé ! s'exclama le pilote, inquiet. Tu me laisses pas derrière, hein ! Tu sais que j'ai des tas de potes, là-bas. Avec des tas de spécialités.

L'Exécuteur sourit. Il savait. Jack Grimaldi avait toujours des tas de potes partout. Y compris des anciens du Vietnam, le plus souvent

recyclés dans sa spécialité. L'hélico. Touristique ou d'affaires. De toutes sortes d'affaires. Et comme d'habitude, Grimaldi crevait d'envie d'aller leur rendre une petite visite. Mais pas pour se croiser les bras. Amusé, Bolan insista :

— Aboule ses coordonnées, à Parker !

Vince Parker était peut-être un ancien du Vietnam et un copain de Steve « Sarbacane », mais il y avait aussi ce Kah Sath évoqué par Fabio « Medico » Nardoni. Kah Sath, l'ancien chef de guerre khmer recyclé mafia, dont Hal Brognola avait affirmé à la suite du blitz sicilien de Bolan qu'outre son nom, il ne savait strictement rien sur lui. Pas plus que la DEA qui, dans le Triangle d'Or, pédalait un brin dans la semoule. Pour tout le monde, Kah Sath ressemblait furieusement à une légende.

Un adversaire intéressant, et une occasion à ne pas laisser passer de le rencontrer...

Sans compter les trois autres pourris de la conférence et les fameux organigrammes de la *russian connexion*. Ça faisait beaucoup d'éléments favorables pour une intervention en Thaïlande.

— Les voilà, soupira le pilote en laissant tomber un papier plié sur la table.

Bolan s'en empara.

— *Thanks, amigo.*

— Hé, *Striker* ! cria presque Grimaldi. Tu m'oublies pas, hein ?

Déjà, l'Exécuteur avait quitté son siège.

CHAPITRE III

Ubol avait très peur. Elle ne se souvenait pas de grand-chose, simplement, elle savait que tout allait de mal en pis, et que ce qu'elle venait de vivre n'était probablement rien par rapport à ce qui l'attendait. Elle le pressentait, le sentait dans chaque fibre de son corps.

Elle avait perdu la notion du temps. Il lui semblait que cela faisait des siècles qu'on lui avait bandé les yeux et qu'on l'avait enfermée dans ce sac. Au point qu'elle n'en respirait plus que par minuscules inspirations pour s'économiser. Avec la peur que ses narines ne puissent plus remplir leur fonction. Ses muqueuses nasales desséchées avaient commencé de gonfler. Elle avait peur à hurler. Sauf qu'il lui était impossible de crier. À cause de ce ruban adhésif qu'elle avait sur la bouche et qu'on ne lui avait retiré qu'une fois depuis son enlèvement. Pour lui donner à boire au cours du voyage en voiture. Ensuite, il y avait eu ces voix masculines, ces propos en anglais, échangés entre plusieurs hommes. Puis, ceux qui l'avaient enlevée étaient partis et à l'issue d'un mystérieux coup de téléphone, deux autres hommes avaient brièvement dialogué, dans une langue qu'elle ne comprenait pas. De l'espagnol, ou de l'italien. Plus tard, on l'avait tirée de sa prison de toile et des mains brutales l'avaient troussée, déculottée, avant de l'asseoir sur une cuvette de toilettes pour ses besoins naturels. Elle en aurait pleuré de honte. On l'avait ensuite renfermée dans la toile, où elle avait fini par plonger dans un sommeil fangeux, peuplé de cauchemars hideux. Plus tard, on l'avait de nouveau transportée. En hélicoptère. Elle en avait reconnu le bruit caractéristique. Un vol relativement long, à l'issue duquel on l'avait jetée brutalement sur un plancher. Elle percevait comme un lointain bruit de cascade. Depuis, plus rien. Rien d'autre que ce permanent bruit d'eau qui tombe. Elle n'avait plus aucune notion du temps, ne sentait même plus, ni ses membres à la circulation coupée, ni la faim qui l'avait longtemps tenaillée.

Elle avait seulement peur. Très peur.

Si peur qu'elle sursauta violemment en entendant soudain des pas.

Des pas qui firent trembler le plancher sur lequel elle était étendue, et qui résonnèrent dans son crâne douloureux à la manière d'un gong. Elle se sentit soulevée, emportée, ballottée, avant d'être à nouveau jetée sur un autre plancher. Ici, le bruit de cascade était beaucoup plus fort, couvrant presque complètement les accords d'un morceau de musique asiatique à base de percussions. Pendant ce temps, des mains s'étaient affairées sur la toile de son sac et sa tête émergea enfin à l'air libre. Un air moite, mais presque délicieux. Aussitôt, on dénoua le bandeau de ses yeux et, bonheur ineffable malgré la douleur, on arracha le ruban adhésif de ses lèvres. Instinctivement, malgré ses lèvres à vif, elle ouvrit la bouche toute grande, inspirant une large goulée d'air moite qui la fit suffoquer. Dans le même temps, le bandeau de ses yeux tomba et ses rétines enregistrèrent une forte lumière. Trop forte pour sa vision longtemps occultée. Elle battit des paupières, regarda de nouveau, découvrit enfin le décor qui l'entourait, lugubre.

Un étang. Ou plutôt, une étendue marécageuse où, çà et là, des arbres à demi immergés pourrissaient. Tout autour, la jungle montait à l'assaut de collines qui se perdaient dans la nuit et, d'un côté, butait contre la paroi verticale d'une falaise rocheuse d'environ cinquante mètres de haut, avec, à son sommet, un surplomb en forme d'Y irrégulier, entre les branches duquel débouchait la cascade. Une mince colonne liquide sinuait entre les roches, allant mourir tout en bas, sur d'énormes rochers rougeâtres. La brume stagnait sur le marécage, dégageant une odeur vaguement écœurante et formant un halo blême autour des torches. Des torches par douzaines, piquées partout sur les terrasses du vaste bungalow. Une grande demeure toute en bois et en bambous, construite en étagements sur des planchers de teck montés sur pilotis. L'ensemble formait comme une sorte d'île aux allures d'immense radeau, sur lequel on aurait construit la maison. On aurait dit un de ces temples bouddhistes qui émergent un peu partout en Thaïlande, avec leurs toits en pagodes, leurs volumes ouverts et leurs colonnades en bois ouvragé. Première différence avec un lieu de culte traditionnel : une terrasse en surplomb et construite en retrait, au plancher peint d'une croix blanche. Au centre, posé sur ses patins, un hélicoptère vert et brun d'aspect très militaire. Deuxième différence : le lieu était sinistre, hideux, même, à cause des crânes.

Des dizaines de crânes humains. Fichés sur des piques de bambous, elles-mêmes plantées dans les trous des planchers. Comme un monstrueux jeu de mikado vertical, dont les baguettes penchées en tous sens supportaient, tantôt une torche, tantôt un crâne humain. Certains complètement à nu, d'autres encore partiellement recouverts de chairs. Des plaques de cuir chevelu demeurées fixées à l'os, des touffes de cheveux pendaient dans l'air humide, oscillant parfois dans

un courant d'air visqueux.

Des têtes coupées !

Ubol sentit la panique monter en elle, ouvrit la bouche pour crier, la laissa ouverte, sans qu'aucun cri ne puisse en jaillir. Recroquevillée sur le plancher, tétanisée, elle regardait la scène, l'esprit complètement liquéfié. Au milieu de ce décor invraisemblable, érigé au centre de la construction principale formant préau, une estrade dominait. Avec six fauteuils, occupés par des Blancs... et un trône, un vrai trône !

Tout en bois d'acajou. Lourd et massif. Avec sculptures, dorures et enluminures diverses, flanqué d'une douzaine de bonzes aux têtes rasées, vêtus de toges safran et agenouillés à ses pieds. Un trône occupé par un Asiatique, très grand, très maigre, vêtu d'un treillis militaire impeccable. Posé sur ses genoux, serré dans ses mains gantées de cuir noir, un stick, également en cuir noir. Plantée sur les épaules en portemanteau, une longue face aux méplats anguleux, à la peau bizarrement rose clair, aux petits yeux sombres et inexpressifs, insondables. Ronds comme des boutons de bottines. Ternes, figés, glacés. Des yeux de mort.

Minéralisée aux pieds des bonzes qui la fixaient sans la moindre expression, Ubol se sentait déjà morte. D'ailleurs, seuls les Blancs assis sur les fauteuils semblaient vivre. Eux aussi la fixaient, mais avec des expressions diverses. Sauf le blond. Un géant aux bras énormes et aux mains comme des pelles, dont la face brutale et couturée de cicatrices semblait façonnée dans le vieux cuir. Un vieux cuir crayeux et malsain, creusé d'une multitude de cratères, comme par la vérole. Dans ses yeux bleus trop pâles, il n'y avait rien. Lui aussi semblait mort. Tout id sentait la mort.

Cette impression était renforcée par l'odeur de putréfaction qui se dégageait des marais dans l'air moite. On aurait dit un décor de film d'épouvante. Soudain, l'Asiatique assis sur le trône fit un geste et le silence devint plus épais encore. Sur leurs fauteuils d'apparat, les six Blancs l'observaient dans un silence total.

— Tu as eu tort, Ubol Pramot !

Ubol avait sursauté. Pourtant, la voix de l'Asiatique en treillis était douce. Et le regard qu'il laissait peser sur elle de toute sa hauteur était vide de menace. Pourtant, la jeune femme parvint à faire l'effort de se redresser sur les genoux pour jeter d'un ton cinglant :

— J'ignore qui vous êtes, mais je crois plutôt que c'est vous qui avez tort ! La police...

— Personne id ne craint la police, coupa l'homme au treillis. Id, aucune police ne vient jamais.

Sa voix était toujours aussi douce, mais dans les yeux en amande un éclair avait fusé. Si bref qu'Ubol crut avoir mal vu.

— Tu as eu tort, reprit l'Asiatique. Tort de copier cette disquette.

— Mais...

— Mais tu peux encore racheter ta faute, coupa de nouveau l'Asiatique. Tu le peux encore...

Il laissa sa phrase en suspens, avant d'achever du même ton impersonnel :

— Si tu avoues, je te racierai peut-être.

— Avouer ? coassa Ubol. Avouer quoi ?

Elle devait résister. Pour Dan. Pour son frère aussi. Mourir ne serait rien, si son sacrifice pouvait permettre la libération d'Arun. Si elle mourait maintenant, Dan respecterait sa promesse. Elle en était convaincue. Il lui sembla qu'une ébauche de sourire vite disparu avait effleuré les lèvres minces de l'Asiatique.

— Avouer ta faute, Ubol. Toute ta faute. Sans rien me cacher des raisons qui t'ont poussée à copier cette disquette.

Malgré son état d'épuisement et sa peur, Ubol réfléchissait très vite. Si elle trahissait Dan, il ne pourrait faire libérer Arun. À en juger par ses paroles, le grand Asiatique en treillis ne connaissait pas l'existence de l'Américain. Il fallait tenir bon.

— Je... c'était juste une précaution, commença Ubol.

— Une précaution ?

— Oui. À cause des licenciements. Depuis quelque temps, à la banque, on parle de licenciements. En copiant cette disquette, je pensais me protéger.

L'Asiatique en treillis fronça les sourcils.

— Du chantage ?

Mortifiée, Ubol acquiesça.

— Je n'avais pas le choix, dit-elle. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour...

— C'est faux.

La voix était presque affectueuse. Ubol paniqua :

— Non ! Je vous dis la vérité.

Un silence assez long s'abattit sur la scène et Ubol frissonna. Comme hypnotisée, elle fixait tour à tour les flammes des torches, les crânes hideux et la face toujours impassible de l'Asiatique. Enfin, après un moment qui lui sembla une éternité, la grande carcasse en treillis se redressa légèrement, tandis que le stick de cuir noir claquait sèchement contre le pied de son trône.

— Tu n'aurais pas dû me mentir, Ubol.

Ubol sentit un frisson glacé lui parcourir la colonne vertébrale. Au même instant, un ordre fut lancé et deux jeunes gens, torses nus et très musclés, vinrent prendre la jeune femme toujours ficelée dans son sac pour la porter dans une barque où ils l'obligèrent à s'asseoir. L'un d'eux s'empara d'une rame, éloignant aussitôt l'embarcation de la

maison lacustre, tandis que l'autre remontait le col du sac sur la tête d'Ubol. Elle voulut se débattre, mais elle ne sentait même plus ses membres entravés. Le sac dégageait une odeur écoeurante et même sans son bâillon, elle recommençait à étouffer. À travers la toile, elle sentit qu'on enserrait ses chevilles mais ses jambes étaient trop engourdis pour qu'elle eût vraiment mal. Enfin, après un long moment, il lui sembla que la barque s'immobilisait et qu'on s'affairait autour d'elle. Puis, elle fut saisie aux épaules et soulevée, avant d'être renversée, tête en bas. Le sang se mit à lui battre aux tempes et sa peur monta d'un cran, quand elle sentit les mains la lâcher et qu'elle eut l'impression de flotter. Elle se dit qu'on allait la noyer dans ces marais et elle cria. Mais son corps semblait tiré vers le bas et le simple fait de respirer lui était maintenant pénible. Son souffle se faisait court et des coups de gong sonnaient à ses tempes, tandis que son cœur semblait avoir élu domicile dans ses oreilles, tant le bruit de pompe de ses pulsations devenait assourdissant.

Après un long moment de ce supplice, elle fut de nouveau saisie aux épaules, et elle comprit qu'on dénouait les liens du sac. Comme une noyée, elle ouvrit la bouche pour happer l'air moite à pleins poumons, mais à l'instant où sa vision s'éclaircissait, l'air resta bloqué dans sa gorge : elle voyait le monde à l'envers ! Un monde figé. Avec les constructions lacustres et les flammes des torches qui se reflétaient sur la surface des marais, mais une cinquantaine de mètres plus bas !

Incrédule, le cœur fou, Ubol regarda vers ses pieds, vit les grosses lianes autour du sac, à l'endroit de ses chevilles. Des lianes qui disparaissaient au-dessus d'une roche en surplomb. Une roche en forme d'Y. Celle du départ de la cascade !

Folle de terreur Ubol libéra un cri étranglé, voulut appeler, fut interrompue par une voix :

— Tu as eu tort de me mentir, Ubol Pramot !

C'était la voix de l'Asiatique, déformée, comme répercutée par un mégaphone.

— Non ! hurla Ubol. Non !

À cette seconde, il y eut une violente vibration dans ses jambes et, comme soudain libéré de son propre poids, son corps lui donna l'impression de planer. Une impression très brève. Car dans l'instant suivant, Ubol vit les gros rochers rougeâtres monter à sa rencontre à une vitesse folle. Cette fois, un hurlement de terreur fusa de sa gorge. Les rochers rougeâtres arrivaient si vite que...

Puis il y eut le choc. Terrible. Avec l'impression que son corps s'allongeait, se disloquait, que sa cervelle fuyait son crâne sous la terrible pression. L'arrêt fut si brutal que toutes ses vertèbres craquèrent sinistrement. Elle eut très mal partout, sentit le goût du vomi lui remplir la bouche, tandis que son regard halluciné fixait le

rocher le plus près de sa tête, à moins d'un mètre.

Du *benji* ! On lui faisait faire du *benji* ! Du saut à l'élastique... sans élastique. Avec de simples lianes. Comme cela se pratiquait encore chez certaines peuplades de Nouvelle Guinée. À moins que ce ne fût d'ailleurs. Du *benji* ! Pour la faire parler ! Il suffisait qu'une liane cède, que l'ensemble se détende, seulement d'un tout petit mètre pour que...

Ubol se sentit tirée par les jambes et, l'esprit en déroute et les yeux pleins de larmes, elle comprit qu'on la remontait. Le temps d'un éclair, elle eut envie de tout dire, mais l'image de son jeune frère Arun passa devant ses rétines et elle serra les dents. Elle avait lu des livres et vu des films et elle savait qu'il fallait tenir. Tant qu'elle ne dirait rien...

Puis le surplomb fut sous ses pieds et tout en bas, les flammes des torches ne formèrent plus que des lucioles à la surface noire des mardis. Toujours engoncé dans le sac, son corps oscillait doucement et les cheveux d'Ubol frémissaient dans l'air tiède. Sous son crâne, les gongs se déchaînaient de plus belle et sa nausée augmentait. Ubol se dit que tout ceci n'était qu'un horrible cauchemar, qu'elle allait s'éveiller et se retrouver dans les bras de Dan, et que tous les deux, ils allaient bien rire de tout ça. Mais il y eut un nouveau frémissement dans ses jambes et la voix trop douce qui montait des marais :

— Tu as eu tort, Ubol Pramot. Vraiment tort.

Il y eut un silence, avant que la voix n'ajoute :

— On ne ment pas à Kah Sath !

Et le corps d'Ubol plongea dans le gouffre. Juste comme la voix achevait dans le mégaphone :

— Kah Sath sait toujours tout.

CHAPITRE IV

Cela ne fit qu'un très léger déclic dans le silence des toilettes, quand Mack Bolan engagea le chargeur en plastique dans la crosse du *Snake*.

Une arme très particulière, mise au point par Gadgets et destinée aux « premières nécessités » de l'Exécuteur, quand il quittait le territoire US. Un vrai pistolet automatique, mais d'un modèle unique et d'un calibre particulier, 4,7 mm. Une arme conçue en cinq éléments distincts, très faciles à dissimuler. Un petit automatique compact, hyper-discret et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière à base de plastique et de carbone. Seuls, les ressorts du percuteur et du mini-chargeur de quinze coups, l'étonnant bloc chambre-canon de deux pouces et les ogives coniques des balles enchâssées dans leurs charges propulsives, à base de propergol, étaient en acier. Des munitions dérivées de celles utilisées par le très futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch. Aux rayons X des contrôles d'aéroports, l'ensemble disparate se fondait entièrement dans le puzzle mécanique de la petite Japy portable qui le contenait.

C'était une superbe intox, comme l'était la fameuse « pâte à tarte ». Un savant mélange pâteux, à base de semtex et autres explosifs plus stables, auquel Hermann Schwarz avait réussi à donner l'innocent aspect de biscuits secs capables de transformer un 747 en un tas de ferraille informe. Si les flics thaïs avaient su...

Mais, sans se douter qu'il s'agissait d'un vrai faux ou d'un faux vrai, le petit fonctionnaire à casquette plate avait rendu son passeport à Bolan et ce dernier s'était retrouvé dans le gigantesque hall de Don Muang. Un peu à l'écart, on exposait les œuvres d'un peintre-sculpteur local. À part ça, rien à signaler. Bolan n'était qu'une fourmi dans la foule qui se pressait et la police de Don Muang n'avait en fait aucune raison de se méfier d'une machine à écrire. Encore moins d'un paquet de biscuits. Aussi, le citoyen américain Bob Ames avait-il passé le contrôle sans encombre, en même temps qu'un flot de touristes, arrivés comme lui en droite ligne de Los Angeles. Sauf que Bob Ames

était mort onze ans plus tôt, du côté de Bornéo. Un ingénieur agronome, dont après diverses fortunes le passeport s'était retrouvé entre les mains de Hal Brognola, puis dans celles de Mack Bolan.

Depuis des années, les mafias du monde entier avaient mis la tête de l'Exécuteur à prix et, dans les aéroports internationaux « sensibles », les indics mafieux pullulaient. Or, Don Muang était un aéroport *très* sensible. La Thaïlande étant un des trois pays composant le Triangle d'Or, la mafia sino-thaï y brassait un fric considérable. De quoi rendre tout le monde prudent, y compris Bolan.

L'Exécuteur connaissait les tueurs thaïs. De véritables dingues. Avec cet esprit du jeu qui caractérise tout asiatique, les kamikazes devaient pulluler. La prudence était de mise.

Ayant quitté les toilettes, Mack Bolan regagna le grand hall de Don Muang, manquant bousculer une superbe créature locale, habillée à l'européenne et coiffée d'un savant chignon natté. La jeune femme lui sourit, arborant fièrement de grands yeux en amande et un coquin grain de beauté à la commissure gauche de ses lèvres gourmandes. Les Thaïlandaises étaient décidément délicieuses. Le regard minéral de l'Exécuteur se réchauffa une seconde, puis la femme disparut et il se mit à scruter la foule environnante. Mais dans la cohue des débarquements, difficile de repérer d'éventuels mouchards. Bolan devait se fier à son instinct. Son sac à l'épaule et *The Snake* dans la ceinture, caché par son blouson de toile, il traversa le hall en diagonale, se dirigeant vers la sortie marquée « taxis ». Mais alors qu'il longeait le desk de la compagnie *Thai*, il sentit une onde le parcourir.

Un regard. Ça n'avait été qu'un regard. L'homme était asiatique. Face longue et mince, cheveux courts et plaqués en arrière, nez fin et bouche large. Le coup d'œil avait été si bref, si fugitif qu'en d'autres circonstances, l'Exécuteur n'y aurait pas prêté attention. Mais, depuis toutes ces années de combats sanglants contre la pieuvre, son cerveau avait appris à focaliser au millième de seconde. Et ce regard qu'il avait un quart de seconde croisé dans la foule mouvante de l'immense aéroport avait instantanément déclenché un signal d'alarme dans son subconscient. Pourtant, il ne se passait rien. Les gens marchaient, indifférents. D'ailleurs, l'Asiatique avait disparu. Tous les sens pourtant en alerte, l'Exécuteur se remit en marche. Il passa les tableaux électroniques d'affichage, et il bifurquait vers la sortie, quand l'Asiatique repassa dans son champ de vision. Démarche, port de tête et mouvements fluides, avec, en plus, cet aspect apprêté et ostentatoire qu'arborent certains homosexuels. Mais le type se désintéressait complètement de Bolan. Un autre homme venait de le rejoindre. Plus âgé, plus massif, brun aux larges épaules, de type occidental, avec une épaisse tignasse huileuse et frisée, les yeux protégés par des lunettes aux verres fumés. Sans un regard pour Bolan

qui les observait à la dérobée, ils quittèrent l'aérogare, sautant dans une BMW sombre, conduite par un chauffeur à casquette. Le véhicule démarra aussitôt, disparut dans le flot des taxis.

« Je suis en train de devenir parano », se dit Bolan.

S'il se mettait à soupçonner le premier pédé venu qui se retournait sur sa silhouette athlétique, il n'avait pas fini ! Sortant à son tour de l'aérogare, il émergea dans la touffeur du soir, plongea à l'arrière d'un taxi. Une de ces limousines climatisées, spécialement conçues pour le tourisme, et qui, pour moins de 500 baths, vous conduisent au centre de Bangkok.

— Dusit Thani, lança-t-il au chauffeur.

L'hôtel des hommes d'affaires. Il y serait moins repérable. Sur les 25 kilomètres de l'espèce d'autoroute qui menait à la capitale, la circulation était démente. Il y avait des travaux sur le terre-plein central et des engins de chantier étaient garés un peu partout. De chaque côté des voies, d'immenses panneaux publicitaires vantaient tour à tour les mérites de la compagnie Air Thaïlande, de la bière Singha, des grands hôtels de Bangkok, et de la compagnie Pepsi Cola. Des troupes de *samlos* et de motos de toutes cylindrées fonçaient en slalomant, se dépassant dans d'allègres queues-de-poison ponctuées de pétarades joyeuses. Des palmiers rachitiques tentaient çà et là de résister à la pollution, et des nuées de coléoptères tournoyaient en rangs serrés autour des lampes de grands réverbères filiformes. Ici, on était loin du Tiers Monde. Les Toyota et autres Mercedes constituaient une bonne partie du parc automobile.

Des souvenirs montaient à la mémoire du guerrier solitaire. Tous relatifs à son dernier blitz en terre thaïlandaise. Des mois, des années ou des siècles plus tôt. Des réminiscences hantées par une foule de fantômes. Suk Chaï, le grand chef mafieu et tous ses tueurs, Liang, le presque fils de Bolan, sa femme Ly Anh massacrée sous les yeux du petit Cheng, « Vieux » Mike et son Sikorsky, Steve « Sarbacane » l'ancien G.I, et Barbara. Barbara Sommers, la belle, la tendre, l'aimante. Une des rares femmes qui avaient compté dans l'existence de violence de l'Exécuteur. Presque autant que Jil et les Petits Emmerdeurs...

Tous morts !

Tous morts d'avoir un jour croisé la route sanglante de l'Exécuteur. Morts d'avoir été ses alliés, morts de l'avoir aimé.

Tous, sauf le petit Cheng.

Le fils de Liang et de Ly Anh avait été sauvé par Bolan et ramené en Europe, après une épopée démente qui s'était achevée en Malaisie. Sauvé dans sa chair, mais pas dans son âme. Depuis ce jour maudit où il avait vu les tueurs thaïs assassiner sa mère, le petit garçon n'avait plus jamais parlé.

La vie de Bolan n'était faite que de violence et de sang. Il vivait avec la mort depuis trop longtemps pour espérer jamais changer d'existence. Il dansait avec la Dame à la faux cette lente valse sinistre, sachant bien que, inexorablement, elle l'emporterait avec elle dans un dernier tourbillon. Peut-être demain, peut-être dans un instant. Il y était prêt. Depuis toujours.

— *Do y ou want a girl, sir ?*

Tiré de ses pensées par l'anglais approximatif du *driver*, Bolan grimaça dans la pénombre de l'habitacle. Ils approchaient de Bangkok et le chauffeur tentait sa chance.

— *No, thanks*, déclina l'Exécuteur.

La Thaïlande était devenue le plus grand bordel du monde. Lors de son dernier blitz, id, le Sida était encore quasiment inconnu. Depuis, la vague avait déferlé comme un raz de marée et les victimes se comptaient à présent par dizaines de milliers. Et ce n'était qu'un début. La plupart des Thaïs étant habitués à copuler sans capotes depuis la nuit des temps, l'endémie avait de beaux jours devant elle.

— *A good girl, sir*, reprit le chauffeur, décidément accro. *Very young girl !*

Ici, même les enfants se prostituaient. Dans les provinces du nord, les parents qui vendaient leurs adolescentes aux maquereaux n'étaient pas rares.

— *Do y ou prefer a young boy, sir ?*

— *No !*

Cette fois, la voix grave de Bolan avait sèchement claqué dans l'habitacle et le Thaï abandonna le sujet pour proposer ses services en tant que simple chauffeur particulier. En Thaïlande, c'était le meilleur moyen de locomotion pour le touriste. Les plaques indicatrices étaient rédigées en thaï, le trafic était dingue et les contrats d'assurances automobiles, très approximatifs. Encore une fois, Bolan déclina la proposition. Il n'était pas venu à Bangkok pour se promener. Et là où il irait, les témoins seraient vraiment très indésirables.

Il était venu pour tuer.

Et pour tâcher de récupérer ce fameux organigramme de la *russian connexion*. Juste avant son embarquement, il avait eu un contact avec Hal Brognola, qui lui avait indiqué les coordonnées d'un vague trafiquant d'armes à Dhonburi, la ville jumelle de Bangkok. Car, comme bien souvent lorsque l'Exécuteur opérait à l'étranger, il lui avait été impossible de faire acheminer le char de guerre en Thaïlande. De ce fait, ses actions hors USA n'avaient souvent pas grand-chose de commun avec ses blitz classiques. Il était obligé d'improviser, de prendre plus de risques. Ce n'était pas dans sa nature ni dans les règles de ce qu'on lui avait appris à l'armée. Bien souvent, le stade « observation » était impossible et il se trouvait d'emblée

plongé en univers hostile. Mais avait-il le choix ? Dans ce contexte, le marché parallèle de l'armement lui devenait indispensable. L'info de Brognola serait utile. Hélas, bien que piaffant à l'idée de ce qu'un tel blitz pouvait lui apporter, le fédéral n'avait pu lui fournir le moindre renseignement valable sur l'affaire. Néanmoins, Bolan devait s'emparer de l'organigramme. Impérativement. Seul espoir de décapiter cette première vraie tentative de structurer mondialement *l'Organized Crime*. Mais pour cela, il allait sans doute devoir remonter jusqu'au mystérieux Kah Sath. Car, il le pressentait, c'était sur son ordre, ou sur celui d'un de ses vassaux, que la petite amie de Vince Parker avait été kidnappée. Moralité, ce même Vince Parker était en danger, malgré son changement de planque annoncé à Jack Grimaldi. Bolan connaissait trop l'Extrême-Orient pour s'illusionner. Ubol Pramot avait déjà parlé, ou elle le ferait bientôt. Dès lors, où qu'il se trouve, Vince Parker ne serait plus jamais en sécurité. Quelle que soit son obédience, la mafia obéissait toujours aux mêmes concepts simples : Crime, Omerta et Vengeance.

— Il y a un problème, *sir*.

De fait, la circulation s'était brusquement ralentie et les feux stop des voitures s'allumaient un peu partout. Un peu plus en avant, des warnings clignotaient, indiquant un bouchon. Puis le taxi fut stoppé à son tour près d'un semi-remorque qui crachait ses fumées noires.

— Un accident, *sir*, commenta le chauffeur en remontant sa glace pour échapper aux gaz du mastodonte. Il y en a souvent, sourit-il en tournant la tête. À cause des *samlos*. Mais ça ne dure jamais longtemps. Juste le temps de dégager.

Lors de son précédent voyage dans le secteur, Bolan avait déjà pu observer le « dégagement » en question quand un *samlo* était impliqué dans un accident. Il suffisait de quelques gros bras parmi les témoins pour que l'engin soit proprement balancé sur le bas-côté. Parfois avec pilote et client à bord, quel que soit l'état de l'ensemble. D'ailleurs, certains occupants des véhicules précédant le taxi avaient déjà mis pied à terre pour essayer d'évaluer la situation. Y compris le jeune homosexuel et son mentor à lunettes fumées de la BMW qui ne se trouvait finalement qu'à cinq ou six voitures devant eux.

Mais quelque chose clochait.

Alors que tout le monde cherchait à voir ce qui se passait en avant, l'homo aux cheveux plaqués et son copain le chevelu s'étaient retournés, comme pour estimer le reste de l'embouteillage. La sonnerie d'alarme se mit à carillonner furieusement dans le cerveau de l'Exécuteur et, d'instinct, il empoigna la crosse du *Snake*.

Les impers ! Le détail qui clochait, c'étaient les impers que portaient l'homosexuel et son copain. Des impers que ni l'un ni l'autre ne portait à l'aéroport. À la même seconde, le regard exercé de l'Exécuteur avait

noté une certaine raideur dans l'attitude jusqu'alors fluide de l'homo, tandis qu'il se mettait à avancer vers le taxi. Simultanément, l'homme aux lunettes fumées lui avait emboîté le pas. Ils remontaient maintenant la circulation figée. Dans le mouvement, les pans de leurs impers s'étaient entrouverts, découvrant des canons de fusils.

Maintenant mieux visibles dans la lumière des phares, ils étaient faciles à identifier : un Spas 12 Franchi et un Pistol Grip Defender. Deux engins de massacre. Si redoutables que l'Exécuteur sentit tous ses muscles se nouer. Il eut le temps de se dire que son instinct ne l'avait pas trompé à l'aéroport, qu'il venait de tomber dans un superbe piège, que sa main avait bien anticipé le danger en se refermant sur la crosse du *Snake*... et qu'il avait eu tort de rester trop longtemps dans ce taxi. Extrêmement tort.

Et, dans la seconde suivante, l'enfer se déchaînait.

CHAPITRE V

Bolan avait entendu les déflagrations, aperçu les éclairs au bout des canons, vu le pare-brise du taxi exploser. En même temps que des choses tièdes s'abattaient sur lui et qu'un hurlement résonnait dans l'habitacle.

L'Exécuteur avait plongé sous la banquette, arrachant *The Snake* de sa ceinture. D'instinct, il avait simultanément débloqué l'ouverture de sa portière et jailli sur l'asphalte. À l'horizontale. Roulant devant une calandre, il s'était reçu contre un pneu de l'énorme semi-remorque et, dans le mouvement, le canon du pistolet s'était relevé, cherchant une cible. Dans un premier temps, l'Exécuteur ne vit rien de précis, puis soudain, une ombre se dressa devant lui. Celle du costaud à l'épaisse tignasse. Brandissant le Pistol Grip Defender brillant comme un superbe jouet. Le petit automatique tressauta deux fois. Il y eut deux petites détonations sèches et, au-dessus de Bolan, la silhouette épaisse sursauta. Mais le pourri avait eu le temps d'enfoncer la détente du shotgun. Une explosion assourdissante fit trembler l'air moite et les tôles des voitures alentour furent quasiment hachées.

Le salaud tirait des chevrotines !

Mais l'Exécuteur avait roulé entre le camion et la voiture suivante. Il fit feu de nouveau mais, gêné par sa position, il comprit qu'il n'avait que blessé son assaillant. L'autre parut pourtant se plier en arrière, à la manière d'un acrobate, avant de disparaître entre les carrosseries. Puis une deuxième silhouette apparut. Celle de l'homo armé de son Spas 12. Sans sa crosse métallique amovible. Une arme diabolique au mufle menaçant, dont l'armement du garde-main venait de claquer sinistrement et qui cracha aussitôt. Sans réfléchir, Bolan avait encore effleuré la détente de son automatique, tout en roulant de côté. Sans voir le résultat.

D'abord, sauver sa peau, puis analyser.

Cette fois, l'explosion fut si proche qu'il eut l'impression que ses tympans éclataient. Des éclats divers lui cinglèrent la face. Il se rejeta en arrière, rampa sous le camion, se retrouva de l'autre côté, coincé par une file de véhicules de chantier en stand-by. Autour de lui, des

cris, une autre déflagration. La panique. Mais déjà, Bolan roulait de nouveau sous le camion, progressant vers l'avant. Il arriva sous son mufle grondant, juste à l'instant où le premier des tueurs y parvint. Toujours debout et apparemment indemne ! À croire que les petites 4,7 mm l'amusaient. Le costaud voulut se jeter à l'abri mais, emporté par son élan, il accrocha un pan de son imper à un pare-chocs. Poussant un juron, il tira violemment dessus, arrachant un lambeau de toile. Dans le mouvement, sa veste s'était ouverte, dévoilant une sorte de plastron clair dans la lumière des phares du camion. Un gilet pare-balles, voilà qui expliquait sa résistance à la mitraille ! Sans doute un de ces modèles en kevlar, en dotation dans certaines unités spéciales de police. Prudent, le pourri. Mais nerveux aussi. Déconcentré par l'incident de l'imper, il avait perdu deux précieuses secondes à remettre son arme en ligne pour ajuster Bolan. Celui-ci en avait déjà profité. Décidant d'économiser ses précieuses munitions, il s'était détendu comme un ressort, se redressant pour foncer sur le tueur. Et il frappa. Un shoot dément, dans le bras qui tenait le Pistol Grip. Il y eut un craquement sinistre, le type poussa un véritable barrissement, tandis que son arme volait dans l'espace. De sa main libre, l'Exécuteur avait déjà attrapé les épais cheveux noirs et tiré la tête vers lui. Pour cogner encore. De toute sa puissance. Un terrible coup de boule qui résonna sous son crâne comme un gong. Il entendit un autre affreux craquement, suivi d'un deuxième barrissement. Un hurlement qu'il brisa net, en envoyant son genou entre les jambes du tueur. Le hurlement se mua en couinement ridicule et du sang éclaboussa Bolan. Le nez du flingueur avait éclaté. Alors, l'Exécuteur frappa une dernière fois. Un coup de coude au plexus. Si fort qu'il eut l'impression de traverser la cage thoracique. Le flingueur émit un son rauque, suivi d'une espèce de hoquet, puis ses yeux se dilatèrent, avant de se révolter. Mort. À la même seconde, l'instinct du guerrier solitaire l'alerta. Derrière lui !

Les cheveux du tueur toujours dans son poing crispé, il tira, pivota, glissant de côté dans une esquivé fulgurante. Maintenant, le corps du costaud lui servait de bouclier.

— Crève !

Un type surgi de nulle part. Un Asiatique bâti en force, avec une voix rêche et un crâne chauve. Sous la ligne épaisse des sourcils, des éclairs fusaient dans ses petits yeux en amande. En même temps qu'une tempête de feu jaillissait du court canon d'un petit Ingram M.10. À la vitesse de 347 mètres/seconde, les 9 mm Para vinrent frapper le costaud, secouant son cadavre en s'écrasant sur le kevlar dans une succession de chocs sourds. À ce rythme, et malgré le long chargeur de 36 cartouches, les munitions allaient bientôt lui manquer. Mais l'Exécuteur ne pouvait attendre. Comme par magie le canon du

Snake avait pointé, et un coup était parti. En même temps que la rafale du chauve, une bordée d'ogives dévastatrices glissa sur la gauche, transperçant les tôles, éclatant les vitres et faisant exploser un pneu du camion. Mais le tueur n'eut pas le temps d'apprécier les dégâts. L'effleurement de l'index de Bolan sur la détente de l'automatique avait suffi. Tir de précision. La petite balle blindée de 4,7 mm alla faire sauter un morceau de front du type. Tête violemment rejetée en arrière, celui-ci poussa un cri bref, s'écroula sur les fesses, laissant échapper le mini-P.M. qui ricocha sur l'asphalte.

Déjà, l'Exécuteur avait plongé.

Et l'Ingram se retrouva dans son poing gauche, cherchant une proie. Autour, la panique jouait crescendo. Du coin de l'œil Bolan vit une femme quitter sa voiture, emportant un bébé dans ses bras, et hurlant comme une sirène. Puis il entendit une voix :

— Fumier !

Une voix venue de nulle part. Comme jaillie de terre, entre l'arrière du camion et les voitures suiveuses. Le temps d'un éclair, l'Exécuteur avait aperçu l'ombre. Une silhouette accroupie. Les salauds étaient nombreux. Des complices dans d'autres véhicules. Un beau piège. Mais le tueur avait ses nerfs. Il n'aurait pas dû crier avant de tirer. Ses trois premiers tirs furent pour le chauve qui n'en finissait pas de s'affaisser sur lui-même. Pourtant, aidé par les impacts, il bascula enfin sur le côté, se cognant contre un pare-chocs et restant là, comme un ivrogne qui n'arrive pas à se redresser. Mais l'autre était décidément un mauvais. Sans cesser d'arroser, il essayait de toucher Bolan. En vain. Comme au stand, celui-ci l'ajusta et tira une seule balle.

Atteint en plein front, le tueur couina, tomba face contre terre. D'autres hurlements s'élevèrent, des coups de feu éclatèrent. L'affolement. Soudain, dans une trouée entre les engins de terrassement, une mince silhouette passa. Si fugitive que Bolan n'eut qu'à peine le temps de voir. Seulement les pans d'un imper et la forme sinistre d'un fusil.

Le Spas 12 de l'homo.

Il y eut des explosions terribles et les chevrotines saccagèrent de la tôle, tout près de Bolan. Un autre pneu du semi-remorque éclata dans un « boum » sourd et des morceaux de gomme atteignirent l'Exécuteur à la tête. Tandis qu'il s'abritait, il surprit de nouveau la mince silhouette en imper.

Le temps d'entendre le bruit sinistre-du garde-main du Spas 12, puis une autre déflagration. Instantanément, l'index de Bolan avait sollicité la détente de l'Ingram, envoyant une très courte rafale de trois. Tirs plongeant, veillant à épargner les innocents. Puis basculant de côté, il se plaqua derrière une camionnette, assistant au saccage des tôles, à quelques centimètres de lui et percevant un cri sourd. Tout allait trop

vite et tout le monde criait. Il ignorait s'il avait touché l'adversaire, il ignorait aussi les effectifs ennemis.

Mais il avait changé de place.

Revenu vers le cadavre de l'homme à la tignasse, il s'en servait de nouveau comme bouclier et il se mit à progresser dans le dédale des voitures. Des véhicules qui recommençaient à bouger. Les premiers instants de stupeur passés, les conducteurs redémarrèrent, cherchant les espaces entre les engins de chantier pour essayer de s'échapper. Profitant de l'aubaine, l'Exécuteur avait suivi le mouvement. Conservant le corps contre lui, il progressait entre les voitures, s'attendant à chaque instant à recevoir une décharge dans le dos. Derrière les vitres des véhicules, des visages blêmes étaient tendus vers l'avant. Vers la fuite, le salut. Bolan détestait être la cause de cette panique. Espérant qu'il n'y aurait pas de victimes innocentes, il avançait, sourd aux hurlements. Son but, essayer de prendre l'ennemi à revers.

— Attention ! cria soudain une voix de femme en anglais. C'est lui !

La femme qui avait fui avec son bébé un instant plus tôt. Une Occidentale. L'enfant toujours dans les bras, elle dardait sur Bolan un regard égaré. D'autres voix se mirent à crier à leur tour. En thaï. Une véritable cacophonie. Un type avait jailli d'une camionnette, un bandeau rouge autour du front, un grand couteau ouvert à la main. Dans ses yeux noirs très bridés, une lueur dangereuse flottait.

— *You*, lança-t-il dans un mauvais anglais. *Don't move !* Les flics vont arriver.

Un héros. Une demi-seconde, l'Exécuteur avait failli tirer. Il l'avait pris pour un pourri. En attendant, d'autres Thaïs commençaient à quitter leurs voitures et des objets divers apparaissaient dans les mains. Cela allait du poignard au *nunchaku*, en passant par la matraque et la bombe de gaz-défense. La situation se détériorait. On allait au lynchage. Car bien sûr, pour l'Exécuteur pas question de flinguer dans la foule.

— *Don't move !* répéta le Thaï au bandeau.

Dans son poing, la lame du couteau brillait dangereusement.

— O.K., soupira Bolan.

Puis laissant subitement tomber le cadavre ? il se précipita en avant, dépassa un triplé de camions qui avançait au pas, frôla une calandre grondante, faillit se faire percuter par une moto qui se faufilait, sauta un capot, puis un autre, avant de se retrouver sur le terre-plein central en chantier. Juste au moment où deux silhouettes sombres émergeaient elles aussi des engins de travaux. Il aperçut des armes, entendit des cris, vit des éclairs jaillir des canons. Se plaquant en catastrophe à la lame d'une pelleuse, il laissa le premier orage passer, vérifiant le contenu du chargeur de l'Ingram. Une dizaine de

cartouches. Neuf dans celui de l'automatique. Pas de quoi tenir un siège. Profitant alors d'une accalmie, il plongeait à terre, localisa un des tireurs, pressa la détente de l'Ingram. Si fugitivement que son index sembla ne pas avoir bougé. Juste le temps d'une mini-rafale de trois. Là-bas, un grand type armé d'un P.M. recula, ouvrit la bouche toute grande, laissa tomber son arme en s'affaissant enfin contre un engin de levage. Au même instant, un minuscule Thaï apparut, brandissant un fusil à pompe plus grand que lui. Mais il savait s'en servir et le garde-main claqua sèchement, avant qu'une pluie de billes de plomb ne vienne fracasser les plexi de protection de la cabine de la pelleteuse. Heureusement, l'Exécuteur avait changé de place. Il sentit pourtant les projectiles passer très près au-dessus de lui. Tout ça sentait mauvais. Très mauvais. Dans un instant, les flics allaient effectivement débarquer, et les vrais ennemis commenceraient. Bolan le savait, les prisons thaïlandaises avaient mauvaise réputation et les Occidentaux y étaient très mal vus.

Chassant ces pensées moroses, l'Exécuteur avait fait le tour de la pelleteuse. Il rampa vers l'arrière, glissa un regard, aperçut le deuxième flingueur qui s'était réfugié à l'abri d'un tas de gravats. Seuls, le canon de son arme et le côté droit de sa face lunaire dépassaient légèrement. En d'autres circonstances, le guerrier solitaire aurait souri d'une telle inconscience. Mais ce soir, il y avait urgence. Élevant lentement *The Snake* devant lui, il visa posément, pesa doucement sur la queue de détente et, bloquant son souffle, il acheva le geste. Comme d'habitude, la détonation fut de faible puissance. À peine audible dans le grondement de la circulation. À dix mètres, le tueur sembla soudain comme pris de folie. Se redressant d'un coup, il lâcha son arme, porta les mains à sa face et, tournant sur lui-même à la manière d'un derviche, il se mit à lâcher de petits cris aigus. Scène surréaliste qui ne dura qu'une poignée de secondes. Soudain, comme un jouet aux piles déchargées, il tituba, donna l'impression d'hésiter, avant de s'effondrer à la renverse. D'un bloc. Œil et cerveau perforés, mais mort à retardement.

Brusquement, il y eut des bruits divers dans le dos de l'Exécuteur. Suivis de cris affolés, puis une voix cria :

— Tu es mort, Bolan !

Une voix affectée et terriblement calme. Puis ce fut l'ouragan. La fureur des explosions, le feu, le plomb et l'acier incandescents.

La préfiguration de la mort.

CHAPITRE VI

L'Exécuteur avait déjà roulé de côté. Une explosion eut lieu tout près de sa tête, une douleur fulgurante laboura son bras gauche et il ressentit un choc cuisant à la cuisse.

Un véritable cauchemar.

À peine débarqué de l'avion, il venait de plonger dans la violence et dans la mort. Certes, sachant qu'il ne pouvait voyager avec son arsenal de guerre, les mafieux l'avaient déjà attendu dès son arrivée sur un théâtre d'opérations, et il en avait toujours réchappé. Mais ce soir, les pourris avaient mis le paquet. À croire qu'ils savaient où et quand il arriverait exactement.

En fin de roulé-boulé, le regard de l'Exécuteur avait accroché l'ombre de son assaillant. À demi planqué derrière un tractopelle. La silhouette était mince, le visage étroit, les cheveux noirs plaqués. Le pédé à l'imper. Jambes écartées et le Spas 12 en main, le Thaï arrosait consciencieusement. Après chaque coup de feu, il disparaissait et le garde-main faisait entendre son bruit caractéristique, comme un craquement de bois sec. Puis l'homo réapparaissait et le tonnerre se déchaînait de nouveau. Mais sa technique, efficace, était un peu répétitive. L'Exécuteur, délaissant l'Ingram trop imprécis pour la circonstance, avait opté pour *The Snake*. Tir de précision. Pas pour tuer, mais pour neutraliser l'adversaire. Le plan était simple mais acrobatique : s'emparer du flingueur pour empêcher les autres de tirer. L'obliger ensuite à grimper dans la BMW et s'enfuir avec lui dans l'espoir de le cuisiner plus tard, quand ils seraient en sécurité. Il fallait seulement viser juste.

L'Exécuteur savait faire ça.

Dès la réapparition du Thaï, il pressa la détente et le petit automatique tressauta dans son poing. Comme à la foire, il vit la mince silhouette sursauter, avant de disparaître.

— *Shit !*

En deux bonds, se couvrant de l'Ingram, Bolan jaillit à la hauteur du tractopelle, marqua un arrêt, se découvrit un quart de seconde, canon de l'Ingram pointé. Prêt à faire feu.

Personne.

Le Spas 12 était au sol, plein de sang. Au loin, louvoyant dans la circulation qui redémarrait lentement, l'homme courait vers la BMW, le bras droit balançant étrangement le long de son buste. Dans un concert dément d'avertisseurs, les voitures contournaient le taxi de Bolaii et les cadavres allongés, comme s'il ne s'agissait que de débris ordinaires. Incroyable ! Malgré son pneu éclaté, le semi-remorque avait disparu et quelqu'un avait même tiré le chauve sur le bas-côté pour permettre à la camionnette de repartir. Le monde de l'automobiliste était un monde à part. Plus personne ne s'occupa même de Bolan quand, après avoir ramassé le Spas 12, il s'élança à la poursuite du fuyard. Mais alerté par un sixième sens, celui-ci tourna soudain la tête. Il aperçut l'Exécuteur, plongea la main gauche sous son imper, la ressortit, prolongée d'un automatique qui se mit aussitôt à aboyer. Un projectile ricocha contre l'acier d'une pelleuse, un autre passa en zonzonnant à l'oreille de Bolan. À cette distance, ce dernier aurait facilement pu allumer le fuyard. Il y avait vraiment trop de civils autour d'eux. L'Asiatique avait repris sa course vers la BMW, son flingue dans une main et son autre bras pendant inutilement. Bolan l'avait bel et bien blessé.

Ingram dans la ceinture, Spas 12 dans la main gauche et *The Snake* dans la droite, l'Exécuteur força l'allure, remontant le terre-plein à grande foulée, le regard braqué sur sa proie. Il voulait l'homme vivant. Il voulait aussi la BMW. Il ne fallait pas moisir id et l'homo devait absolument cracher ses confidences. Que l'Exécuteur sache qui l'avait aussi vite repéré et s'était donné autant de mal pour avoir sa peau. Mais l'Asiatique avait de nouveau tourné la tête. Bolan le vit stopper sur place, pivoter sur ses jambes et lever le canon de l'automatique. Il le visait comme au stand. Bolan plongea, entendit deux coups de feu rapides. Puis deux autres. Il y eut des cris, et Bolan se retrouva sur ses pieds. Accroupi, jambes écartées, très bas, en position du cavalier de fer, l'automatique pointé, l'index sur la détente, la silhouette de l'Asiatique en ligne. Idéal pour un tir en contre-plongée qui éviterait les innocents. Son index pressa la détente. Trois fois. Le petit automatique avait à peine tressauté. Là-bas, le tueur effectua une étrange rotation du buste, donna l'impression de trébucher, tandis que la manche du bras armé paraissait éclater dans un jaillissement pourpre, et que sa jambe droite faisait un écart.

Bolan avait obtenu le résultat qu'il cherchait. Exactement. Comme autrefois, au Vietnam, quand il travaillait avec ses commandos sur les pantins de paille de riz. Pour s'entraîner à ne pas tuer. Pour faire des prisonniers. Malheureusement, il y avait le chauffeur de la BMW. Un grand type à casquette, qui venait de jaillir sur la chaussée, brandissant un énorme revolver, un .357, voire 44 Magnum.

L'Exécuteur vit l'orifice du canon se lever sur lui et il plongea de côté. Il y eut une explosion terrible et derrière Bolan, un concert d'avertisseurs s'éleva, tandis que des cris se mettaient à fuser, venant de l'autre côté du terre-plein. Dans la circulation à contresens c'était la panique. Maintenant, l'Exécuteur savait ; il s'agissait d'un 44 Magnum.

Un calibre utilisé pour la chasse sportive. De quoi stopper un rhinocéros en pleine charge. Bolan appuya deux fois sur la détente de l'automatique. Il fallait en finir. Très vite. À quinze mètres, la casquette vola en l'air, son propriétaire fit deux pas en arrière. Juste au milieu du front, il avait maintenant deux petits trous sombres et du sang qui giclait partout. Ses bras s'agitèrent, l'énorme revolver s'échappa de sa main, vola dans l'air chargé de vapeurs d'essence, avant d'aller ricocher sur le capot d'une voiture. Pendant que son chauffeur s'écroulait, l'homo avait brusquement changé de direction. Traînant la jambe et laissant une traînée rouge derrière lui, il claudiquait à présent sur le terre-plein en travaux. Brusquement, Bolan le vit se ruer à l'assaut d'une voiture qui avait imprudemment ralenti et en ouvrir la portière à la volée. Une Honda Prélude. Dans le mouvement, la main qui tenait toujours l'automatique s'était relevée. Paniqué, le conducteur voulut refermer sa portière, mais le tueur avait déjà pointé le canon de son arme à l'intérieur. Impuissant, Bolan le vit plonger dans l'habitacle. Il fonça, sautant le terre-plein à son tour, bondissant vers la Honda. Mais l'arme de l'homo avait dû faire son effet persuasif. La Honda démarra comme un boulet et Bolan pila sur place en jurant sourdement.

C'était cuit.

Au loin, des sirènes retentissaient. Il fallait foutre le camp. Très vite. Sans laisser d'indices. Ignorant la petite douleur brûlante de sa cuisse, il fonça vers son taxi, y trouva son chauffeur, tête éclatée, sang et cervelle sur le dossier du siège. Une boucherie. Raflant son sac, l'Exécuteur abandonna le véhicule, remonta la circulation. Ceux qui passaient ici maintenant n'avaient rien vu et, devant l'ampleur du carnage, les témoins directs avaient sagement déguerpi.

Quelques instants plus tard, l'Exécuteur se laissait tomber derrière le volant de la BMW, notait la présence d'un long sac de cuir sur le plancher arrière dont dépassait une crosse. L'arsenal du tueur, sans doute. Pas le temps de faire l'inventaire. Il démarra aussitôt, l'Ingram et le Spas 12 sur le siège voisin.

Dans l'autre sens, plusieurs motards de la police le croisèrent, fonçant à toute allure vers le lieu du massacre. Puis suivirent une demi-douzaine de voitures et, plus tard, deux gros fourgons bleus des forces spéciales. Bolan avait bien fait de ne pas s'éterniser. Mais il connaissait l'efficacité des Thaïs en matière de sécurité. Des contrôles étaient sûrement déjà en place à l'entrée de Bangkok. Il valait mieux

contourner la ville par l'ouest, y entrer par un des ponts Krung Thep, Taksin et Buddha Yodfa. Voire Pinklao. Bolan allait devoir abandonner la BMW et trouver un taxi. Il en avait vu passer des troupes entières. Hélas, tous occupés. Sauf dans le sens ville-aéroport. Heureusement, il y avait les bus. Bondés, mais respectant scrupuleusement leurs bornes d'arrêts. Justement, il y en avait une en vue. D'un coup de volant, l'Exécuteur fit monter la BMW sur le terre-plein, entre un bout de palissade et tout un assortiment de matériaux de construction mis en piles. Il arrêta le moteur, attrapa le long sac de cuir dont il fit rapidement l'inventaire : un superbe automatique Smith & Wesson Modèle 5906, calibre 9 mm Para, version *shown*, à quinze coups et doté d'un gros réducteur de son noir ; un M.P. 5 Heckler and Koch, version courte. Le K. Avec une demi-douzaine de chargeurs pleins, plus un stock de cartouches de 12, quatre chargeurs de 9 mm pour le S & W et pour l'Ingram. Pour ce dernier, des chargeurs de 36. Dans sa situation, c'était une sacrée aubaine. Sauf s'il était pris avec par la police...

Fourrant le Spas, l'Ingram et le S & w dans le sac, il ne garda sur lui que *The Snake* qu'il coinça dans sa ceinture. Puis il quitta la voiture et sauta dans le bus qui arrivait. Sans savoir où il allait.

Des dizaines de regards intrigués le dévisageaient. Il se rendit compte alors qu'il saignait légèrement. Une petite entaille dans le cuir chevelu, sans doute due aux éclats reçus au cours de la bagarre. Se servant d'une vitre en guise de miroir, il fit disparaître le sang, réalisa à cet instant que sa douleur de la cuisse persistait. À cet endroit, son jean était lui aussi taché de sang. Avec deux petits orifices, à hauteur du muscle vaste externe. Pas grave. Un éclat, ou au pire, l'éraflure d'une, balle. D'ailleurs, on ne s'occupait même plus de lui. Le principal était de mettre de la distance entre lui et le secteur. Un moment plus tard, il quittait le bus pour une correspondance qui avait l'air de desservir l'ouest. Par Dhonburi, la ville jumelle de Bangkok. Et une trentaine de minutes plus tard, il s'apprêtait à débarquer dans le sud de la ville. Depuis la disparition de son grand marché flottant, la cité ne présentait plus guère d'intérêt et la circulation y était beaucoup plus facile qu'à Bangkok. Mais ce soir un contrôle avait été établi à l'entrée du pont Krung Thep. Une longue file de véhicules attendait, ne franchissant plus qu'au pas les ponts des klongs. Mais alors que Bolan allait descendre pour essayer de trouver un taxi, un petit flic thaï en uniforme beige fit signe au bus de prendre la file de gauche et de passer. Direction, la *South Bus Station* située non loin du pont et terminus de la ligne. Une minute plus tard, noyé dans une foule pressée, l'Exécuteur se retrouvait sur un trottoir, essayant de décrypter les caractères thaïs des panneaux indicateurs de la station. Vaste tâche. Heureusement, ce fut un chauffeur qui vint à son secours en lui

indiquant le bon itinéraire et, un petit quart d'heure plus tard, il se faisait enfin déposer quelque part du côté de Rama IV Road, non loin du Dusit Thani. Des voitures de la police patrouillaient, mais cela n'avait rien d'étonnant. La nuit, Bangkok était une ville sous haute surveillance.

— N'allez pas vers le *Siam Center* ! lui cria un couple de gros touristes américains qui passait en *samlo*. Il y a des bandes qui se battent !

Bolan remercia et poursuivit son chemin. Il n'allait pas vers le *Siam Center*. D'ailleurs, la police semblait au courant. Il y avait même un 4 x 4 de la Sécurité sur le parking du Thani. En pénétrant dans le hall de l'hôtel, Bolan eut l'impression de recevoir une douche glacée sur la tête : la climatisation était presque insupportable, il allait devoir s'y faire. D'un geste automatique, il se passa une main sur le front pour essuyer la sueur, reçut un petit coup à l'épigastre. Sa main était rouge de sang. Les séquelles du guet-apens. Il ignorait où se trouvait sa blessure, mais ce n'était sûrement pas grave. Heureusement qu'il...

— *A problem, sir !*

Surpris, Mack Bolan tourna la tête et cette fois, ce fut un poinçon de glace qui lui transperça la poitrine. Devant lui, un sourire figé aux lèvres, un costaud en uniforme l'observait, intrigué. Un costaud en uniforme : un flic.

CHAPITRE VII

Le flic souriait d'air intrigué. D'instinct, Bolan avait photographié la scène, noté la position des mains. L'une d'elles achevait de lisser machinalement sa braguette. Pas rare que les flics en patrouille aillent soulager leur vessie aux toilettes des hôtels. La main droite, elle, se tenait tout près de la crosse de son arme. Normal. Simple réflexe de flic. N'empêche qu'il fallait trouver une explication. S'arrachant aussitôt un sourire faussement excédé, Bolan acquiesça :

— Il y a des jeunes qui se battent du côté du *Siam Center*. J'ai été pris dans la bagarre.

Le policier hocha la tête, l'air ennuyé.

— Je sais, *sir*. Le calme va être rétabli. Ils vous ont volé quelque chose ?

Il louchait sur le grand sac en cuir. L'Exécuteur sentit des sueurs froides lui courir dans le dos.

— Non, grogna-t-il. Ils n'ont même pas essayé.

Le flic l'observait toujours.

— Ça va vraiment bien, *sir* ?

— Tout va bien, maintenant, assura Bolan.

— Vous êtes descendu au Dusit Thani ?

Mack Bolan bouillait intérieurement.

— J'arrive juste, avoua-t-il.

— Américain, hein ! sourit enfin le Thaï.

Un petit futé. Il avait peut-être un cousin chauffeur de taxi à placer.

— Exact, sourit à son tour Bolan.

Indécis, le flic proposa enfin :

— Si vous désirez porter plainte...

— Pas la peine, coupa Bolan.

Puis retrouvant un sourire presque heureux, il ajouta, conciliant :

— Ce genre de problème arrive aussi chez nous, vous savez.

Visiblement soulagé, le flic hocha vigoureusement la tête.

— Dans ce cas, bon séjour, *sir*.

Il n'avait pas de cousin chauffeur de taxi.

— *You're welcome, sir.*

Souriante, l'employée du desk qui accueillit Bolan observa également son front. Toujours souriante, elle proposa :

— Si vous le souhaitez, nous pouvons appeler un médecin.

— Pas grave, déclina Bolan.

Il souriait aussi. En Thaïlande comme dans tout le Sud-Est Asiatique, le sourire était une institution. Il sacrifia aux formalités, se fit remettre les clés du Land Cruiser Toyota qu'il avait réservé depuis les States, avant de se faire conduire à la chambre. Cinq minutes plus tard, il passait dans la salle de bains pour évaluer les dégâts.

Un éclat lui avait effectivement légèrement entaillé le cuir chevelu et un autre avait perforé son jean en emportant un petit morceau de chair au passage. Suture éventuellement souhaitable, mais pas absolument indispensable. Un pansement compressif suffirait. Une nouvelle sueur glacée sinua dans son dos. Si le flic avait vu ce que contenait son sac... Il passa sous la douche, en ressortit revigoré, se soigna sommairement, avant d'ouvrir le fameux sac en cuir et de le vider sur la moquette pour inventorier plus sérieusement son contenu.

Une manne.

Outre le S & w 9 mm Para et son modérateur de son, l'Ingram et ses chargeurs, le M.P.5K Heckler & Koch serait le bienvenu en cas de vraie bagarre. Une arme de 3kg à peine, avec son chargeur plein, dont la longueur totale avoisinait tout juste les 50 cm. Malgré sa cadence de tir, relativement modeste, par rapport aux 1000 coups/minute accordés à l'Ingram, le M.P.5 était une arme redoutable. Le Spas 12, Spécial Purpose Automatic Shotgun, confisqué au pédé, n'était pas quant à lui une arme de guerre à proprement parler. Conçu par la firme Franchi pour équiper les polices et certaines sections spéciales des armées, il faisait un travail excellent en matière d'anti-émeutes, de police anti-gangs et d'opérations en milieu accidenté ou aveugle, tels que maquis ou jungle. En fait, avec sa large gamme d'accessoires et la variété de ses munitions, il excellait en tous domaines, y compris la guérilla et... le casse de banque. Depuis longtemps, les grands spécialistes de l'attentat et du braquage l'avaient adopté. Doté d'un effet dissuasif dû à sa carcasse anodisée au look impressionnant et au bruit stressant de son garde-main, ceux qu'il menaçait perdaient souvent une partie de leurs moyens dans les premiers instants de l'affrontement. Il était même pourvu d'un système de « débrayage », permettant en cas d'urgence d'ouvrir sa chambre pour y substituer un type de cartouche à un autre.

C'était vraiment une belle arme.

En inventoriant le contenu du sac de cuir, l'Exécuteur trouva, non seulement les chargeurs déjà aperçus dans la BMW, mais également une pochette en toile contenant les accessoires du Spas et tout un petit

stock de cartouches. Poussant un sifflement admiratif, il se dit que l'homo et son copain chevelu ne faisaient décidément pas dans la dentelle. Ils savaient s'équiper : un disperseur de gerbe pour couvrir plus large au tir à plombs ; un lance-grenades à gaz ou à fumée SW 15-81, un lance-grenades MU 50 de type Musard « Flash-Bang », offensive ou défensive, de toute façon, à fragmentation, dispersant soit des billes, soit des mini-cubes d'acier ; une crosse amovible en métal embouti, pour le tir « bras-tendu » !

Quant aux munitions, il y avait aussi de quoi faire : vingt-quatre cartouches à plombs classiques, vingt-quatre à chevrotines de 9 grains, douze à balles à ailettes, douze blindées, douze expansives et vingt-quatre Brennecke. Ces dernières étaient capables de faire exploser un crâne de mammoth.

Plus... douze balles perforantes !

L'Exécuteur connaissait. D'une pression moyenne de 680 bars, les têtes de ces munitions d'attaque pouvaient transpercer un blindage de 6mm à 15 mètres de distance. De vrais engins de guerre.

Le petit pédé et son copain n'étaient pas passés sur son chemin par hasard ! Et, sans l'avoir voulu, ils avaient provisoirement dispensé l'Exécuteur d'avoir recours au trafiquant d'armes indiqué par Brognola. Bolan engagea un chargeur plein dans l'Ingram, s'assura que le M.P.5K était équipé, avant de vérifier le chargement du Spas. Trois cartouches à chevrotines. Délaisant les balles spéciales, il engagea cinq autres chevrotines dans le tube-chargeur, remisa enfin le tout dans le sac en cuir dans lequel il ajouta sa combinaison noire qu'il avait retirée de son sac de voyage. Un jean et un blouson propres suffiraient pour le moment. Seule concession à la guerre déjà largement déclarée, les *magnets*. Des plaques aimantées, qui, fixées à sa ceinture de combat, permettaient de conserver sous la main, sans attaches et sans étui, une arme à carcasse acier. Comme l'Ingram, par exemple. Une des dernières petites inventions de son ami Herman Schwarz. Il suffisait d'empoigner l'arme suffisamment fort pour la « décoller » de son support.

Restait à localiser l'*appointment-point*. Le lieu de contact.

Étalant un plan de Bangkok sur le lit, il retrouva ce qu'il avait déjà eu largement le temps de localiser dans l'avion : Soi Sang Chandr.

Un *soi* est une de ces petites voies grouillantes qui font la vie de Bangkok, et qui relie les grandes artères entre elles. Celle-là se trouvait derrière le port fluvial de Toey Harbour. Au bord de Rama IV Road. Ce n'était pas la porte à côté ! Mais, depuis son dernier blitz ici, Bolan connaissait suffisamment la ville pour s'y retrouver. En attendant, il était temps d'appeler Parker. Il décrocha son téléphone, composa le numéro fourni par Jack Grimaldi, et qu'il avait mémorisé. 252 74 23. À l'autre bout de la ligne, une sonnerie résonna plusieurs

fois, avant qu'une voix rauque et essoufflée ne réponde enfin.

— Vince Parker ? interrogea l'Exécuteur.

Un silence, une respiration saccadée, puis :

— Qui le demande ?

Un accent yankee particulièrement reconnaissable.

— Bob Ames.

Il y eut un autre temps mort sur la ligne. Avec un souffle continu en toile de fond. Son correspondant utilisait un combiné portable. La respiration saccadée continuait. Intrigué, l'Exécuteur insista :

— Parker ?

— *Yeah !* C'est moi.

Sur ses gardes, Bolan insista encore :

— Un problème ?

— Non, non ! J'ai... j'étais à la bourre. J'ai un peu cavale, c'est tout.

Ou l'indic était asthmatique, ou il avait effectivement beaucoup couru.

— Je vous attends, reprit la voix rauque. Vous avez l'adresse ?

— Affirmatif.

— Bon, euh, le portail de la boîte sera déverrouillé.

Un autre court silence, puis :

— Je peux pas rester longtemps, Ames. Faites vite.

L'Exécuteur tiqua encore :

— Ça va, Parker ?

— Oui, oui ! Tout est O.K. Faites vite !

Puis il y eut un déclic et une tonalité légèrement parasitée. Vince Parker avait raccroché. Bolan en fit autant, songeur. L'indic ne semblait pas dans son assiette. Mais en y réfléchissant, c'était logique. Il avait des tas de problèmes, et il n'avait pas appelé au secours pour jouer aux cartes. De toute façon, Bolan en aurait bientôt le cœur net. Il enfila un pantalon moins ajusté pour éviter le frottement sur son pansement, glissa *The Snake* dans sa ceinture, endossa un blouson léger par-dessus. Puis, son sac ne contenant plus que le Spas et l'Ingram, il quitta la chambre pour s'engouffrer dans l'ascenseur.

Il était minuit moins vingt.

CHAPITRE VIII

Le Land Cruiser stationnait sur le parking de l'hôtel. Gris et blanc. Relativement discret. Bolan posa le sac sur le siège du passager, ouvrit la fermeture à glissière, vérifia qu'il pouvait facilement saisir les armes, fit claquer le garde-main du Spas 12, faisant monter une cartouche dans le canon. Le guet-apens de l'expressway ne lui disait rien de bon. Bien sûr, cette conférence quadripartite annoncée par Parker pouvait être l'unique raison d'un tel déploiement de forces. Depuis quelque temps, les mafieux se faisaient de plus en plus prudents à son égard. Il les avait habitués à sa présence dans tous les coins du monde. Il suffisait de l'attendre quand il se passait quelque chose d'important au plan mafieux. Mais l'éventualité de la capture de Vince Parker par la mafia et de ses aveux pouvait aussi s'envisager. D'où ce comité d'accueil, et la possibilité d'un deuxième piège au point de contact. De toute façon, l'Exécuteur n'avait pas le choix : il devait aller au rendez-vous. Sans les infos de Parker, il était paralysé. Sur ce point, Hal Brognola avait été clair. Il ne savait rien de cette conférence. Rien non plus sur Kah Sath.

Il n'était pas encore minuit et, déjà, les rues de Bangkok se vidaient. Bientôt, seul le secteur de Patpong continuerait à vivre. Avec ses bordels, ses touristes en mal de sensations fortes et ses trafics de toutes sortes. « Cité Sida », comme certains commençaient à baptiser le quartier. Un ilot du vice, dont l'Exécuteur s'éloignait à chaque tour de roue. Il quitta Sukhumvit Road et sa circulation éclaircie, laissant l'hôpital à sa gauche pour tourner dans Soi Kluainam, direction le port. Ici, les rues étaient quasiment vides et les petites maisons de bois alternaient avec les cubes en ciment de style clapier. Seuls, çà et là, quelques immeubles plus hauts et plus modernes trahissaient une volonté vite oubliée d'urbanisme cohérent. L'éclairage public se résumait à quelques lampes blafardes et le revêtement du sol laissait à désirer. Soudain, jaillie de nulle part, une mobylette sans lumières déboucha devant le Toyota comme une fusée, manquant s'encastrer dans la calandre. Tout à ses recherches, Bolan n'eut que le temps de freiner en donnant un coup de volant à droite, faisant déraiper le

véhicule. Les pneus gémirent, il y eut un petit choc à l'avant gauche du 4 x 4 qui s'immobilisa enfin.

— *You're crazy, no !*

Le gamin qui venait de sauter sur le marchepied du Toyota ne devait pas avoir atteint ses treize ans. Une petite face de fouine, des cheveux coupés court, n'importe comment et pleins d'épis. Vêtu d'un short et d'un T-shirt plutôt défraîchi, il semblait très en colère. Dans ses yeux en amande, des éclairs mauvais fulguraient et sa voix qui muait avait des ratés. À moins que ce ne soit l'émotion. D'emblée, il avait compris avoir affaire à un *Yankee* et son anglais paraissait limité.

— *Shit !* cracha-t-il. Vous avez vu ma meule ?

Gonflé, le même ! La mob gisait effectivement devant les roues du 4 x 4, mais elle était si délabrée qu'on se demandait comment elle avait même pu rouler. Une de ses sacoches arrière s'était ouverte, vomissant paquets de cigarettes et diverses autres choses. Agacé, Bolan gronda :

— Ta meule, c'est une épave.

Le gamin se mit à glapir, invectivant Bolan dans son mauvais anglais, émaillant ses propos de phrases en thaï. Dans son excitation, il criait de plus en plus fort. Déjà des ombres se profilaient çà et là. Dans un instant, ce serait l'incident. Bolan n'était pas en Thaïlande depuis deux heures qu'il avait déjà quelques morts sur les bras, quelques contusions et une émeute en perspective.

— O.K., soupira-t-il en fouillant dans ses poches. Elle se sentira mieux, ta mob, avec ça ?

Ça, c'était cinquante dollars. Le gamin se tut d'un coup, loucha sur le billet vert, parut réfléchir, se remit à glapir. Avec un nouveau soupir, Bolan recommença l'opération, avant de jeter :

— Et ça ?

Cette fois, sa voix s'était glacée et ses prunelles d'acier s'étaient accrochées à celles du jeune Thaï. Celui-ci marqua une hésitation, finit par baisser les yeux, avant de rafler les billets.

— O.K., dit-il en sautant du marchepied.

Il alla ramasser les paquets autour de la mobylette, proposa, soudain tout sourire :

— Cigarettes, *sir* ? *Bubbles* ? *Condoms* ?

Un vendeur à la sauvette. Il vendait même des préservatifs. À Bangkok, ce n'était pas superflu, mais on était un peu loin de Patpong.

— Fiche le camp, gronda Bolan.

Le gamin sourit de plus belle, leva le pouce en s'exclamant :

— *You're number one ! Good night, sir.*

Ici, *number one* désignait en général le pigeon yankee dans toute sa splendeur. Déjà, le gamin avait redressé sa bécane et, dans un grand geste d'adieu, il redémarrà sur les chapeaux de roues.

Bolan aussi. Fuyant le secteur au plus vite et cherchant toujours son chemin, il tourna bientôt dans Sang Chandr. Un instant plus tard, penché vers le pare-brise, il scrutait les façades, essayant de repérer la raison sociale du dépôt. Parker avait parlé d'une fronton calligraphié en thaï et en anglais. *Pradeng & Sons Materials*. Invisible pour le moment. Il fit rouler le 4 x 4 jusqu'au bout de la rue, fit demi-tour, recommença l'opération en sens inverse. Sans plus de résultat. Agacé, il allait se résigner à répéter la manœuvre, quand il aperçut l'entrée d'une venelle à sa gauche. Un *soi* secondaire, en quelque sorte. Le seul de la rue. Bien caché entre deux petits immeubles lépreux, dont les balcons de bois surchargés d'enseignes bouchaient la vue.

Avec un peu de chance...

Pas un chat dans la rue, le secteur semblait *clean*. Bolan roula encore un peu, tourna à gauche, dépassa les grilles fermées d'un marché couvert pas complètement désert : dans le pinceau des phares, il avait aperçu des ombres fugitives uniquement masculines. Des homos en plein flirt, semblait-il. Bangkok était décidément une ville à surprises. L'Exécuteur engagea le Toyota dans un renforcement qui servait plus ou moins de parking. Coupant le moteur, il coinça le S & w à réducteur de son sous son blouson, cacha le M.P.5 sous un siège et, le sac contenant l'Ingram, le Spas 12 et ses munitions à l'épaule, il remonta la rue jusqu'à la venelle. Dépassant celle-ci sur une vingtaine de mètres, il semblait humer l'air comme un chien de chasse. Un sentiment aigu l'habitait : la certitude du danger. Logique, après le piège de l'expressway. Depuis des années, il savait combien les coïncidences étaient rares. Surtout dans son univers de violence et de mort. En venant ici, il jouait le risque à un contre cent. Celui de se faire allumer comme à la foire. Alors, revenant sur ses pas, il s'engagea résolument dans la venelle, S & w dégagé du blouson, tous les sens aux aguets. Il faisait noir comme dans un four et il devait sans cesse tâter le terrain avant de faire le pas suivant. Heureusement, à une vingtaine de mètres, une ampoule au bord de rendre l'âme laissait tomber sur le décor sinistre un halo de lumière jaunâtre. Silencieux comme un chat, l'Exécuteur s'approcha de la zone, découvrit un espace dégagé entre des murs aveugles, avec un portail double en acier, passablement rouillé. Au-dessus, un fronton à moitié ruiné étalait une raison sociale : *Pradeng & Sons Materials*.

Bingo ! À travers les barreaux du portail, on devinait une cour entourée de bâtiments, encombrée de palettes de briques, et une voiture stationnée tout au fond, sous une imposte éclairée de l'intérieur, près d'une porte métallique fermée. Le portail était ouvert comme prévu. Bolan n'eut qu'à pousser pour se glisser dans la cour. Là, il ouvrit le sac qu'il jeta derrière une palette, passa à son épaule l'anse de la pochette en toile contenant les munitions et, quand l'acier

de l'Ingram se « colla » aux plaques magnétiques de sa ceinture, cela fit un petit claquement mat qui résonna dans la nuit. Ensuite, il empoigna le Spas 12, enfonça son index sous le garde-main, poussa le sélecteur de tir sur « pump » se réservant le mode « auto » pour le cas d'un méga-blitz. En l'occurrence, il ne s'agissait d'ailleurs que d'un système semi-automatique. Quand l'Exécuteur fit monter la première cartouche dans la chambre, le claquement sinistre du garde-main se répercuta lui aussi contre les murs. Il attendit un instant, accroupi dans une zone d'ombre. Puis, comme rien ne bougeait, il saisit le S & w 5906 de la main gauche, avant de se couler en silence derrière la voiture. C'était une Volvo et il put constater qu'elle était vide. Se plaquant contre le mur, il observa le secteur, guettant le moindre bruit suspect. Mais à Bangkok, même dans les quartiers calmes, la rumeur de la ville ne s'éteignait jamais.

Se hissant sur la pointe des pieds, l'Exécuteur risqua un œil par l'imposte, aperçut une pièce peinte en vert, avec un bureau surchargé de dossiers. Sur un mur, le plan de Bangkok et, dans un angle, des échantillons de carrelage empilés. Tout semblait calme. Une seconde, Bolan fut assailli par le ridicule apparent de la situation. Mais, faute de ces précautions apparemment exagérées, il aurait déjà été tué des dizaines de fois au cours de sa longue guerre contre la pieuvre noire.

Restait la porte métallique qui se révéla ouverte. L'Exécuteur n'eut qu'à pousser le panneau. Derrière, un couloir peint en beige, éclairé par deux fluos, des présentoirs pour échantillons de matériaux alignés contre un mur. De chaque côté, trois portes. Une fermée, marquée WC, deux entrouvertes, dont celle du bureau aperçu de l'extérieur. Au fond, une autre porte, plus large, à deux battants fermés, troués de deux hublots laissant filtrer un faible éclairage. Bolan se glissa jusqu'à la porte des toilettes, l'ouvrit en se rejetant de côté. Rien. Local vide. Il passa les autres pièces en revue : des bureaux. Alors, poussant un des battants du fond, il se retrouva dans un immense local, l'entrepôt de *Pradeng & Sons Materials*, chichement éclairé par de rares fluos. De jour, il l'était par les verrières du toit. Partout, des palettes de matériaux, un rail de palan et ses chaînes sous les poutrelles, et de grands rayonnages en cornières pour les stocks de toutes sortes. Tous les sens mobilisés, l'Exécuteur s'accrocha à un montant, grimpa doucement au sommet d'un rayonnage, prêt à rafaler. Mais sur les étagères supérieures, il n'y avait que des caisses, en bois ou en carton. Des outils également. Voisinant avec des piles de boîtes de clous, de vis et de chevilles. Par acquit de conscience, il fit sauter quelques couvercles de caisses, ne trouva rien de suspect. Plus loin, des sacs de jute, d'autres en papier, contenant plâtre et ciment. Il se décida à appeler :

— Parker ?

Pas de réponse. Il quitta son poste d'observation, se mit à progresser le long d'une allée, mais rien ne semblait vivre, ici. Lointain, seul s'élevait un chuintement qui ressemblait à un piston de machine. Parfois irrégulier.

— Parker ?

L'Exécuteur ne pouvait pas y passer la nuit. Si l'indic était bien là, il fallait lui tirer les vers du nez, monter le vrai blitz au plus vite et récupérer ce foutu organigramme. Le guerrier solitaire n'avait pas l'intention de jouer le gibier plus longtemps.

— Parker ?

Rien. À croire que Bolan s'était fait des idées et que le guet-apens de Don Muang n'était que le fruit du hasard. Pour ce qui concernait l'indic, soit il avait fait faux bond, soit il était sorti faire un tour. D'où la présence de la Volvo dans la cour. Pourtant, l'Exécuteur ne parvenait pas à se détendre. Son instinct le prévenait de rester en alerte. Chaque sommet de ces rayonnages géants pouvait planquer des dizaines de flingueurs. Pourtant, il devait se rendre à l'évidence, s'il y avait eu piège, on l'aurait déjà arrosé sur place.

— Vince Parker ! cria encore l'Exécuteur. C'est moi, Bolan !

Pour toute réponse, continuait le chuintement d'une machine qu'il ne localisait toujours pas. L'indic était sans doute trop près de la mécanique en question et le bruit de celle-ci masquait ses appels.

— Parker ?

Toujours sur la défensive, l'Exécuteur marchait à présent dans la direction du bruit. Il tomba à la croisée de deux allées, écouta, prit celle de droite, devina des silhouettes de machines tout au fond, avec des rails qui couraient dans le sol. En arrivant au bout de l'allée, il découvrit des wagonnets remplis de matériaux divers, voisinant avec des bétonnières individuelles, orange, toutes neuves, encore emballées dans leur plastique à bulles. Pas vraiment suspectes. Jetant son dévolu au hasard sur l'une d'elles, l'Exécuteur en creva pourtant le plastique d'un coup de canon du Spas, prêt à faire feu. Mais rien ne se passa. Plus loin, des bacs à mortier, des pelles, des pioches, des pics de terrassier également neufs, réunis en bottes, près de monceaux de sacs de ciment. À droite, des empilements de buses en fibrociment. Sur sa gauche, le bruit de piston semblait provenir d'un banc de scie. Impossible ! L'engin était, lui aussi, emballé dans son film plastique et cerclé de métal. Bolan contourna la machine, puis un empilement de sacs d'enduit assez haut, découvrant un combiné portable, posé sur un sac. Sans doute celui qui avait servi à Parker.

— Parker ?

La situation était parfaitement absurde. Plus loin, le regard de Bolan s'arrêta sur une zone de sol fraîchement re-cimentée. Carré, d'environ un mètre sur deux, cela ressemblait à une fosse désaffectée qu'on

aurait comblée. Des rubans de plastique jaune avaient été tendus autour, pour marquer la limite à ne pas franchir. Au centre du cercle, une petite caisse était posée sur le ciment neuf. Une caisse qui chuintait.

Le bruit de piston semblait venir de sous cette caisse. Un cube de bois, de quarante centimètres de côté, aux lattes disjointes, posé là comme pour protéger ce qu'il y avait dessous. Intrigué, Bolan tâta le mortier du bout du pied, le trouva dur. Il était pris. Franchissant le cordon de plastique jaune, il foula la surface neuve, pour observer la caisse de plus près.

Le bruit de piston venait bien de là.

Bolan souleva la caisse du pied. Juste un peu. Sous l'espace ainsi pratiqué, il ne vit rien de particulier. Trop sombre. Alors, d'un mouvement de jambe à peine plus appuyé, l'Exécuteur retourna la caisse, découvrant cette fois parfaitement ce qu'il y avait dessous. Et il sentit sa raison vaciller.

Sous la caisse, posée sur le sol, il y avait une tête ! Une tête... bien vivante !

CHAPITRE IX

La moitié de la tête était à l'air libre, la moitié inférieure était tout simplement enterrée, ou plutôt, prise dans un ciment dur comme la pierre !

Le mystérieux bruit de piston venait de la respiration du supplicié !

Son nez, tuméfié, était gonflé par les coups, et les narines dilatées palpitaient à ras du sol. À l'instant où la caisse avait basculé, les yeux bleus de l'homme avaient cillé plusieurs fois. Sans doute éblouis. Maintenant, ils fixaient Bolan avec une horreur indicible. Les chuintements sortant de son nez s'étaient soudain précipités, sa face crayeuse virait au violet et des larmes se mirent à couler sur ses pommettes. L'intérieur de ses paupières était rouge sang. Un peu de ciment avait éclaboussé le reste du visage et englué les cheveux dans la nuque. Une vision d'une aberration totale qui laissa un instant Mack Bolan pantois. Jamais au cours de sa longue croisade contre *l'Organized Crime*, il n'avait assisté à spectacle plus insolite. Plus inconcevable aussi. Du grand art dans la torture. Raffinement purement asiatique : Vince Parker, coulé dans le ciment !

Car le supplicié ne pouvait qu'être l'indic de la DEA. Le copain de Steve « Sarbacane », l'ancien du Vietnam. Son allié potentiel aussi.

L'Exécuteur s'aplatit au sol, canon du Spas levé, prêt à cracher. D'instinct, son autre main avait déjà arraché l'Ingram à ses aimants, aussitôt remplacé par le S & w. À quelques centimètres de lui, la respiration en piston de Parker s'était faite anarchique et ses yeux semblaient jaillir des orbites. Se redressant, Bolan alla arracher un pic aux bottes d'outils voisines, revint sur le ciment neuf, gronda à l'adresse du supplicié :

— Ferme les yeux.

L'intéressé comprit ce qu'il voulait faire, et une lueur de fol espoir alluma une seconde ses prunelles bleues. Puis ses paupières s'abaissèrent. Alors, Bolan asséna son premier coup de pic. À dix centimètres de la tête enfouie, juste devant le nez. Le fer sonna sur le ciment, envoyant une onde qui fit vibrer les muscles de l'Exécuteur. Ce dernier crut qu'il venait de cogner sur du roc. À peine si le pic

avait entamé la surface maçonnée. Le mortier avait beau paraître tout frais, il était complètement pris. Du ciment prompt. Seul résultat, un éclat grand comme la moitié de sa main. Dans ces conditions, même avec un marteau-piqueur...

— Ferme les yeux ! répéta l'Exécuteur.

Sous le choc, le supplicié n'avait pu s'empêcher de regarder. Voyant le résultat, la lueur d'espoir s'était éteinte dans ses prunelles.

— Ferme les yeux, *shit* !

Parker finit par obéir et, en une dizaine de coups de pic, Bolan parvint à faire la seule chose vraiment utile : dégager la bouche de l'indic. Juste les lèvres et un peu du menton. En manquant à chaque fois lui fracasser la face avec son outil. Parker ouvrit une bouche démesurée, ensanglantée aussi, cherchant avidement l'air dans un feulement sauvage qui fit mal à Bolan. Il n'arriverait jamais à sauver Parker. Même en appelant des secours. Le temps de tout organiser, l'indic serait mort. Asphyxié. Son teint l'indiquait clairement. Il ne comprenait d'ailleurs pas comment il pouvait être encore vivant. La peau de son menton fraîchement dégagé était déjà rongée et ses lèvres n'étaient plus qu'une plaie. Les effets du ciment. Bolan se pencha.

— Tu es Parker ?

Bien sûr, le type battit des paupières, tandis que sa bouche lâchait dans un souffle rauque :

— Ils... sont là !

Il sembla à l'Exécuteur encaisser une banquise en plein plexus. Dans un réflexe fulgurant, il avait roulé au sol, ré-empoignant l'Ingram et le Spas. Déjà, ses index avaient pesé sur les détentes, enregistrant les mini-résistances des premières bossettes. Encore un millimètre et le cataclysme se déclenchait.

Ce qui survint exactement à cet instant.

Ce frit brutal, dévastateur, assourdissant. Un enfer de feu et d'acier, non pas déchaîné par l'Exécuteur, mais par l'adversaire. Un ennemi invisible, qui semblait être partout à la fois. Un ennemi qu'il avait senti, imaginé, mais jamais décelé, malgré le contrôle exercé à son arrivée. D'un sursaut de tout le corps, le guerrier s'était rejeté sur le côté, roulant de nouveau. À l'inspiration. Pour atterrir au pied des empilements de sacs d'enduit. Avec un « han » de bûcheron, il envoya ses deux pieds dans le bas de la pile la plus proche. Le mur de sacs vacilla, parut hésiter, avant de basculer lentement, pour s'écrouler enfin dans une sorte de mini-déflagration sourde. Littéralement explosés dans leur chute, les sacs vomirent la poudre d'enduit par centaines de kilos, déclenchant une véritable tempête blanche. Un gigantesque nuage laiteux, qui s'éleva dans l'entrepôt, noyant tout comme dans un épais brouillard. L'Exécuteur en profita pour changer de place. Au même instant, l'évidence s'imposa à son esprit.

Les bétonnières !

Les belles bétonnières toutes neuves dont, le temps d'un éclair, il avait aperçu les emballages à bulles se crever de partout, s'ouvrir sous les rafales tirées de l'intérieur. Sauf deux ou trois, dont celle que Bolan avait vérifiée. La malchance. Ou la chance. Lors de son contrôle, s'il était tombé sur l'une de celles qui étaient piégées, il serait probablement mort en même temps que l'ennemi découvert. Les pourris avaient tout prévu. Y compris l'emploi d'unités de faible corpulence. Car, bien que débarrassée de ses pales de brassage, une bétonnière de ce type n'avait rien d'un hall de gare. Pour se tasser dans sa cuve, il fallait être petit, mince et un tantinet contorsionniste. Songeant à tout cela dans un épais brouillard d'enduit, l'Exécuteur avait déjà envoyé trois volées de chevrotines en direction des bétonnières. Puis, changeant aussitôt de place, il se plaqua de nouveau au sol, éjectant les cinq cartouches restant dans le magasin du Spas. Presque à l'aveuglette, il en remit trois dans la pochette de toile toujours passée à son cou, tâtonna, trouva ce qu'il cherchait.

Les *armour piercing*, les balles perforantes.

D'une main sûre, il en préleva six, les introduisit dans le magasin tubulaire de l'arme, glissa à leur suite les deux cartouches à chevrotines qu'il avait conservées, fit claquer le garde-main, enfonça le poussoir du sélecteur sur « auto » et roula encore une fois au sol, sous la première rangée de rayonnages. Un abri précaire, certes, mais cela lui laissait au moins le temps d'organiser un plan de défense désespéré.

Le feu ennemi redoublait d'intensité. Si nourri qu'on aurait cru une averse de grêle. Sauf que ce genre de grêlons était mortel. Il y avait de tout : du plomb, gros et petit, du cuivre d'ogives chemisées et même du bi-métal d'expansives. Malgré la visibilité réduite par la poudre d'enduit, tout cela sifflait, s'écrasait ou ricochait aux oreilles de l'Exécuteur, tandis qu'il rampait sous sa rangée d'étagères, certain de vivre sa dernière parcelle de vie. L'ennemi commençait à tousser dur et les tirs se raréfiaient peu à peu. Les pourris craignaient de s'allumer entre eux. Eux aussi attendaient d'y voir mieux. De son côté, l'Exécuteur était prêt. Il connaissait bien le Spas 12 et, à cette distance, il ne risquait pas de rater ses cibles. Déjà, les silhouettes orange des bétonnières commençaient à se dessiner. À une dizaine de mètres à peine, la première commençait même à se préciser suffisamment pour qu'il puisse vérifier si elle était occupée. Avec la crevaisson des plastiques de protection de leurs planques, les mafieux lui désignaient eux-mêmes ses objectifs.

Et la première *armour piercing* partit.

Dans une déflagration puissante, le Spas tressauta dans les mains de l'Exécuteur et, là-bas, la première bétonnière parut secouée par une

main invisible. Un choc tel qu'elle frémit sur ses piétements, tandis qu'un gros trou noir s'inscrivait dans l'arrondi de sa cuve. À 680 bars de pression, la munition perforante n'avait eu aucun mal à traverser, à la fois la tôle de l'engin et son occupant. Sans chercher à connaître le résultat, l'Exécuteur enfonça la détente une seconde fois, visant une autre bétonnière qui tressauta violemment sous l'impact. Mal calée sur le bord d'un rail, la roulette d'un de ses pieds tomba dans le sillon, déséquilibrant l'appareil qui parut hésiter, avant de basculer sur le côté. La bétonnière percuta le sol dans un bruit de grosse caisse et, tandis que la fusillade ennemie se déchaînait de nouveau, un bras jaillit par son ouverture. Plein de sang, et tenant encore un petit P.M. Uzi. Puis la main s'ouvrit, laissa tomber l'arme et s'agita spasmodiquement pendant quelques secondes, avant de s'immobiliser enfin. Par deux fois encore, Bolan creva de la tôle orange, eut la satisfaction d'entendre un hurlement et, la deuxième fois, il vit un Thaï minuscule s'éjecter d'un des engins, comme fou de douleur. Le type sautait sur place, hurlant à s'en faire péter les cordes vocales, serrant de sa main gauche une épaule droite d'où pissaient de vraies fontaines sanglantes. Il n'avait plus de bras droit.

D'une main experte, l'Exécuteur avait ouvert la chambre du Spas et utilisé la possibilité de substitution de cartouche inhérente à l'arme. À la place de la *armour piercing*, il y avait maintenant une cartouche à chevrotines en configuration de tir. Derrière, il restait donc deux perforantes et deux chevrotines en réserve. Vraiment pratique. Une arme décidément adaptée aux circonstances opérationnelles d'urgence.

Faire taire le petit mafieu en était une.

D'une légère pression sur la détente du Spas, l'Exécuteur expédia donc sa gerbe de chevrotines. Les hurlements du Thaï s'achevèrent sur un ridicule borborygme. Torse déchiqueté, il fut catapulté en arrière sous la terrible poussée, allant s'écraser sur les sacs d'enduit crevés, teintant de rouge le tas de poudre blanche. Dans la foulée, le Spas avait encore craché deux fois, crevant deux cuves orange au plastique crevé. Un cri rauque et bref s'éleva de la première, la deuxième fut secouée par deux ou trois sursauts, qui n'avaient rien à voir avec les impacts des ogives.

Et d'un coup, ce fut le silence.

Brutal, dense. Quelques secondes seulement, avant que le sinistre bruit de piston ne s'élève de nouveau. La respiration de Parker dont la voix s'éleva, mourante :

— Bolan ! *Help me !*

L'Exécuteur n'eut pas le temps de répondre. Comme un incendie qui renaît soudain, l'ouragan de violence reprit. Cette fois, parfaitement dirigé sur Bolan. Ou plutôt, vers l'endroit où il s'était trouvé un instant plus tôt. Car l'Exécuteur avait roulé à l'écart. Sous un rayonnage

voisin, d'où il avait instantanément rechargé le Spas 12. Six autres cartouches à ogives *armour piercing*, et deux à chevrotines. D'un regard exercé, il avait repéré les soldats adverses. Deux bétonnières plus éloignées et restées dans la pénombre. L'Exécuteur tira encore deux fois. Mais contre toute attente, si l'arme de la première cuve orange se tut aussitôt, celle de la deuxième se mit à canarder de plus belle, tandis que, tel un diable jaillissant de sa boîte, un petit Thaï au crâne rasé s'en éjectait. D'une souplesse folle, il roula au sol dans la position du tireur couché, serrant contre lui un Skorpion Tchèque C.Z.61 qui crachait la mort. Les chapelets de ses 7,65mm Browning s'écrasaient un peu n'importe où et il poussait des cris comme pour se donner du courage. L'Exécuteur le stoppa d'une *armour piercing* en pleine tête.

Le silence était revenu. L'Exécuteur n'avait pas envie de traîner dans le secteur. Le blitz avait dû réveiller tout le quartier et les flics allaient débarquer. Se couvrant de l'Ingram et du Spas, il se rua vers la zone dégagée, plongeant vers l'endroit où Vince Parker était prisonnier du béton. De la poudre d'enduit s'était abattue sur lui. On aurait dit une tête de statue posée à même le sol. Image surréaliste. Insupportable.

— Parker ! souffla Bolan. On va te tirer de là. Il faut...

— Ils m'ont... obligé à répondre au téléphone. Pas ma faute.

Il faisait allusion au coup de fil donné plus tôt par Bolan.

— Mais... mais j'ai rien dit à ces connards ! Juste dit que... t'étais de la DEA.

Bon réflexe. Steve « Sarbacane » avait su choisir ses potes. L'Exécuteur questionna :

— Tu sais qui ils sont ?

— Kah... Sath ! marmonna le supplicié. C'est ce salaud de Kah Sath ! J'en suis... sûr.

L'Exécuteur sauta sur l'occasion.

— Où est-ce que je le trouve, ce Kah Sath ?

Parker rouvrit les yeux. Des larmes s'en échappèrent et il les referma aussitôt.

— Où ! cria presque l'Exécuteur.

L'indic ouvrit la bouche mais, à cet instant, un bruit résonna dans les profondeurs du dépôt. Un son métallique. Du côté de l'entrée. Suivi d'exclamations en thaï, puis d'un appel :

— Hé, Carlo ! *E finito* !

Un appel en italien !

CHAPITRE X

Des Italiens !

Il s'agissait sans doute de mecs jusqu'alors planqués à l'extérieur. Les *supervisors*, en quelque sorte. L'Exécuteur esquissa une ombre de sourire glacé, tandis qu'un éclair métallique fulgurait dans ses prunelles. Les pourris avaient trop poussé dans le raffinement. Ils auraient pu l'abattre dès son arrivée. Sans risques. Maintenant, il allait vendre sa peau le plus cher possible.

L'Exécuteur avait changé de place, abandonnant encore une fois Parker à son sort. Déjà, il avait escaladé les cornières d'un rang de rayonnage et il s'allongeait juste entre les cartons de l'étagère supérieure, quand la première silhouette passa sous lui. Encore imprécise, mais Bolan y voyait assez pour deviner la forme d'un P.M. dans les mains du type. Un Asiatique vêtu de sombre. Puis un autre suivit, tandis qu'un troisième se profilait dans une allée voisine. Tous convergeant vers les bétonnières. À leurs attitudes, Bolan comprit qu'ils se méfiaient. N'ayant pas eu de réponse à leurs appels, ils se demandaient ce qui se passait. L'Exécuteur avait rechargé le Spas. Tout chevrotines, prêt au nouveau combat. Quand le premier arriva dans le théâtre des opérations, il poussa une exclamation aiguë, reculant précipitamment, pointant le canon de son arme dans tous les sens. Il venait de voir les corps de ses copains et les dégâts occasionnés par la fusillade. Celui qui le suivait buta dans son dos, risqua un œil à son tour, se mit à hurler comme une sirène, lui aussi cherchant fébrilement une cible. Beaucoup plus professionnel, le troisième plongea au sol, roulant aussitôt vers l'abri des rayonnages sous lesquels l'Exécuteur avait trouvé refuge quelques minutes plus tôt.

Pas question de le laisser se terrer.

Déjà, le canon du Spas était pointé et l'index de l'Exécuteur avait enfoncé la queue de détente. Comme les fois précédentes, la déflagration fut assourdissante. D'autant qu'elle fut aussitôt suivie de deux autres. Le tout en moins de deux secondes. En bas, la tête du mafieu disparut dans un magma sanglant, tandis que, sous la puissance du choc, son corps semblait s'encastrent dans le ciment du

sol. Presque simultanément, ses deux acolytes furent déchiquetés à leur tour. L'un d'eux perdit une moitié de crâne et toute l'épaule du bras qui tenait son arme, l'autre eut l'arrière de la tête arraché et le dos labouré de haut en bas. Les chevrotines ne faisaient pas dans la dentelle. L'Exécuteur non plus. Il commençait à avoir sérieusement marre de ce rodéo permanent. Aussi, rampant vers le côté opposé de son observatoire, put-il embrasser plus largement le décor et les acteurs.

Trois Thaïs se précipitaient dans l'allée centrale, sans très bien savoir ce qui se passait. En file indienne, armés d'Uzi. Seul, un quatrième resté à la traîne avait l'air de s'inquiéter. Sa face de lune se tournait dans tous les sens et le canon de son M.P.5, version longue, cherchait une cible vers le haut. Celui-là commençait à saisir. Il n'eut pas le temps de tout comprendre. Encaissée en pleine tête, la décharge de chevrotines fit instantanément disparaître son visage qui sembla exploser comme une pastèque trop mûre. Dans le même temps, le duo qui le précédait plongeait à terre avec un bel ensemble, lâchant des rafales nourries en direction de Bolan. Des chapelets d'ogives l'entourèrent, déchiquetant les planches et les tablettes métalliques des rayonnages. L'une d'elles fit même sauter un lambeau de sa Nike gauche et il allait plonger plus loin, quand il reçut un coup au flanc gauche. Comme un nerf qui se noue violemment. Il y porta la main, grimaça de douleur, la retira rouge de sang.

Il avait écopé.

Le souffle coupé, il resta immobile un instant, puis, serrant les dents, il quitta l'emplacement pour gagner un secteur moins exposé tout en lâchant au jugé deux autres gerbes de chevrotines. En bas, il y eut des cris. Un des flingueurs avait le buste haché au niveau du cœur, l'autre rampait fébrilement en tirant sa jambe criblée derrière lui en hurlant de plus belle. L'Exécuteur le fit taire d'une autre décharge de plomb. En pleine tête.

Dans le silence revenu, une voix s'éleva, sourde, tendue, comme émanant de terre.

— *Dov'è questo finocchio !*

Le même homme. Des mots qui ne pouvaient désigner que l'Exécuteur, et qui avaient résonné à ses oreilles comme un coup de fouet. Il avait beau savoir que les pizzerias étaient légion à Bangkok et dans la plupart des villes touristiques du pays, il avait beau avoir été prévenu que *Cosa Nostra* avait établi des têtes de pont dans tout le Sud-Est asiatique, ça faisait quand même un drôle d'effet.

— Hé, vous autres ! cria encore l'italien, mais en anglais, cette fois.

Comme il n'obtenait pas de réponse, il fit quelques pas et Bolan le vit : un type habillé de gris, brandissant une mini-Uzi, l'air méfiant. Un Occidental, brun, râblé. Bolan le vit tourner la tête, distingua une

face de brute.

— Eh !

Le type venait d'apercevoir les deux cadavres déchiquetés et cette exclamation fut la seule chose qu'il put sortir. Comme tombée du ciel, une masse atterrit devant lui et sa dernière vision consciente fut quelque chose de noir qui fondait vers sa tempe. Au fond de son crâne, il y eut un craquement, puis plus rien. Pendant qu'il s'écroulait, l'Exécuteur avait vu surgir un autre type au bout de l'allée. Grand et mince, un court P.M. en main. Dans la brume blanche, leurs regards se croisèrent et l'arrivant amorça le geste de redresser le canon de son arme. Trop tard. Une demi-seconde plus tôt, refoulant la morsure de son flanc blessé, l'Exécuteur avait remis le Spas en ligne et enfoncé la détente. À vingt mètres de là, l'homme au P.M. parut pris de la danse de Saint-Guy. Touché à la face et au buste, il donna pourtant l'impression de sauter sur place pour éviter d'être touché aux jambes. Simple réflexe. En fait, avec ce qu'il avait reçu dans la tête, il était déjà mort. Il n'était même pas encore au sol que, refoulant sa douleur, l'Exécuteur avait déjà tiré le corps de son copain à l'écart et ramassé son Uzi. Chargeur plein. Dans la manœuvre, un manche de poignard apparut, dépassant d'une gaine lacée à l'avant-bras. Un vicelard. L'Exécuteur le soulagea du tout, fourra l'arme dans une poche de son blouson. Un énorme hématome à la tempe, le flingueur respirait faiblement. L'Exécuteur se redressa en grimaçant, passa d'une allée à l'autre, vérifiant qu'il ne restait personne en arrière, avant de retourner vers l'indic. Autour de la sinistre tête encimentée, des tas de débris jonchaient le ciment frais. Y compris des éclats du téléphone portable, que les tirs avaient complètement explosé.

— Parker, lança-t-il en s'agenouillant près de la tête du supplicé. Il faut me dire...

Le reste demeura bloqué dans sa gorge. Vince Parker ne dirait plus jamais rien. À son regard fixe et terne, l'Exécuteur comprit qu'il était mort. Dans sa nuque, les cheveux étaient poisseux de sang et la poudre d'enduit formait maintenant un magma écœurant. Touché par une balle perdue, l'indic avait cessé de souffrir et Mack Bolan était venu pour rien.

— *Shit !* siffla-t-il entre ses dents.

Ce fut toute l'oraison funèbre de l'ancien copain de Steve « Sarbacane ». En souvenir de celui qui l'avait aidé à sauver les enfants de son dernier blitz en Thaïlande, l'Exécuteur ferma les yeux de Parker, avant de rejoindre l'italien qu'il avait assommé. Toujours dans les vapes, ce dernier respirait vraiment mal. Narines pincées, il semblait inconsciemment chercher un air difficile à inspirer. Comme Parker un moment plus tôt. Juste retour des choses. L'Exécuteur avait dû sous-estimer la qualité de la poignée du Spas.

— Hé ! cria-t-il en envoyant sèchement deux gifles au pourri. Réveille-toi, mec.

Bolan dut secouer le type un petit moment et le gifler plus que de raison, pour lui faire enfin entrouvrir des yeux chassieux. Encore groggy, le pourri grommela quelque chose d'indistinct et l'Exécuteur insista, en italien :

— Qui t'a envoyé me tuer, imbécile ?

L'autre cligna des paupières, parut seulement réaliser où il se trouvait. Subitement, il ouvrit de grands yeux paniqués, voulut se redresser. D'un coup de canon du Spas, l'Exécuteur lui égratigna le menton.

— Pas bouger ! ordonna la voix d'outre-tombe.

Les yeux fous, le flingueur haleta :

— Qu'est-ce que...

— Écoute, gronda l'Exécuteur, je suis de mauvaise humeur. Tu voulais me tuer. Pour le compte de qui ?

Le costaud reprenait du poil de la bête. Mauvais, il grinça :

— Te buter ? Pauvre con. Je sais même pas qui tu es.

L'Exécuteur lui envoya un sourire polaire.

— Moi, c'est Bolan. Et toi ?

— Hein !

La large face du type avait soudain viré au cireux. D'une voix soudain cassée, il coassa :

— Tu veux pas dire que... T'es quand même pas le...

— Le grand fumier, si.

La voix sépulcrale de l'Exécuteur n'était pas montée d'un ton. Mais dans ses prunelles d'acier, une lueur glacée lançait son message de mort. D'un coup, le costaud ouvrit les vannes :

— Écoute, Bolan ! Je savais même pas...

— Ton nom ?

Pas question de s'attarder. Avec tout ce cirque, les flics pouvaient débarquer d'un instant à l'autre.

— Ton nom ! gronda Bolan.

— Je... Nino ! Nino Ferone. Mais... mais je suis pour rien dans vos histoires, moi ! Je suis juste...

— Quelles histoires ? coupa Bolan. Quelles histoires et avec qui ?

Nino ne semblait pas encore bien réveillé, Bolan asséna :

— J'ai buté le comité d'accueil en BMW de l'aéroport. Un pédé couleur locale, et un Occidental dans ton genre. Des gars à vous ?

Complètement dépassé, le nommé Nino avait maintenant l'air de cauchemarder tout éveillé. Roulant des yeux égarés, il avoua à contrecœur :

— Si.

— Leur rôle, c'était quoi ?

— Vérifier qu'un certain Bob Ames débarquait bien ce soir, et le filocher jusqu'ici. Ensuite, c'était à nos Thaïs de finir le boulot.

L'Exécuteur tiqua :

— Tu savais qu'Arnes et Bolan, c'était le même mec ?

Étonnement du pourri.

— Ben... non !

L'Exécuteur sentait quelque chose lui échapper. Le guet-apens de l'expressway ressemblait aux pièges déjà mis en place pour essayer de le flinguer dès son débarquement en zone sensible. Or, bizarrement, Nino avait l'air sincère en découvrant qu'il s'agissait du grand Fumier. Quelque part dans l'histoire, un aiguillage avait sauté. Remettant à plus tard le soin de comprendre, l'Exécuteur insista :

— Qui est ton boss ?

Et comme l'Italo avait toujours l'air de tomber du ciel, il lui enfonça le canon du Spas dans les parties en annonçant froidement :

— À trois, je fais des tas de malheureuses, Nino.

Faire vite. Ficher, le camp d'ici.

— Hé ! s'affola le tueur. Attends, Bolan !

— Vite !

L'autre haletait de plus en plus. Il tenait beaucoup au bonheur de ces dames. Bolan força un peu sur le canon, répéta doucement :

— Vite, Nino.

— Écoute, Bolan ! C'est pas ce que tu crois.

— Nino !

— Je te jure ! Mon frangin et moi, on n'est pas vraiment des *soldati*.

— Ton frangin, c'est Carlo ?

— *SU* paniqua le costaud.

Il lança des regards affolés de droite à gauche, sans rien voir. D'une voix tremblante, il coassa de nouveau :

— Tu l'as quand même pas...

— Accouche, pressa Bolan. Le nom de ton boss. Vite !

Si la police le coinçait, Hal Brognola, Jack Grimaldi et les autres ne le reverraient pas avant deux siècles.

— Vite !

— Bolan ! Si je cause...

— Le nom de ton patron !

Le costaud poussa une plainte. Le canon du Spas commençait à lui écraser sérieusement les gonades. Il cria presque :

— Arrête ! Arrête, merde !

— Le nom de ton patron !

— Ben... en fait, on en a plusieurs, des tauliers. Moi et Carlo, on bosse pour les cousins Carpano. Ils sont quatre en tout.

Carpano. Un nom qui sonna dans la mémoire de l'Exécuteur. Par acquit de conscience, il questionna :

— Qui sont ces Carpano ?
— Une vieille famille de Païenne.
— Mais encore ?
— Ben... enfin, dans le temps, ils ont fait pas mal de boulots musclés, quoi !

C'était bien ça. D'anciens tueurs à gage recyclés.

— Ils sont installés ici depuis des années, reprit Nino. Ils ont des affaires dans les manufactures de contrefaçons, et une dizaine de pizzerias dans tout le pays.

L'Exécuteur hocha la tête. Il connaissait la suite.

— Si je comprends bien, dit-il, ton frère et toi, vous faites partie de ces minables *uomi* de seconde zone, chargés de protéger les *pizzaioli* mafieux.

— Euh, si, avoua Nino Ferone.

Depuis des années, certaines chaînes de pizzerias gérées par *Cosa Nostra*, *Camorra* et autres *Sacra Corona*, s'étaient installées dans les pays producteurs de stupéfiants. À l'instar des fameuses *Laundromat*, les laveries automatiques de l'époque d'Al Capone, elles jouaient le rôle de « filtres », destinés à blanchir les narco-dollars. Les réinjecter ensuite dans les affaires légales n'était qu'un jeu d'enfant. Les spécialistes appelaient ça la *pizza connexion*. En résumé, Nino et feu Carlo Ferone n'étaient que les hommes de main d'une équipe de ces petits « blanchisseurs ». Probablement envoyés sur le coup sans connaître le fin mot de l'histoire. D'où l'étonnement catastrophé de Nino en apprenant à qui il avait affaire. L'Exécuteur insista encore :

— C'est ton frangin et toi qu'on a chargés d'encadrer cette opération ?

— Si, avoua piteusement Nino. Mais si j'avais su... tu comprends, on n'avait rien contre toi, nous !

— J'en suis sûr, sourit froidement Bolan. Et les autres, les flingueurs thaïs ?

— Des exécutants. On devait juste contrôler le boulot. Si possible en garant nos paluches.

Classique. La sous-traitance, pour ne pas impliquer les commanditaires.

— Ils viennent d'où, vos exécutants ?

— Je sais pas. On nous les a envoyés. C'est tout.

— Qui ça, on ?

— Ben... le boss.

On y arrivait enfin.

— Justement, c'est qui, ce boss ?

— J'en sais rien ! Moi, j'ai juste affaire aux Carpano !

Plausible. L'Exécuteur acquiesça.

— Lequel des Carpano donne les ordres ?

— Écoute, Bolan, tenta le flingueur. Si je te dis ça, on est morts, tu comprends ?

— Je comprends, assura Bolan avec le même sourire dangereux. Accouche.

Il avait appuyé un peu plus sur le Spas. Le tueur couina, blêmit encore, lâcha dans un souffle :

— Luigi Carpano ! C'est lui l'aîné. Le chef, quoi. Il commande tout. Il m'a même donné la méthode pour... traiter Parker. Il a dit que le ciment prompt, c'était un vache de bon truc. Que personne ne résistait à ça.

Les bonnes vieilles recettes de la mafia de papa.

— Bien ! complimenta l'Exécuteur. On le trouve où, ce Luigi ?

— Il... C'est le patron de la *Pizza-Etnanino*. Dans soi Phra Phansak. Ça donne dans Nan-glinchee Road. Mais lui dis pas que c'est moi qui...

— Et ses cousins ?

— Je... si je te dis ça...

— Je sais, coupa encore l'Exécuteur en enfonçant très fort le canon du Spas. Si tu parles, ils te butent. Et les cousins, où je les trouve ?

— Ce soir... ils sont avec Luigi. À cause de notre affaire. Enfin, je veux dire... à cause de toi, quoi. Je devais les rejoindre là-bas. Pour mon rapport.

Ça se tenait. L'Exécuteur hocha la tête.

— O.K., dit-il. Tu es un brave gars, Nino.

— Mais..., s'affola le *soldato*, mais si tu leur dis que c'est moi...

Lui coupant soudain la parole, des bruits de pas se mirent à résonner au loin, ponctués d'appels incompréhensibles, suivis d'un cri tonitruant :

— Police !

L'Exécuteur ressentit un coup à l'épigastre.

Il s'était trop attardé.

CHAPITRE XI

La voix avait résonné sous les verrières comme dans une cathédrale. Une voix nerveuse, au milieu d'exclamations que l'Exécuteur ne comprenait pas. Décidément, ce soir, les pièges se succédaient à un train d'enfer. Il collectionnait les poisses et Bangkok allait être sa prison... ou son tombeau.

S'il ne trouvait pas immédiatement une échappatoire, il était cuit. Ne pouvant plus rien pour Parker, il avait déjà bondi sur son sac, enfourné le Spas dedans et, empoignant l'Uzi de Nino, il en dirigea le court canon sur le buste du tueur. Celui-ci jeta les mains en avant en coassant de nouveau :

— Non, Bolan ! Je dirai rien !

— Désolé, Nino, souffla l'Exécuteur.

Puis il pressa la détente. Le pourri mourut comme il avait vécu. Brutalement et salement. Avec du sang partout. Maintenant, il fallait fuir. Et évidemment, selon l'éthique de l'Exécuteur, sans flinguer le moindre flic. Seulement, il conservait les armes. S'il était pris avec elles, l'addition serait encore plus lourde. Mais là encore, l'Exécuteur n'avait pas le choix. Si d'autres flingueurs traînaient toujours dans le secteur, il ne voulait pas servir de pipe de foire. Il se redressa en grimaçant de douleur. Sa blessure au flanc, brûlante, le faisait de plus en plus souffrir. Se remémorant la topographie, Bolan se rua en avant, se souvenant des chaînes qui pendaient du palan sur rail aperçu plus tôt. Grimper, se hisser jusqu'aux verrières. C'était peut-être le salut. Il lui faudrait juste un peu de chance et aussi un peu d'à-propos. Mais d'abord pour limiter les risques, il devait supprimer la lumière. Bolan empoigna l'Uzi de Nino, leva le canon, visant les rares fluos. Courtes et sèches, les rafales résonnèrent, déclenchant des cris, des appels précipités. Les flics croyaient qu'on tirait sur eux. Des morceaux de verrières se mirent à pleuvoir et l'éclairage s'éteignit presque totalement. Seuls, les fluos les plus éloignés étaient demeurés allumés. Accrochant la bretelle de l'Uzi à son cou, l'Exécuteur empoigna la chaîne grasse du palan et, s'aidant des pieds à cause de son flanc blessé, il commença à grimper en jurant. Arrivé à mi-hauteur de la

chaîne, et alors que ses souffrances se faisaient de plus en plus vives, la police thaïe le repéra et des grêlons frénétiques se mirent à cisailler l'air autour de lui. Heureusement, retardés dans leur progression par une prudence toute légitime, les tireurs étaient encore trop loin et ils y voyaient mal. L'Exécuteur envoya une rafale de 9 mm Para dans leur direction, mais très au-dessus des têtes. Le résultat fut pourtant doublement positif. *Primo*, les flics disparurent ; *secundo*, les deux derniers fluos restés intacts éclatèrent avec un bel ensemble. Résultat, *black-out* instantané. Soufflant de rage et de douleur, l'Exécuteur tira sur ses bras, poussa sur ses jambes, parvint enfin au rail fixé sous la poutrelle. À tâtons, il l'empoigna, faillit lâcher sa prise à cause de la graisse, parvint enfin à effectuer le rétablissement escompté, se retrouva enfin à califourchon sur l'acier. Les verrières étaient armées et il fallut plusieurs coups de crosse pour y creuser l'orifice nécessaire. Action bruyante qui déclencha aussitôt le feu policier. Un véritable déluge de plomb qui hacha le verre sur la droite de l'Exécuteur. Laissant retomber l'Uzi au bout de sa bretelle, il empoigna la chaîne et la hissa sur la poutrelle. Inutile de faciliter la tâche aux flics. Puis, saisissant l'armature métallique au-dessus de lui, il s'éleva, émergea à l'air libre. Sous lui, une voix cria quelque chose, et cette fois, ce fut l'enfer. Toutes les verrières éclatèrent en même temps, faisant jaillir une étrange pluie d'étoiles filantes dans le ciel vaguement luminescent.

— Stop ! cria soudain une voix dure. Rendez-vous !

Les flics avaient dû découvrir les cadavres des Siciliens. Pour eux, tous les Blancs parlaient l'anglais.

— Rendez-vous immédiatement !

Bolan scruta la nuit, la voie semblait libre. Étouffant un grognement de douleur, il se laissa glisser le long de la pente, en direction de la reprise de toit d'un petit immeuble mitoyen. Sur sa gauche, le trou noir d'une cour. Il se pencha, ne vit rien d'inquiétant. Prudent quand même et maudissant sa blessure au côté, il descendit, remonta pour passer sur l'autre versant du toit et jeta un coup d'œil. Une ruelle banale en apparence mais pleine de policiers. L'Exécuteur rampa vers l'immeuble voisin, repéra en contrebas un balcon avec une rambarde en bois, où on avait fixé des panneaux de pub. En dessous, une autre cour. Un gouffre au fond à peine visible, d'où montaient des accords de musique asiatique en sourdine. Sans hésiter, Bolan empoigna une des fixations du panneau publicitaire, faillit tout lâcher. Soufflant comme un malade sous le coup de la douleur, il commença pourtant à descendre.

Il suffisait qu'un flic l'aperçoive maintenant...

Brutal, le craquement le surprit. Sous sa main droite, une des pattes de scellement venait de céder. Bolan se sentit partir sur le côté. Par

réflexe, il lâcha sa prise, lança ses bras en avant, attrapant au vol un angle du balcon, manquant hurler de douleur quand son buste cogna la rambarde. Mais aucun son ne passa ses lèvres et quand il bascula enfin sur le plancher, la douleur s'estompa un peu.

Tout semblait calme.

Sauf son cœur, qui cognait à tout rompre, sauf la voix rageuse du flic invisible qui, au loin, s'égosillait toujours. Ils n'allaient pas tarder à débarquer sur les verrières. Le flanc en feu, l'Exécuteur se redressa, longea le balcon jusqu'à l'autre bout de la maison, aperçut un toit-terrasse en contrebas, enjamba de nouveau la rambarde pour sauter. À cette seconde, une des fenêtres du balcon s'ouvrit à la volée, livrant passage à un petit gros en chemise et en caleçon. Dans une volée d'invectives en thaï, il se précipita sur Bolan. Les bras du petit homme étaient étonnamment puissants. Si forts qu'ils lui coupèrent le souffle, quand ils prirent sa taille en tenaille, juste à la hauteur de sa blessure. Cette fois, Bolan cria. Un cri étouffé, qui coïncida exactement avec son mouvement de tête. Ce fut si rapide que l'autre ne vit rien venir du coup de boule.

Sous le choc, le nez du gros éclata dans un petit claquement sec et il s'effondra, groggy. Bolan exérait devoir frapper un innocent, mais l'autre ne lui avait pas laissé le choix. Au même instant, une voix d'homme se mit à crier quelque part dans la cour. Cette fois, l'Exécuteur rafala avec l'Uzi et ce fut le silence. Empoignant le coin du balcon, il sauta dans le vide, se reçut sur la terrasse du dessous, eut l'impression que son buste explosait sous le choc. Contenant une plainte, il se redressa, traversa la terrasse, se pencha, distingua mieux le sol de la cour. Vide. Trois mètres à peine à sauter.

Au-dessus de lui, des appels retentissaient. Les témoins s'étaient remis et des voix s'interpellaient alentour. Dans un instant, tout le secteur serait en révolution, et Bolan se voyait mal lutter contre toute une population.

Il sauta. Cette fois, le choc fut si rude qu'il faillit rester accroupi par terre. Souffle coupé, le cœur au bord des lèvres, il vit des lucioles lui emplir les yeux. Son poulx battait à cent trente et il avait l'impression que ses vertèbres s'étaient écrasées dans sa chute. Serrant les dents, toujours accroupi, il devina une porte au fond de la cour, attendit que le gros de la douleur s'estompe. Mais, à l'instant où il se redressait, un grondement s'éleva dans son dos. Il tourna la tête, distingua deux taches rougeâtres dans l'ombre : un chien.

Il devinait maintenant sa silhouette au fond de la cour. Genre molosse. Immobile, il l'observait en grondant doucement. Un vrai chien de garde. Dressé pour ne pas aboyer. Sans doute un instant déstabilisé par l'irruption insolite de Bolan, il n'allait pas tarder à réagir. L'Exécuteur se redressa très lentement. Le chien se mit à

gronder de plus belle. Pas plus fort, seulement de façon continue. Dans l'air, Bolan sentait la tension monter. Il avait fait une erreur. Rester accroupi, se déplacer sans se redresser. Il bougea un pied, puis l'autre, progressant peu à peu vers la porte close. Avec ses blessures, l'exercice devenait plus douloureux à chaque centimètre. Mais il tint bon jusqu'au bout. Quand sa main se posa sur la poignée de la porte, le chien s'était juste contenté de l'accompagner, veillant seulement à ne jamais laisser augmenter la distance qui les séparait. Une merveille de dressage. S'ingéniant à conserver son calme, l'Exécuteur pesa sur la poignée, prêt à tout. Il y eut un grincement, un petit claquement dans la serrure... et le panneau pivota. Bolan tira lentement vers lui... Et il se retrouva dehors.

Il entendit un choc contre la porte qu'il venait de refermer, suivi d'un grondement. Un seul. Philosophe, le chien se faisait une raison. Bolan s'aperçut alors que, pas un instant, il n'avait songé s'en débarrasser en lui tirant dessus...

Il était maintenant dans une autre cour. Grande, avec des cageots empilés partout, une camionnette bâchée et, tout au fond, un vaste portail fermé. Escaladant les cageots, l'Exécuteur jeta un coup d'œil de l'autre côté du mur. Le *soi* était plongé dans la nuit et apparemment désert. Seule, la rumeur inquiétante des forces de police persistait, toute proche. Il ne fallait pas moisir dans le secteur. Il devait retrouver le Toyota et essayer de se rendre présentable pour réintégrer le Dusit Thani. Son sac à l'épaule, il franchit le mur, se reçut en souplesse, refusant de sentir les douleurs que chaque mouvement déclenchait en lui. Il se redressa, observa les lieux : à gauche, la ruelle semblait se rétrécir. Sans doute une impasse, avec une chaussée défoncée et de la végétation sauvage. À droite, à une trentaine de mètres elle débouchait sur une zone plus éclairée. Peut-être le *soi* Sang Chandr. Longeant le mur il décida de remonter dans cette direction. Il n'avait pas parcouru plus de dix mètres qu'un bruit de moteur s'éleva. Au débouché de la venelle venaient d'apparaître les phares d'un véhicule avec un gyrophare sur le toit !

Faisant demi-tour, l'Exécuteur se précipita vers ce qui semblait être un cul-de-sac. Dans son dos, des cris s'élevèrent et le grondement du moteur s'amplifia. Quand il arriva au bout du *soi*, il avait le flanc en feu et il savait qu'il avait perdu : il butait contre un mur !

— Stop !

Derrière lui, la voix avait quasiment hurlé. Bolan allait se retourner quand, soudain, une porte qu'il n'avait pas vue dans la végétation s'ouvrit à la volée à deux mètres de lui. Une silhouette apparut, se découpant dans la lumière d'un couloir. Un type en jean et torse nu, probablement attiré par le remue-ménage se tenait sur le seuil. L'Exécuteur fonda, repoussa le curieux, re-claqua la porte dans son

dos, poussant devant lui le jeune Thaï complètement dépassé. Le couloir ouvrait sur une pièce encombrée de bidons et de rayonnages. Une épicerie. Derrière eux, des coups ébranlaient la porte du couloir. Désignant une découpe dans une vitrine au rideau de fer baissé, l'Exécuteur plaqua le type contre le mur, canon d'Uzi dans l'estomac.

— *Open the door !* ordonna-t-il, menaçant.

— *Yes, sir !* chevrota-t-il. *Come with me.*

Bolan le lâcha et il attrapa un trousseau de clés suspendu au-dessus de la caisse, avant de se précipiter vers la devanture. Cinq secondes plus tard, Bolan était dehors. Le secteur résonnait d'appels et de grondements. Dans un instant, les flics seraient là. Et derrière Bolan, le rideau de fer s'était abaissé avec un bruit de ferraille. L'Exécuteur fonce à l'instinct, à droite. Il tourna dans une autre venelle, ralentit le pas, aboutit sur une placette, croisa des ombres enlacées, réfugiées dans les coins. Puis il déboucha sur une vaste place mal éclairée, avec des grilles et un toit en pagode à son extrémité la plus éloignée. Le marché couvert !

Celui devant lequel l'Exécuteur était déjà passé à son arrivée et qui semblait servir de lieu de drague aux pédés du quartier. Déjà, l'Exécuteur avait traversé la place et se coulait dans un espace. Derrière, des voitures arrivaient, des phares trouaient la nuit et, dans le marché couvert, des silhouettes se figeaient, découpées par les pinceaux lumineux. Jouant sa dernière carte, l'Exécuteur s'était jeté dans une travée au sol glissant. Une odeur de poisson prenait à la gorge et cela fut encore pire, quand il se coula dans un espace entre deux cloisons formant couloir. Autour du marché, des exclamations fusaient, des ordres claquaient et des voix se mirent à vociférer. Les flics dérangeraient les amoureux. Bolan, lui, n'avait qu'une idée : disparaître. Si un des jeunes l'avait vu entrer, il était cuit. À tâtons, mains en avant, il cherchait une issue, lorsqu'il buta contre une grille. Il avait atteint l'autre côté du marché, mais n'était pas plus avancé, empêché d'aller plus loin par les barreaux, comme par ceux d'une prison. Au moment où il désespérait de trouver enfin une solution, il y eut un frôlement derrière lui et, brusquement, une main accrocha son bras.

— *Don't move, sir !* jeta une voix dans son dos.

CHAPITRE XII

— Ne bougez pas, *sir*. *It's me !*

La voix du petit vendeur à la mobylette ! À peine si Bolan l'avait senti arriver sur lui.

— Venez, souffla encore le gamin en le tirant par la manche. Je connais un endroit.

L'Exécuteur se laissa entraîner dans les profondeurs du marché couvert. Ils longeaient les éventaires par l'arrière, dans un étroit espace entre ces derniers et les grilles aux barreaux apparemment solides à cet endroit. Des appels retentissaient de toutes parts et des voitures de police commençaient à patrouiller alentour. D'un instant à l'autre, l'une d'elles passerait à leur hauteur et les flics les verraient.

— C'est ici.

Il y eut un léger craquement et, dans la pénombre, Bolan vit le gamin tirer sur une des planches formant la cloison arrière d'un baraquement.

— Aidez-moi, *sir*.

Bolan lui prêta la main, déclouant ainsi un panneau entier. Le petit marchand se glissa dans l'étroite ouverture, pressa :

— Vite ! Venez !

Mais l'Exécuteur était beaucoup plus costaud, et il dut forcer davantage pour pouvoir enfin se couler derrière le panneau. Son dos buta et il relâcha la tension des planches, qui reprirent aussitôt leur place. Ne restait qu'un étroit espace, provoqué par les clous qui ne retrouvaient pas leurs orifices. Passant ses doigts dans un interstice, Bolan tira sur le panneau, parvint à gagner un peu. À cet instant, il y eut un bruit de moteur et là lumière crue d'un projecteur balaya leur refuge. Si un flic trop curieux venait voir de près, ils étaient refaits.

— *Don't move*, souffla le garçon.

Pas angoissé pour un sou, le gamin. L'objet contre lequel le dos de Bolan avait buté vibrait doucement.

— Le frigo, renseigna le jeune Thaï. Grand frigo pour grande poissonnerie.

Il marqua un temps, reprit à voix basse :

— Les *cops* ne nous trouveront pas. Ils ne m'ont jamais trouvé, moi.
— Tu viens souvent ? s'étonna Bolan.
— Sûr ! Ici, c'est *Gays Market*. Les *gays* sont de très bons clients. Je leur vends des cigarettes et des capotes. Souvent, les *cops* font des rondes pour choper les pédés. Alors, je me suis fait une cachette. Pour moi et pour les cigarettes de contrebande. *You know !*

Évidemment.

— Un jour, j'ai vu un ouvrier réparer un frigo en ôtant le coffrage en planches. J'ai fait pareil.

Il observa un silence, comme pour évaluer la situation à l'extérieur. Ça ne s'arrangeait guère et il enchaîna :

— Moi, c'est Tim. Enfin, c'est le nom que j'ai choisi.

— Très heureux, renvoya Bolan. Moi, c'est Fred.

— Américain ?

— Australien, mentit encore Bolan.

Autant noyer les pistes. Il reprit :

— Une chance que je t'aie trouvé, on dirait. Et un sacré hasard.

Le jeune Tim étouffa un petit rire.

— Il n'y a pas de hasard, *sir !* Seulement, j'ai pensé que tu pouvais peut-être me donner encore des dollars si tu avais besoin de moi. Alors je suis resté dans les parages.

Ben voyons ! Il avait vu juste, le petit salopard. Sous le marché, c'était le branle-bas de combat. Il suffisait que le gosse appelle, pour que la carrière de l'Exécuteur s'arrête ici. Du reste, les flics allaient peut-être les débusquer sans cela. Mack Bolan aurait mieux fait de rester aux States. D'ailleurs, ses blitz à l'étranger devenaient de plus en plus délicats. De plus en plus risqués. Ses actions gênaient les polices locales et les mafieux du monde entier connaissaient à présent sa tête. Pourtant, l'Exécuteur n'avait plus d'autre choix que celui de continuer. Que ce soit au pays ou à l'étranger, sa croisade ne s'achèverait qu'avec sa mort. Et dès lors, à moins qu'un autre guerrier fou ne prenne sa succession, plus aucun obstacle ne battrait la route de *l'Organized Crime*. Les mafias gangrèneraient le monde entier.

— O.K., dit Bolan en souriant. Combien ?

— Cent dollars, répondit immédiatement Tim. Ce n'est pas cher, si ?

Il crut que l'adulte hésitait, il ajouta :

— Mais, vous pouvez payer après !

— Merci pour la confiance, grinça Bolan. Dis... tu disais qu'il n'y avait pas de hasard. Pourquoi pensais-tu que je pourrais avoir besoin de toi ?

Tim eut une légère hésitation, avant de répondre :

— J'ai vu passer les Italiens.

— Les Italiens !

— *Yes !* Les Italiens. Je les connais. Ils sont mauvais. Ils travaillent

pour la pègre.

L'Exécuteur sentit une petite excitation le gagner. Il insista :

— Comment ça ?

— À Bangkok, tout le monde sait tout, *sir*. Les Italiens font des affaires louches. Mais les Thaïs sont malins. Ils savent tout. Ils connaissent les habitudes des Italiens. Ils surveillent leurs maisons, leurs voitures, tout ça !

Les *amici* avaient du souci à se faire.

— En résumé, pressa l'Exécuteur, ce soir, tu les as vus trainer dans le secteur.

— *Yes !*

— Quel rapport avec moi ?

— Facile ! Vous êtes blanc, ils sont blancs. Que font des Blancs dans un quartier pareil, à cette heure ? La guerre ou des affaires. Je vous ai suivi et j'ai entendu des coups de feu. J'ai compris que c'était la guerre et que peut-être vous alliez avoir besoin d'un coup de main... contre des dollars.

La boucle était bouclée. En attendant, Bolan n'était pas sorti d'affaire. Autour de leur planque, l'agitation battait son plein. Les policiers ne faisaient visiblement pas le tri. Faute de Bolan ils ramassaient tous les pédés. Il fallait bouger de là.

— Et ta mob, elle roule ?

— *Y es, sir*. Mais je vais devoir la faire réparer. Ça va coûter cher !

Songeant aux cent dollars, Bolan sourit :

— Il te restera sûrement de l'argent. Au rythme où ça va, tu seras bientôt riche !

— J'en aurais besoin... pour ma sœur.

— Ta sœur ?

— Ma sœur fait la putain. À Patpong. Je veux la racheter.

Ils étaient là, coincés derrière ce piètre rempart de planches, et Bolan se rendait compte que s'il mettait un pied dehors, il se ferait prendre aussitôt. Rien d'autre à faire qu'attendre, dans l'espoir que les flics se lasseraient et abandonneraient la chasse.

— Comment ça, la racheter ?

— Nous habitons avec nos parents aux environs de Chiang Saen. Un jour, un grand maquereau de Patpong est venu acheter ma sœur à mon père. Il n'a pas eu vraiment le choix. Il est très pauvre et, en plus, l'autre lui a mis le marché en main : il payait pour ma sœur ou il mettait le feu à la maison.

L'éternelle histoire, vraie ou fausse, mais qui rappelait à Bolan une autre histoire : celle de sa propre famille.

— Alors, poursuivit Tim, moi aussi je suis venu à Bangkok. Pour rester avec ma sœur. Et pour gagner beaucoup d'argent. Dans l'espoir de la racheter.

— Je vois, maugréa Bolan.

Parfois, des filles parvenaient à briser le carcan de la prostitution et à retourner dans leurs villages. Le peu d'argent qu'elles y rapportaient leur conférait un certain prestige. Même quand on savait comment elles l'avaient gagné. Mais rares étaient les cas où les intéressées avaient pu « racheter » leur liberté. Un mac pressait toujours le citron jusqu'au bout.

Il y eut un silence puis, subitement, Tim questionna :

— Vous ne me croyez pas, hein ?

— Pas trop, avoua Bolan.

— Je dis la vérité, *sir* !

Il avait l'accent de la sincérité et Bolan en fut ému. Son problème immédiat, pourtant, était d'échapper aux flics et de continuer le combat. Même si, avec la mort de Parker, la manne d'infos escomptée ne se résumait plus qu'à un seul nom : Luigi Carpano.

Ils attendirent encore longtemps. Enfin, des grondements de moteurs enflèrent subitement, suivis de claquements de portières. Sous le marché, la rumeur s'éteignit peu à peu, remplacée çà et là par quelques rires isolés.

Puis ce fut le silence.

— On y va, fit Bolan après avoir repoussé le panneau de planches.

— Hé ! Et mes dollars !

Mack Bolan fourra une poignée de billets dans la main du gamin qui s'inquiéta :

— On ne voit rien, ici.

— Il y a le compte, maugréa l'Exécuteur. Salut.

À l'estimation, il y avait au moins le double. Mais, après tout, il devait une fière chandelle à ce gosse et si l'argent pouvait vraiment sortir sa sœur de la mouise... L'Exécuteur aurait aimé que, à l'époque, une éternité en arrière, quelqu'un fût venu au secours de sa propre sœur...

Avant que Tim ne réagisse, il était déjà hors de leur cache, et, dix secondes plus tard, il franchissait les grilles du marché. Il allait s'engager dans la première rue à droite, quand un « clap-clap » de sandales résonna dans son dos.

— *Sir* ! Attendez !

Bolan fit volte-face. Emporté par son élan, Tim lui rentra dedans. Le repoussant fermement, l'Exécuteur gronda :

— Lâche-moi les baskets, tu veux !

Le gamin murmura :

— Vous m'avez donné beaucoup trop, *sir*. Beaucoup trop !

Levant les yeux au ciel, Bolan tendit la main, paume vers le haut.

— O.K., soupira-t-il. Rends-moi les dollars en trop.

Tim marqua un recul, éclata de rire et enchaîna :

— Je voulais seulement dire que je suis ici tous les soirs. Si vous avez besoin de moi...

Et il disparut. Bolan entendit décroître le « clap-clap » des sandales, esquissa un sourire, vite remplacé par une grimace : les douleurs se réveillaient, mais ce n'était pas encore maintenant qu'il aurait le temps de s'en préoccuper. Il fallait retrouver le Toyota.

CHAPITRE XIII

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent, bon Dieu !

Pour la troisième fois, Luigi Carpano avait reposé le téléphone sur sa fourche et s'était remis à faire les cent pas devant le grand comptoir de la salle. Depuis le dernier coup de fil de Nino Ferone au cours duquel, en direct du dépôt, il avait expliqué de quelle manière ils allaient baiser le contact DEA de Parker, ils n'avaient plus eu de nouvelles. Il était maintenant plus d'une heure du matin et cette saloperie de téléphone du dépôt sonnait toujours dans le vide.

— Il va arriver ! fit une voix fatiguée, dans le dos du patron de la *Pizza Etnanino*. T'énerve pas !

— Ta gueule ! gronda Luigi Carpano en faisant brutalement volte-face. Je m'énerve si je veux.

En fait, il s'énervait souvent. Et avec son mètre quatre-vingt-dix tout en muscles noueux, il s'énervait toujours dans le vide. Parce que personne n'osait lui résister. Même pas ses cousins, pourtant costauds eux aussi. Surtout Andréa, une brute qui avait le coup de flingue facile. Mais Luigi était l'aîné, le *capo délia famiglia*. Les pouvoirs lui avaient été conférés d'office, dès leurs débuts dans la petite pègre palermitaine des années soixante. Depuis, *Cosa Nostra* les avait adoptés par le canal de la famille Sassiare de Païenne, et les affaires s'étaient mises à sourire. Surtout depuis leur implantation en Thaïlande. Même après le bordel déclenché par les « contrats » Falcone et Borsellino, la famille Sassiare avait gardé les pieds au sec. Très bien implantée dans les sphères politico-bancaires et recyclée col-blanc. De sorte que déjà bien rodée, la grosse combine du lessivage des héroïno-dollars thaïlandais avait pu continuer sur ses rails sans le moindre frisson. Aux dernières nouvelles, Luigi Carpano avait même le vent en poupe. Emilio Sassiare en personne avait chargé son *capo* de le féliciter. Un sacré passeport pour le sommet.

Bien sûr, la *Pizza Etnanino* était un beau restaurant. Le luxe à l'italienne. Avec une trentaine de tables, des nappes à carreaux rouges, des chandelles intimistes et un grand four à vrai feu de bois en plein milieu de la salle. Plus trois *pizzaioli* à la tâche. La clientèle affluait de

toute la ville. Touristes comme autochtones friqués. Les prix étaient chers et le fric rentrait. Seulement, comme tous ceux de la chaîne, ces restaus n'étaient que des restaus, même s'ils servaient à blanchir une partie de l'oseille de la came. Maintenant, Luigi rêvait plus grand. Il voulait le gros paquet : investir lui-même dans la dope. Concurrencer, voire carrément piquer la place de ce gros con de Callaro. Hélas, il était protégé, Callaro. Une de ses frangines était mariée à un des fils Sassiare. En Sicile, ce genre de détail crée des liens. N'empêche qu'un jour, ce gros con de Callaro aurait un accident. Genre morsure de cobra, ou quelque chose d'approchant. Chaque année, tous pays d'Asie confondus, il y avait trente mille morts par ophidisme. Une de plus ou de moins...

— T'énerve pas, Luigi ! lança encore le cousin Andréa en avalant son verre de grappa. Il va arriver, Nino.

— Ta gueule !

Rageur, le patron de la *Pizza Etnanino* alla prendre un grand verre à eau derrière le comptoir, puis raflant la bouteille de grappa sur la table des trois cousins, il emplit le verre à ras bord, avala la ration, cul-sec.

— Putain ! grinça-t-il en reposant le verre, ça fait du bien !

Sa voix n'avait même pas chancelé. Les trois cousins levèrent sur lui des regards admiratifs. Ils adoraient voir le colosse accomplir ce type d'exploit. Quand il levait le coude de cette manière, ses énormes avant-bras menaçaient d'exploser ses manches de chemisette. Une attraction qui impressionnait la clientèle mâle, et qui allumait carrément le cul des femelles. Seulement, les derniers clients étaient partis, le restaurant était fermé, et ils poireautaient toujours.

— Il va arriver, insista Andréa en versant à son tour une nouvelle rasade de grappa.

Silencieux, les deux autres les observaient. Eux n'avaient jamais bu une goutte d'alcool. Ils étaient frangins, moins athlétiques que leurs cousins, mais dingues de la gâchette. Les histoires de restaurants et tout ça, ils s'en foutaient. Ils regrettaient le temps des « contrats » qui étaient leur vraie spécialité. Seulement, dans la famille, c'était Luigi le *capo*. Et quelques années plus tôt, Luigi avait décidé qu'il était temps de se recycler business. Au point même qu'il s'était marié pour faire plus convenable. Il avait d'ailleurs divorcé, juste avant de venir s'enterrer id. Hélas, comme les tentations étaient vraiment trop fortes, à Bangkok, il s'était laissé remettre le grappin dessus par une locale. Une belle nana. Mais une sacrée putain de garce qui le faisait tourner en bourrique. Résultat, tout le monde s'encroûtait et les « affaires d'hommes » étaient sous-traitées par des flingueurs locaux. Les *uomi* se contentant de superviser. De toute façon, c'était la règle dans le coin, ordre de Callaro, le *capo di tutti capi dei uomini d'onore* en Thaïlande.

Rien que de l'encadrement. Mais ce soir c'était un peu spécial. On n'a pas souvent l'occasion de se faire un mec de la DEA. Celui-là n'avait aucune chance. Pris en charge depuis l'aéroport de Don Muang par ce pédé de Ruan, lui-même sous le contrôle d'Ettore « Bello Occhio ». Du reste, il était sûrement mort à cette heure.

Perdus dans leurs pensées, les deux frères sursautèrent presque quand des coups ébranlèrent soudain le rideau de fer de l'entrée du restaurant. Instinctivement, leurs mains avaient plongé sous leurs vestes, saisissant déjà les crosses de leurs armes. Beretta. Les habitudes du pays ne se perdaient pas aussi facilement. Deux armes parfaitement identiques, modèle 92F, calibre 9 mm Para, chargeurs de 15 cartouches. La plupart des armées et des polices du monde l'avaient adopté, y compris les Américains, dont le vénérable Colt .45 jusqu'alors en dotation était devenu obsolète.

— C'est Ruan ! s'exclama Andréa qui s'était précipité au judas du rideau de fer.

— Pas trop tôt ! maugréa Luigi. Dis-leur de passer par derrière.

Dans son esprit comme dans celui de tous, le pédé ne pouvait qu'être flanqué d'Ettore. Déjà, Andréa avait contourné le comptoir et disparaissait dans la cuisine. Quand il réapparut un instant plus tard, poussant Ruan devant lui, la tension monta de plusieurs crans dans la salle.

— Qu'est-ce que..., commença Luigi.

Il venait de noter l'extrême pâleur du Thaï, ainsi que sa patte folle, le sang sur son bras droit, et son bras gauche enroulé dans un imper. De la main qui dépassait, du sang tombait goutte à goutte sur le carrelage, et le bas de son pantalon était rouge poisseux. D'une voix blanche, et tandis que Ruan se laissait tomber sur une chaise, le patron de la *Pizza Etnanino* questionna dans un anglais fortement teinté d'accent latin :

— Où est Ettore ?

Le Thaï secoua la tête, l'air sonné :

— Mort.

— Hein !

Les quatre voix italiennes avaient crié presque en même temps. Impressionnant, Luigi Carpano s'était redressé de toute sa hauteur, toisant le Thaï comme s'il s'était agi d'un insecte puant.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Sa voix était devenue blanche. Plus glacée qu'aucun des trois autres cousins ne l'avait jamais connue depuis leur exil. Celle du tueur implacable qu'il avait été. Face à lui, le Thaï semblait sur le point de s'écrouler. Luigi Carpano s'empara de son verre vide, le remplit d'eau à une carafe, s'approcha de Ruan, lui balança le contenu du verre à la face en répétant :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Sa voix n'était plus qu'un souffle. Sourde, dangereuse. S'ébrouant et aspirant l'air tiède comme un poisson sorti de l'eau, le Thaï baissa les yeux, lâchant du bout des lèvres :

— Ettore s'est fait buter, patron.

Dans le silence qui suivit, on aurait entendu une mouche voler. Un assez long moment passa, avant que sa voix sourde ne laisse tomber, inquiétante :

— Raconte.

Le sang continuait à goutter de la main du blessé, mais personne ne s'en préoccupait. Abattu, il hocha la tête, lâcha du bout des lèvres :

— Bolan.

Des expressions diverses se peignirent sur les faces des Siciliens. Les deux frères échangèrent un regard incrédule, tandis que Luigi Carpano fronçait ses épais sourcils poivre et sel pour grincer :

— Quoi, Bolan ?

— Ce type... c'était Bolan.

— Comment ça, c'était Bolan ! Qu'est-ce que tu débloques, sale pédé !

Luigi Carpano avait brutalement saisi Ruan au col et, le soulevant sans le moindre effort, il le secouait comme un prunier. D'un jaune malsain, le visage du Thaï reflétait à la fois la douleur et la peur. Les yeux soudain pleins de larmes, il s'étrangla :

— Le type de la DEA ! Ce Bob Ames ! C'était le grand Fumier, patron ! C'est Ettore qui l'a reconnu. Dès qu'il l'a vu franchir le contrôle. Il avait vu son portrait-robot et il a juré que c'était bien Bolan !

Abasourdis, les trois autres Siciliens considéraient le Thaï comme s'il s'agissait d'un martien. Bolan le Fumier ! Ici ! À Bangkok ! En revanche, dans la cervelle de Luigi Carpano, tout allait très vite. Laissant retomber le flingueur sur sa chaise, il s'empara d'un siège, s'y assit à califourchon, ses énormes avant-bras posés sur le dossier. Puis s'efforçant de calmer ses pensées, il fixa le Thaï de ses yeux charbonneux pour temporiser de la même voix sourde :

— O.K. C'était Bolan le Fumier. Et alors ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— C'est pas moi, patron, gémit le Thaï. C'est pas moi qui ai décidé ça !

Des éclairs passèrent dans les yeux noirs du Sicilien.

— Qui a décidé quoi ?

— De... de s'occuper de flinguer le Fumier ! C'est Ettore qui a décidé ça. Dès qu'on est montés en bagnole, il nous a dit, à moi et aux autres, qu'on tenait la chance de notre vie. Qu'on allait se partager le million du contrat lancé sur ce type ! Qu'on allait être riches et célèbres, et

qu'après un coup comme celui-là, on grimperait au sommet en moins de deux !

— Et alors ?

Les éclairs continuaient à fulgurer dans les prunelles de l'aîné des Carpano. Pour le contrat lancé contre l'Exécuteur, il était au courant, mais il attendait la suite avec anxiété.

— Alors, reprit Ruan, on commençait à ralentir pour se laisser dépasser par le taxi du mec. On voulait l'ajuster aux P.M. Mais d'un coup, ça s'est mis à bouchonner. De la tôle froissée, un peu devant nous. À ce moment, Ettore est devenu comme dingue. « C'est notre chance, les gars ! » qu'il a dit. « On va se le faire comme au stand, le Fumier ! » Puis il a attrapé les *shotguns*, m'en a donné un et a sauté à terre en m'ordonnant de le suivre.

À bout de souffle, Ruan marqua un temps.

— La suite, merde !

Alors, le Thaï raconta la fusillade, résuma le fiasco, en essayant de se donner le meilleur rôle.

— Quand Ettore s'est fait allumer, patron, j'ai voulu lui sauver la mise, mentit-il. J'ai voulu le couvrir, le traîner à l'abri ! C'est là que le Fumier m'a flingué la jambe et bousillé le bras.

De nouveau, des larmes perlaient à ses paupières. Il avait l'air de souffrir atrocement. Mais Luigi Carpano s'en foutait. Il n'en revenait pas qu'Ettore se soit conduit aussi connement, alors que toute une armée attendait le pseudo DEA aux entrepôts *Pradeng* ! Cet abruti avait flashé sur les dollars promis par la *Cupola*. Aveuglé par l'appât du gain, il avait commis l'erreur de sa vie. Et il l'avait payée. Mais maintenant, une grande inconnue planait. Secouant de nouveau le flingueur, Luigi s'enquit, l'œil fixe et froid :

— Et le Fumier, qu'est-ce qu'il est devenu ?

Le Thaï se tassa un peu plus sur sa chaise, avoua dans un souffle :

— J'en sais rien, patron.

— T'en sais rien ! Comment ça, t'en sais rien ?

— Dans la bagarre, j'avais perdu mon Spas, patron. Et le Fumier me lâchait pas. J'étais sonné. J'ai dû sauter dans une bagnole et forcer le conducteur à me déposer plus loin. Ensuite, mon bras dans l'imper, j'ai arrêté un taxi. Je suis retourné à Don Muang... Je voulais téléphoner à Nino, à vous aussi...

— Qu'est-ce qui t'en a empêché ?

— Je... j'ai voulu souffler un moment. Me reposer. J'ai trouvé un coin pénard dans l'aéroport, mais là, je suis tombé dans les pommes sur un banc. Quand... je me suis réveillé, j'ai appelé le dépôt. Mais là-bas, personne n'a répondu. Il était trop tard.

— Et ici, t'as appelé ?

— Oui, patron. Deux fois. C'était occupé ! Je vous jure ! Alors, j'ai

sauté dans un taxi pour venir jusqu'ici.

Luigi resta songeur un moment, puis hochant la tête et paraissant enfin se soucier de l'état du soldat, il baissa les yeux sur le bras droit du Thaï, sur sa jambe, puis sur l'imper entourant le bras blessé pour demander :

— Fais voir.

— Le bras droit, et la jambe, c'est rien, déclara Ruan. La balle du mollet est ressortie.

— Et sous l'imper ?

Tremblant, avec d'innombrables précautions, Ruan commença à dérouler l'imperméable. Chaque geste lui arrachait une espèce de soupir bref, tandis que sa face déjà cireuse se creusait sous l'effet de la souffrance. Puis l'imper tomba sur ses genoux et une masse sanglante apparut. Deux impacts au moins, dans la manche de veste. Inondée de sang, celle-ci formait un angle insolite à la moitié de l'avant-bras. Pas besoin d'avoir fait médecine pour comprendre.

— Pas très beau, dis donc !

La voix de Luigi Carpano s'était subitement radoucie, presque amicale. Mais dans le même temps, vive comme la mangouste, la grosse main s'était soudain détendue, s'abattant sur le bras blessé dans un bruit de battoir. Sous le choc, Ruan poussa un véritable jappement, ouvrit de grands yeux hallucinés, parut sur le point de sauter de sa chaise. Mais la main du Sicilien s'était refermée sur le poignet du tueur et commençait à serrer en tordant. Fou de douleur, le teint d'un vilain ton de parchemin, Ruan ne criait plus. Seul, un sifflement s'échappait de ses lèvres exsangues, tandis que des larmes coulaient à flots de ses yeux toujours dilatés.

— Tu ne sais pas où il est, le Fumier, hein ?

La voix de Luigi n'était plus qu'un souffle. Livide lui aussi, il dardait sur son vis-à-vis des yeux sans expression. Comme morts.

— Tu ne sais pas où il est, hein ? répéta-t-il, l'air ailleurs.

Puis, lâchant brusquement le poignet de Ruan, il reprocha sur le même ton :

— C'est pas bien, ça !

Mais le Thaï n'écoutait plus. Haletant, il s'était de nouveau tassé sur sa chaise, fixant le vide de ses yeux pleins de larmes, près de s'évanouir. Autour de la table, les trois autres observaient la scène, mines fermées. Enfin, donnant l'impression d'émerger d'un mauvais songe, Luigi Carpano quitta sa chaise, redressa son immense carcasse musculeuse en désignant l'escalier hélicoïdal qui occupait un angle de la salle, et ordonna au Thaï :

— Va attendre un moment là-haut. On va t'emmener à l'hosto.

Là-haut, c'était la salle d'étage du restaurant. Malgré son état, Ruan ne se fit pas prier pour quitter le rez-de-chaussée. Chancelant et

claudiquant sur sa jambe blessée, tenant son bras ensanglanté comme le Saint Sacrement, il disparut dans l'escalier et le silence retomba dans la salle du bas. Un long silence, qu'aucun des trois autres cousins n'osa troubler, tant l'expression de l'aîné était fermée. Enfin, après un temps qui parut une éternité aux trois autres, le colosse s'ébroua, tandis qu'un voile terne passait dans ses yeux noirs.

— Si Nino n'est pas là, résuma-t-il sombrement, c'est qu'il a un problème.

Il parut encore sombrer dans des abîmes de pensées désagréables, hocha enfin la tête et, désignant à Andréa le téléphone posé sur le bar, il ordonna :

— Appelle les frères Ngho. Si le Fumier est en ville, on va le trouver.

Andréa se leva, alla décrocher le combiné du bar. Tandis que son index commençait à pianoter sur le clavier, il questionna :

— Qu'est-ce que je leur dis, aux Ngho ?

À cet instant, quelque part au fond de la salle, il y eut un léger courant d'air, et une voix s'interposa :

— Tu ne leur dis rien, Andréa.

Une voix d'outre-tombe. Glacée comme la mort.

CHAPITRE XIV

Comme dans les cauchemars qui hantaient ses nuits et où il se retrouvait à la place de ses victimes, Andréa Carpano eut l'impression que la voix sépulcrale se réverbérait en écho, à l'infini. Il avait vu la grande ombre noire s'inscrire devant l'entrée de la cuisine, pointant sur la salle un *shotgun* menaçant et un automatique prolongé d'un gros tube sombre. Une violente crampe lui avait tordu l'estomac et, connaissant les frangins, il avait glissé un regard de côté. Avec une rapidité acquise par des années d'expérience, les mains des deux tueurs s'étaient enfoncées sous leurs vestes, ressortant aussitôt avec leurs flingues. Leurs fameux Beretta. Il y eut alors un millième de seconde où le temps se figea, et l'orage éclata.

Andréa vit des éclairs jaillir des Beretta et du *shotgun* en même temps. Ce fut du moins son impression. Il entendit un hurlement, et son regard halluciné vit des débris ensanglantés éclabousser le bel enduit taloché des murs de la salle. Il sentit quelque chose de chaud lui arriver sur la figure et, le cauchemar continuant, il vit nettement la silhouette d'un des frangins reculer en brandissant son calibre très haut.

Mais l'homme n'avait plus de tête. Plus de la moitié de sa boîte crânienne avait disparu, découvrant des choses hideuses. Dans son poing levé, le Beretta continuait d'aboyer, expédiant ses 9 mm dans le plafond. De la poudre blanche retombait sur lui, se mélangeant au magma de sa cervelle à nu. Près de lui, son frère paraissait intact. En revanche, la décharge de chevrotines l'avait quasiment scié en deux au niveau de l'abdomen. Le cœur dans la gorge et l'esprit en folie, Andréa le vit lâcher son arme pour porter les mains à son ventre, histoire d'essayer de retenir ses tripes. Une deuxième crampe broya l'estomac d'Andréa et de la bile lui remonta dans la bouche. Indépendante de sa volonté, sa main s'était portée vers le holster qu'il portait sous sa veste. Dans la demi-seconde d'après, il regrettait son geste.

Devant lui, il y eut un autre éclair brutal et, alors qu'un grand choc lui arrivait en pleine face, il se dit qu'il n'avait même pas entendu la détonation censée accompagner cet éclair. Ce fut la dernière pensée

d'Andrea Carpano.

Pendant ce temps, les pensées de Luigi tournoyaient sous son crâne à la vitesse d'une essoreuse emballée. Par trois fois il avait senti le souffle brûlant de la mort le frôler et par trois fois, il avait pu retenir sa main. Pourtant, il n'avait pas de veste et on ne voyait pas d'arme sur lui. Tétanisé d'horreur, il avait vu ses trois cousins se transformer en steaks tartares et il avait envie de vomir. Et puis le canon du Spas était maintenant pointé sur lui.

Sombre comme le néant. Derrière, la sinistre combinaison noire dont il avait si souvent entendu parler ne laissait aucun doute sur l'identité de l'agresseur : l'Exécuteur.

Le grand Fumier était là. Devant lui. Un rêve qu'il avait parfois caressé. À condition d'être en situation inverse. Il aurait tant voulu voir la trouille se peindre dans le regard d'acier qui l'observait en ce moment. Il était sûr que ce Bolan n'était rien d'autre qu'un justicier d'opérette. Une légende uniquement bâtie sur la chance et sur la trouille de ceux qui l'avaient croisé. Luigi, lui, n'avait pas peur. À armes égales, il était sûr de se le payer, le Fumier. Il aurait suffi qu'une fois, une seule fois, les armes soient tournées du mauvais côté, pour que le mythe s'écroule dans une mare de sang.

— Ils sont morts, Luigi. Tous morts.

La voix sépulcrale avait résonné sourdement dans la salle vide. Il le savait bien, Luigi Carpano, qu'ils étaient cannés, les cousins.

— Ça se voit, Fumier.

Carpano avait réussi à donner à sa voix une fermeté proche de la normale. Derrière le Spas, une esquisse de sourire se dessina sur la face granitique.

— Je pariais des autres, Luigi. Nino, son frère et tous leurs minables *soldati*.

Une grimace déforma les traits du Sicilien. Une grimace de dépit à cause du ratage de Nino, métis de rage aussi. Bien qu'il soit impressionnant avec sa carcasse d'athlète et sa gueule minérale, Luigi n'avait pas peur de Bolan. Il crevait seulement de haine à son égard. Ce n'était pas la trouille qui faisait ainsi frémir ses grandes paluches, mais l'envie de buter ce grand con. C'était pour le moins prématuré et ça ne serait sûrement pas facile. Il fallait relâcher la tension. Un bon point quand même : Bolan n'était apparemment pas au courant de la présence de Ruan à l'étage. Si cet empaffé de Thaï avait la bonne idée de se pointer...

— Avant de crever, Nino m'a quand même dit ce que je voulais savoir.

— Tous des cons ! grinça le Sicilien. T'as flingué des cons. Des incapables.

Il fallait meubler. Gagner du temps.

— Même tes cousins ? demanda Bolan.

Luigi Carpano coula un regard écoeuré vers les cadavres mutilés.

— Même eux, cracha-t-il. Sans moi, ils n'ont jamais rien su foutre, ces minables !

Sublime oraison funèbre du parent éploré. L'Exécuteur eut un sourire polaire, avant de répliquer :

— Tes flingueurs, je m'en fous. Mais Parker était l'ami d'un de mes amis.

— T'as des relations ! ricana le Sicilien.

Passant outre, l'Exécuteur poursuivit :

— Tu l'as fait tuer d'une façon dégueulasse. Tu n'es qu'une merde, Luigi. Une grosse merde.

Malgré la situation, Carpano se permit un nouveau ricanement.

— Tu me flingueras pas, Bolan.

L'Exécuteur tiqua.

— Pourquoi ?

— Ni ce con de Nino, ni son frangin ne savaient rien d'important. Ils ont juste pu vendre ce qu'ils avaient à te fourguer, c'est à dire nous. Les Carpano. Pour le reste, si tu me butes, tu repasseras.

L'Exécuteur ironisa :

— Parce que toi, tu sais des choses importantes, hein ?

— Affirmatif. Je suis même le seul qui puisse t'en apprendre autant, railla à son tour l'aîné des Carpano. T'as eu le nez creux, en abattant les autres plutôt que moi.

En secret, Bolan admirait le *self-control* du pourri. Voir ses trois cousins réduits en charpie et conserver ainsi son cynisme et le sens du marchandage touchait au génie. Carpano était une ordure de grand talent. De celles qui font les vrais grands chefs mafieux. Les redoutables *amici*, sur qui repose la puissance de la pieuvre noire. Et Luigi Carpano prouva qu'il savait négocier.

— Je sais ce que tu veux, Fumier.

— Accouche.

Luigi Carpano loucha vers la table la plus proche, proposa :

— On serait pas mieux assis, à siroter un verre ?

Les étagères du bar ne manquaient de rien et une bouteille entamée de Johnnie Walker Black Label était restée sur le comptoir.

— Accouche !

La voix sépulcrale de l'Exécuteur n'avait pas eu un décibel de plus. Mais ce que Carpano vit dans ses yeux le fit se décider :

— Tu veux blitzer la conférence quadripartite de Kah Sath.

Un silence plana, pesant. Une odeur fade et lourde se répandait peu à peu dans la salle. Apparemment toujours insensible à tout cela, le Sicilien attendait la réaction de l'Exécuteur.

— Exact, répondit enfin ce dernier.

— Et Parker, le seul qui pouvait te renseigner là-dessus, est mort avant d'avoir pu te parler.

Sous les épais sourcils poivre et sel de Carpano, une étincelle passa dans les prunelles noires. Si fugitive qu'on aurait pu ne pas l'apercevoir. Mais Bolan l'avait surprise. Le Sicilien s'était très vite repris après le massacre. Maintenant, il allait jouer son jeu. L'Exécuteur connaissait ça. Au cours de sa déjà longue guerre contre *l'Organized Crime*, il avait été confronté des dizaines de fois à ce genre de personnage. Jamais battu, toujours certain de tirer la couverture à soi.

Quelques-uns avaient même réussi à sauver leur peau à ce petit jeu-là.

— J'ai tort ?

Le triomphe de Carpano faisait plaisir à voir. L'Exécuteur ergota :

— Si tu as quelque chose à me vendre, c'est le moment.

Geste apparemment machinal, il avait redressé le canon du Spas vers la poitrine du tenancier. Ce dernier se raidit, finit par laisser fuser un petit rire suffisant :

— Arrête tes conneries, Bolan ! Tu ne m'impressionnes pas !

« Flop. »

À quatre mètres de là, Luigi Carpano eut un violent sursaut. Sa bouche s'ouvrit toute grande sur un couinement douloureux. Il avait précipitamment attrapé le rebord du comptoir et s'y accrochait de toutes ses forces. Hébété, son regard s'était abaissé, fixant à présent son pied gauche avec incrédulité. Du bout de la chaussure transpercée, un jet de sang rouge et puissant s'échappait, formant une flaque sur le carrelage.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, murmura Bolan avec calme.

Le gros bulbe du réducteur de son du S & w laissait échapper une très légère volute grise. Fou de douleur, le survivant des Carpano se retenait de hurler. Il ne fallait pas donner la moindre satisfaction au grand Fumier.

— Maintenant, reprit l'Exécuteur sur le même ton tranquille, tu as trois secondes.

— Salaud ! gronda Carpano. Sale pourriture de merde !

Toujours accroché au comptoir, il avait fermé les yeux pour mieux résister à l'atroce douleur. L'ex-sergent Miséricorde détestait ce qu'il venait de faire. Mais il avait effectivement besoin d'infos et pour cela, il devait briser la résistance du Sicilien. De plus, il n'éprouvait aucune pitié. Carpano était une ordure de la pire espèce.

— Trois secondes, Luigi. À partir de maintenant. Un...

— Arrête ! Laisse-moi m'asseoir !

— Après ! Deux...

— Merde, Bolan !

— Dans une seconde, Luigi, tu ne seras pas assis, mais allongé.

— Attends, je... c'est les frères Ngoh !

Une moue faussement attristée étira la bouche de l'Exécuteur.

— Ça n'a rien d'un scoop, ton histoire.

Il avait déjà entendu parler des frères Ngoh. Par Jack Grimaldi, lors de son briefing, à Chicago.

— Ces minables ne m'intéressent pas, dit-il avec morgue. Je veux de vraies infos.

Joignant le geste à la parole, il avait de nouveau pointé le réducteur de son du S & w vers les pieds du Sicilien. Cette fois, ce dernier s'affola :

— Arrête ! Ils... ils sont à Kanchanaburi !

Kanchanaburi. Un nom de patelin que l'Exécuteur avait aussi entendu prononcer par Jack Grimaldi. Par acquit de conscience, il questionna :

— C'est quoi, ça ?

— Merde ! Le bled où ils sont !

— Qui ça, ils ?

— La... la délégation sicilienne !

— Bien ! Très bien, Luigi ! On continue ?

— Oui ! Attends... laisse-moi m'asseoir, merde ! Je... ça va pas bien !

Il était effectivement blême et ses narines se pinçaient légèrement. Décidément peu doué pour la torture, l'Exécuteur hocha la tête :

— O.K.

Il désignait la chaise précédemment occupée par Ruan. Carpano ne se fit pas prier. Sautillant difficilement, il alla s'écrouler sur le siège, soulageant aussitôt son pied blessé en croisant les jambes, malaxant doucement son pied blessé comme pour en extirper le mal.

— D'accord, Bolan, soupira-t-il d'une voix blanche. D'accord. Je vais cracher le morceau. Mais à une condition.

L'Exécuteur secoua la tête.

— Pour les conditions, on verra après. Accouche.

Massant toujours son pied, Luigi Carpano parut songeur un instant, avant d'acquiescer finalement.

— T'as raison, Bolan. On verra après.

Alerté par le ton, le guerrier solitaire avait vu la main de Carpano jaillir de sous sa jambe de pantalon. Juste le temps d'un éclair. Car, dans le quart de seconde suivant, le mufle noir d'un revolver apparaissait dans le poing du Sicilien. Exactement au même instant, une silhouette avait jailli de l'escalier en colimaçon, brandissant elle aussi un flingue et, simultanément, les deux armes se mirent à cracher la mort.

CHAPITRE XV

Plongeant de côté un millièmè de seconde plus tôt, les dents serrées sur sa douleur, l'Exécuteur avait anticipé le tir croisé et pointé le canon du Spas vers l'escalier. Il vit deux éclairs, entendit des coups de feu, sentit l'onde de tir frôler sa tête. Mais à l'instant où son index allait enfoncer la détente, la silhouette disparut, comme subitement aspirée vers le haut. Dans le même temps, la première balle de Luigi Carpano avait cisaillé l'air. Exactement dans la trajectoire du cœur de Bolan, s'il ne s'était pas déplacé. Sur le bar, la bouteille de Johnnie Walker explosa, tandis que l'Exécuteur achevait de se redresser. De son côté, il avait déjà eu le temps de solliciter deux fois la détente du S & w. Sur sa chaise, le colosse sursauta violemment, ouvrit une bouche démesurée, tandis que sa main libre se portait vers son ventre. Mais, décidément dur à cuire, il avait lui-même corrigé l'angle de tir du petit Colt Agent au canon de deux pouces et envoyé la sauce. Mais l'Exécuteur n'était déjà plus à la même place. Il avait roulé de côté et, dans sa main droite, le S & w 6906 avait encore toussé.

Le pourri sursauta, donna l'impression qu'il allait basculer en arrière, se reprit, voulut redresser le canon du Colt. Mais cette fois, l'Exécuteur envoya sa jambe intacte en l'air, balayant le bras armé de Carpano dans un shoot sec et précis. Il y eut un craquement sonore, le petit Colt vola au loin et, dans la foulée, Bolan frappa de nouveau. Un deuxième shoot qui cueillit le Sicilien en plein plexus et l'expédia avec sa chaise contre le bar. Son crâne sonna sur le bois massif, il émit un grognement bizarre et il se tassa enfin sur lui-même.

Du sang coulait de son abdomen et, sur la chemisette claire, les trois orifices se dessinaient parfaitement. Luigi Carpano s'en remettrait difficilement. Bondissant vers l'escalier, canon du Spas braqué vers le haut, Bolan grimpa les marches, se retrouva sur de la moquette rouge d'une salle plongée dans la pénombre, prêt à faire feu. Juste à cet instant, une ombre disparaissait dans le cadre d'une petite fenêtre à lamelles de verre, située au fond de la salle. Il se précipita, eut le temps de voir une longue et mince silhouette claudiquer vers l'extrémité d'une terrasse en contrebas.

Le pédé de l'aéroport était vivant et lui avait encore échappé ! Apparemment, il était mal en point. La vision fut très fugitive car, sitôt aperçu et malgré sa jambe folle, le Thaï sautait en contrebass, disparaissant dans la nuit. L'Exécuteur redescendit dans la salle du bas où, dans une mare de sang, Carpano comptait toujours les étoiles. Sans pitié pour son état, Bolan lui envoya quelques gifles. N'obtenant pas de résultat, il prit la carafe d'eau et en aspergea copieusement le mafieu. Le colosse ouvrit des yeux égarés, aussitôt voilés par la douleur. Une bave rosâtre commençait à sourdre aux commissures de sa bouche, et son nez pincé disait clairement son état.

— Écoute, gronda l'Exécuteur en lui secouant la tête, t'es mal, Carpano. Très mal.

Les lèvres du tenancier bougèrent et un souffle rauque passa entre elles :

— Va te faire... foutre. Nous, on t'a pas eu, mais les autres... te baiseront.

— Quels autres ?

Malgré son état, Carpano ne tomba pas dans le piège. Dans un petit ricanement, il grinça :

— T'as eu tort de venir ici. T'as d'ailleurs... tort de trop voyager, Fumier. Jusqu'à présent... t'as eu du bol, mais pour continuer... à avoir de la chance, tu devrais rester les pieds au sec. Chez toi. Aux States. N'oublie pas que c'est souvent... à l'extérieur qu'on perd les matches. Qu'on soit gendarme ou voleur.

L'Exécuteur soupira :

— C'est comme tu veux, Luigi.

— C'est ça ! grinça encore Carpano. Comme je veux !

Bolan insista quand même :

— Mais si j'appelle une ambulance maintenant, tu peux peut-être t'en sortir.

À moins d'un miracle, Carpano n'arriverait pas vivant jusqu'au bloc opératoire. Pourtant, une lueur fugace passa dans les prunelles sombres du Sicilien. On a beau être un dur, la perspective de la mort ne laisse jamais indifférent.

— Tu peux peut-être, enchaîna Bolan, mais à une condition. Tu la connais.

Carpano battit des paupières, souffla :

— Va te faire foutre !

Bolan hocha la tête, se redressa, arracha le fil du téléphone du comptoir, marcha vers la porte de la cuisine et, sans se retourner, lança par-dessus son épaule :

— Salut, Luigi.

Puis il sortit. Mais à peine était-il arrivé au milieu de l'office que la voix de Carpano gaillonna dans son dos.

— Bolan !

Sans ralentir, l'Exécuteur avait déjà atteint la porte donnant sur le soi, quand la voix du Sicilien hurla :

— Bolan !

Cette fois, l'Exécuteur s'arrêta, prit le temps de soustraire une petite saucisse sèche pimentée à un lot de charcuterie pendu au plafond, revint dans la salle en mastiquant avec appétit. Le piment donnant soif, il passa derrière le comptoir, ouvrit le frigo, délaissa les jus de fruit et l'Asti, au bénéfice d'une bouteille de Moët qu'il sabra sobrement sur le bord métallique du comptoir. Sourd aux râles du Sicilien, il s'en versa une flûte, but lentement et vint s'accouder sur le devant du bar pour dire enfin :

— Je t'écoute, Luigi.

Il sembla que le Sicilien allait lâcher la rampe. Le teint cireux et le regard réduit à deux fentes luisantes de fièvre, il haletait faiblement, contenant parfois une grimace.

— Callaro.

— C'est joli, ironisa Bolan, glacé. C'est le nom de ton village ?

Carpano grimaça de plus belle, crachouilla :

— Sandro Callaro, enculé !

— C'est qui, ce Callaro ?

En réalité, l'Exécuteur avait déjà fait le point. Sandro Callaro n'était pas inconnu dans les *listings-computers* du char de guerre. Lié à une des plus vieilles familles de Païenne, les Sassiare, l'ex-tueur avait connu une ascension plutôt rapide au sein de *Cosa Nostra*. À première vue, trouver sa trace ici pouvait sembler étrange, mais dans le contexte des nouvelles politiques de « pénétration » lancées par la mafia sicilienne, cela se concevait.

— Le Callaro de la famille Sassiare ?

Une lueur étonnée passa dans les yeux du pourri. Mais il avait visiblement trop mal pour s'étendre sur le sujet.

— *Si*, reconnut-il seulement.

— C'est lui, ton boss local ?

— *Si*.

— C'est lui, l'émissaire de Sassiare à la fameuse conférence ?

Carpano était de plus en plus surpris.

— *Si* !

Malgré son détachement apparent, l'Exécuteur écoutait de toutes ses oreilles. Il reprit un morceau de saucisse, sirota une gorgée de Moët, hocha la tête pour s'enquérir :

— Je le trouve où ce Sandro Callaro ?

— Kan... chanaburi !

L'Exécuteur fronça les sourcils.

— Tu veux dire qu'il est avec les autres ?

— Si.

Bolan se détendit. Dans ce blitz pourri, il allait enfin pouvoir prendre l'initiative.

— C'est là qu'il crèche, Callaro ? À Kanchanaburi ?

— Si. Mais... tu l'auras jamais... lui. Sa garde Noire... douze pointus. Te... baiseront.

De plus en plus mal en point, Luigi Carpano. Il fallait faire vite.

— C'est grand, Kanchanaburi, fit valoir Bolan, implacable. Je le trouve comment, Callaro ?

Masque de la mort déjà inscrit sur sa face brutale, Luigi répondit, crachant un peu de salive rouge :

— Soi Shrimi.

— C'est quoi, ça ?

— C'est... la rue. Tout... tout au bout de la ville. Près du... wat d'Or, le temple d'Or. Villa... luxe. Dra... gon bleu...

Il marqua une pause si longue que l'Exécuteur le crut définitivement parti. Puis son souffle reprit, complètement anarchique, pour geindre :

— Ambu...

Il avait dû vouloir dire ambulance. On arrivait au bout du voyage. Dans dix secondes, le Sicilien entrerait dans le coma. Plus rien à en tirer. Bolan rafla un des Beretta des frères Carpano et deux chargeurs supplémentaires trouvés dans leurs poches et quitta la salle sans se retourner.

Au cours du trajet du marché au *ristorante*, il avait pu examiner sommairement ses blessures. Les projectiles n'étaient pas restés dans la viande, mais c'était douloureux et les risques d'infection n'étaient pas négligeables. Il fallait soigner ça avant de quitter Bangkok. Et puis trouver le marchand d'armes indiqué par Hal Brognola. Ses munitions n'étaient pas inépuisables, et un peu d'armement lourd ne serait peut-être pas superflu.

Encore faudrait-il ensuite débusquer l'ennemi. Et ne pas se faire allumer avant. Car le pédé de l'aéroport pouvait aussi bien l'attendre dehors et tenter un baroud d'honneur. Mais à l'extérieur, le soi était désert. Il flottait une vague odeur de piment et de citronnelle mêlés. En retrouvant le 4 x 4 Toyota sur Yen Akat Road, l'Exécuteur ressentit un léger coup de flou. Le décalage horaire, les événements récents, ses égratignures et le manque de sommeil, tout cela commençait à faire beaucoup. Pourtant, il devait continuer sur sa lancée. Son blitz n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements et promettait de ne pas être simple. Il fallait frapper très vite. Et très fort. Ne pas laisser à l'adversaire le temps de se ressaisir.

Fouillant dans sa mémoire, il retrouva les coordonnées du marchand d'armes évoqué par Brognola. Un nommé Prem Haryat, ferrailleur sur la route de Nakhon Pathom. Sur le plan, c'était carrément au diable. À

la limite ouest de Dhonburi. Et, bien que la montre du tableau de bord indiquât plus de deux heures du matin, il n'y avait pas à hésiter. *Mister* Haryat n'avait qu'à se contenter d'être un modeste ferrailleur, au lieu de trafiquer dans les spécialités « sensibles ».

Une bonne vingtaine de minutes plus tard, ayant traversé la Chaophraya River, parcouru tout Putta-monthon Road déserte, et longé des armées d'entrepôts et d'usines sur une route mal éclairée, le Toyota ralentissait enfin devant le double portail en grillage d'une casse de voitures à l'enseigne de *Haryat Company*. Au-delà, à la lisière des premiers entassements d'épaves, une baraque en dur, aux fenêtres éteintes dressait sa silhouette sombre. Sur un des piliers du portail, il y avait une sonnette. Sans quitter le 4 x 4, Bolan enfonça le timbre, dut ronger son frein un long moment, avant de voir enfin une lumière s'allumer derrière une fenêtre de la baraque. Puis une porte s'ouvrit sur le côté de la construction, livrant passage à trois énormes molosses qui se précipitèrent contre les grilles en grondant de rage. Dans la lumière des phares, Bolan voyait les crocs étincelants et les babines baveuses. Pas un aboiement. Ses animaux étaient dressés pour tuer.

— Que voulez-vous ?

L'espèce de lutteur sumo qui venait d'apparaître en gilet de corps portait un fusil. Il avait immédiatement reconnu un étranger, mais son anglais semblait plus que sommaire. Sous sa casquette de polo, ses petits yeux en amande disaient clairement son bonheur de faire la causette.

— Je viens voir *mister* Haryat, annonça Bolan. De la part d'un ami de Washington.

C'était la phrase clé déclinée par Hal Brognola.

— *Mister* Haryat, pas là !

Ça commençait mal. Bolan insista :

— Mon ami de Washington m'a assuré qu'il habitait id.

— Oui. Mais *mister* Haryat, pas là.

L'air aussi humain que ses chiens, le gros secouait la tête, mauvais.

— Il rentre quand ? se résigna Bolan.

— Moi pas savoir. Vous, téléphoner.

Comme les chiens semblaient de son avis, l'Exécuteur décida de laisser tomber. Faisant gronder le moteur du Toyota, il repartit comme il était venu, espérant que le petit arsenal léger pris à l'ennemi serait suffisant pour faire entendre raison au *signore* Sandro Callaro.

S'il le trouvait.

CHAPITRE XVI

L'Exécuteur trouva le temple. Et la villa aussi, tout près du temple, avec un dragon bleu peint sur le portail aveugle. Mais les indications étaient très approximatives, car Mack Bolan finit par découvrir ce qu'il cherchait beaucoup plus loin de Kanchanaburi qu'il ne l'avait imaginé. En fait, la villa décrite par Luigi et censée abriter Sandro Carpano se situait à trois ou quatre miles à l'ouest de l'agglomération, enfouie dans la végétation luxuriante qui bordait la rivière. C'était la même qui avait servi de décor au film *Le pont de la rivière Kwai*. D'ailleurs, le fameux pont était toujours debout, à moins de cinq miles plus au nord. Comme des lucioles émergeant du tapis sombre de la forêt qui couvrait ce versant de montagne, les lumières de Kanchanaburi brillaient, frémissant légèrement dans la tiédeur de la nuit. On aurait dit une immense toile peinte pour un fond de scène. Ça et là, quelques chiens aboyaient, tandis qu'en suspension dans l'air immobile, des stridulations d'insectes créaient une ambiance sonore qui tapait vite sur les nerfs. D'ailleurs, malgré la beauté de l'endroit, l'Exécuteur n'était pas ici pour faire du tourisme. La poésie n'était pas son rayon. Son univers n'était fait que de violence, de sang et de mort. Il devait absolument trouver Sandro Callaro et lui faire cracher le morceau.

Si, en plus d'un bon coup de pied dans la fourmi-hère mafieuse, il pouvait récupérer cet organigramme de la *russian connexion*, il aurait fait d'une pierre deux beaux coups. Il n'avait pas traversé la moitié du monde pour autre chose et autant commencer tout de suite. À sa montre, il était 3 h 30.

Berto Scari aurait donné dix ans de sa vie pour ne plus transpirer dans ce bled pourri. Même la nuit, même en plein air dans ce parc qu'il connaissait dans ses moindres recoins à force d'y patrouiller, il avait du mal à respirer. Il avait toujours eu horreur de la campagne et cette demi-jungle thaïlandaise lui collait le bourdon. Son truc, c'était la ville. Et pas n'importe laquelle. Païenne, où l'air pourtant vicié le ravissait, où il avait fait ses premières armes de voyou dès l'âge de douze ans en lançant la mode du racket à l'école. Déjà dix-huit ans de

ça. Grâce à sa stature imposante et à sa gueule de brute débile, il avait toujours obtenu ce qu'il voulait. Même les filles. Elles avaient tellement peur de lui qu'elles cédaient tout de suite. Maintenant, la trentaine passée, il était toujours aussi moche, toujours aussi balèze et aussi mauvais, mais pas aussi débile qu'il en avait l'air.

Dès qu'il rentrerait au pays, il ferait demander à Don Sassiare la permission de reprendre ses activités préférées : le racket. Flingueur, il ne détestait pas, mais à condition que ce soit pour son compte. À ses yeux, Callaro n'était qu'un gros con et il n'avait accepté de le suivre ici que contraint et forcé. On ne discutait pas un ordre de Don Sassiare. Résultat, ce soir, il ne tapait même pas le carton avec les autres. Il était de garde dans ce putain de parc qui sentait la jungle. Depuis l'installation de Sandro Callaro dans ce pays de merde, il ne se passait strictement rien. Tellement rien qu'en partant l'autre jour avec l'hélico, le boss n'avait embarqué avec lui que cet empaffé de Sarunea, et deux *soldati* seulement. Sa sécurité rapprochée. Si au moins Scari en avait fait partie ! Mais il était le dernier entré dans l'équipe de Cartucci, le *caporegime* de Callaro. Avant les boulots de confiance, il devait faire ses preuves, montrer à tous ces abrutis qu'il était le meilleur. Qu'il était...

— Pas bouger...

Un étai d'une force incroyable s'était soudain serré autour du cou de Scari et la voix avait résonné à son oreille droite. En italien. Juste un murmure. Le temps d'une demi-seconde, complètement étranglé, Berto Scari avait cru à une blague. Ils étaient trois à patrouiller dans le parc et... Mais il avait enregistré l'accent anglo-saxon sous l'italien et senti la piqure dans son flanc droit. Instinctivement, sa main était partie vers sa ceinture, là où il avait glissé son Beretta modèle 96, de calibre .40, avec 11 balles dans le chargeur. Mais la piqure dans son flanc s'était faite plus vive, juste à la hauteur du foie.

— Combien de gâchettes en tout, dans le parc ?

À son oreille, la voix était sourde, dangereuse. Sans comprendre pourquoi il n'osait pas attraper la crosse du 96 dans sa ceinture, le flingueur s'entendit coasser :

— *Tre*.

— Combien dans la baraque ?

— *Sette*.

L'Exécuteur tiqua. Luigi Carpano avait annoncé douze flingueurs. La garde Noire de Callaro.

— Négatif, mec, souffla-t-il. Il en manque deux.

Berto Scari ne comprenait vraiment pas ce qui le poussait à répondre ainsi. Tout se mélangeait dans sa cervelle et il n'arrivait pas à croire qu'on ait pu l'attaquer. Ici ! Dans le fief de Callaro !

— Je jure !

Bolan chercherait à comprendre plus tard. Il pressa :

— Ils dorment ?

— Pas... pas tous.

— Les autres, qu'est-ce qu'ils foutent ?

— Jouent au poker. *Io credo*.

— Où ça ?

— Dans... dans le salon du bas. Mais...

— Et Callaro, il dort ?

— Je... le boss, il est pas là.

L'Exécuteur sentit un poinçon de glace lui transpercer l'estomac.

— Comment ça, pas là !

— Parti en hélico. Hier... ou avant-hier !

— Seul ?

— Non. Avec Sarunea, son *consigliere*. Plus deux gars.

Mack Bolan grimaça dans l'ombre. Il avait fait le voyage pour rien ! Mais maintenant qu'il était là, autant essayer d'en savoir plus.

— Tu bluffes, risqua-t-il pourtant.

— Non ! Je jure !

Scari ne savait même plus quel jour, ou quelle nuit ils étaient. Il avait de la bouillie sous le crâne. Il crut percevoir un soupir de son assaillant, avant d'entendre la voix sinistre lâcher :

— O.K. *Grazie*.

Puis il ressentit un terrible choc dans le foie et, instantanément, des éclairs aveuglants traversèrent son regard. Une violente nausée lui tordit l'estomac et il se sentit brutalement aspiré dans un gouffre rouge...

Quand la lame du poignard se retira du foie du petit tueur mort, l'Exécuteur accompagna le corps dans sa chute, le repoussa sous un massif, essuya la lame sur le bas de son pantalon, avant de se fondre de nouveau dans la nuit épaisse.

Callaro n'était pas là ! C'était le manque de chance total. Il ne lui restait plus qu'à nettoyer les lieux. Souple et silencieux, il progressa le long du mur d'enceinte, recherchant la deuxième des silhouettes qu'il avait repérées plus tôt, au court de sa longue et patiente observation, au moment d'investir les lieux. Ils étaient trois. Restaient deux. Dont celui que l'Exécuteur venait à l'instant de localiser. Assis sur un banc, près de la piscine, le type était immobile, comme endormi. Mais une large zone de pelouse le séparait de Bolan. Si le type l'entendait venir, il risquait d'ameuter le troisième larron. Parfaitement invisible dans sa combinaison noire, le M.P. 5K pris à l'ennemi accroché à l'épaule, l'Ingram M.10 en sautoir autour du cou et le S & w à modérateur de son plaqué aux *magnets* de sa ceinture de combat, l'Exécuteur n'avait gardé en main que le poignard saisi sur feu Nino. Un très bon poignard.

Au court de sa progression, il stoppa brusquement. Le troisième *soldato* était là, à moins de dix mètres, vaguement éclairé par un rai de lumière provenant d'une fenêtre du rez-de-jardin de la villa. Debout, une cigarette rougeoyante au bec et les mains dans les poches de son pantalon, le type semblait contempler le ciel. Contournant la zone éclairée, l'Exécuteur s'était déjà coulé sous les frondaisons, progressant dans le dos du flingueur sans faire le moindre bruit. De toute façon, dans cette partie du parc, sans doute à cause de l'épaisse végétation, le concert des insectes atteignait son paroxysme. Mais, alors que Bolan n'était plus qu'à trois mètres du *soldato*, celui-ci se retourna subitement.

— Mario ?

Impossible de faire marche arrière.

— Hum ! grogna l'Exécuteur en continuant d'avancer.

— On se les brise, pas vrai ?

— Hum !

Puis il n'y eut plus que deux mètres entre eux, et le guerrier solitaire bondit. Si vite que l'autre n'eut pas le temps de comprendre. Quand la lame luisit dans la zone de lumière, elle était bien trop près de la gorge du mafieu pour qu'il puisse se défendre. Il y eut un bruit de soie qui se déchire, puis un gargouillement lugubre. Déjà, l'Exécuteur avait plaqué son autre main sur la bouche du type, mais ce n'était pas vraiment la peine. Cordes vocales sectionnées, le garde ne put émettre qu'un dernier bruit, comme un soufflet de forge.

L'instant d'après, accompagné par la poigne de l'Exécuteur, son corps se répandait dans l'herbe grasse de la pelouse. Il eut quelques soubresauts et Bolan attendit qu'il ne bouge plus.

Restait le troisième garde.

Celui-là, Bolan savait où le trouver. Il espérait seulement que l'appel du deuxième flingueur ne l'avait pas alerté. Heureusement, le parc était vaste et la voix du tueur avait dû être masquée par le concert des insectes. Bolan put le vérifier un instant plus tard, en voyant le flingueur toujours assis sur son banc. Il arriva sur lui si vite que l'autre n'eut que le temps de se tourner à moitié. Dans le mouvement, l'Exécuteur avait envoyé son bras autour du cou du gibier, tandis que la lame du poignard plongeait en oblique vers le foie. Mais, dans un réflexe fulgurant, le *soldato* avait brusquement glissé de côté, esquissant un mouvement d'esquive qui prit Bolan à contre-pied. Simultanément, il avait envoyé un de ses bras en barrage vers sa propre gorge, tandis que l'autre main filait vers sa ceinture de pantalon. Instinctivement, l'Exécuteur avait accompagné le mouvement, tout en accélérant son attaque. L'acier de sa lame pénétra dans le foie du *soldato* et il donna un rapide coup de poignet, destiné à cisailer l'organe au passage. Grâce à son esquive, le garde avait réussi

à dégager en partie sa gorge et, sous la douleur, il poussa un cri aigu. Bref, mais puissant. L'Exécuteur serra le cou, sentit des cartilages rouler sous ses doigts et perçut une plainte sourde. Presque mort, le type se défendait encore. Une onde de transpiration dans la nuque, Bolan serra encore, tournant une dernière fois la lame dans la blessure. Le tueur eut un spasme, se raidit violemment, avant de s'amollir d'un coup en se tassant sur le banc. Le lâchant enfin, l'Exécuteur retira sa lame, l'essuya, la remisa dans l'étui qu'il avait lacé à son mollet. Puis, reculant de nouveau dans l'ombre, il s'accroupit un instant, observant la villa dont il devinait les toitures caractéristiques et les galeries couvertes au-dessus des terrasses.

C'était une belle baraque. Construite en bois au milieu de terrasses piquetées de plantations qui descendaient en plusieurs niveaux, s'achevant en larges zones pavées, autour de la piscine.

Il y avait toujours un rai de lumière à la fenêtre et tout semblait calme. M.P. 5K dans une main et S & w à réducteur de son dans l'autre, Bolan se remit en mouvement. Effectuant un crochet pour demeurer dans l'ombre, il progressa vers la construction, escaladant un à un les niveaux. Sous les semelles de ses Nike, les épaisses planches de teck ne frémissaient même pas. Arrivé au dernier plancher que recouvrait une profonde galerie, il se plaqua au mur de bois extérieur, prêtant l'oreille au moindre bruit. Pas facile, à cause des chants d'insectes. Parfois il pouvait surprendre un éclat de voix provenant de l'intérieur. Mais le son était très faible, à cause de la fenêtre fermée. Ce détail était d'ailleurs surprenant, étant donné la moiteur ambiante. À moins que la baraque soit climatisée.

Glissant le long de la paroi, il approcha de la fenêtre, pencha la tête, risquant un œil vers le rai de lumière. Et il les vit.

Trois types. Occidentaux, de type méditerranéen, assis autour d'une table ronde. Des bouteilles à proximité, des cartes en mains et un tas de billets sur le tapis vert de la table. Des P.M. étaient accrochés aux dossiers, d'autres étaient posés à même le plancher, des automatiques et des revolvers pendaient dans des holsters d'épaule ou de ceinture. On n'était pas chez Mère Teresa.

Tout à son observation, l'Exécuteur sentit comme une sorte de frisson dans son dos. Tous les sens mobilisés, il allait se retourner, quand une voix lança :

— *Tutto va bene !*

CHAPITRE XVII

La voix était r che et vulgaire.

— *Si, tutto bene.*

L'Exécuteur avait répondu sans se poser de questions. Simultanément, il avait fait volte-face et son bras armé du S & w s'était détendu. Le « flop » de la 9 mm Para résonna sourdement dans la nuit. Presque entièrement couvert par le chant des insectes. Face   Bolan, la masse sombre de l'intrus parut frappée par la foudre. Sa tête fut violemment rejetée en arrière, ses jambes ploy rent, tandis que son buste basculait à son tour, et que quelque chose tombait de sa main. L'Exécuteur s'était déjà précipité, mais, s'il put freiner le corps dans sa chute, l'objet tomba sur le plancher avec un bruit mat.

Un calibre, bien sûr, et le bruit ne pouvait passer inaperçu. La sueur au front, l'Exécuteur accompagna le cadavre jusqu'au bout de sa chute. Puis, le tassant contre le mur en bois de la villa, il se coula dans l'ombre, en direction de la tache de lumière que la porte ouverte par l'intrus jetait sur la terrasse. Arrivé presque au seuil, il marqua un arrêt, prêt à arroser au M.P. 5K. Il entendit des voix, un grincement de gong, divers bruits indéfinissables. La porte donnait sur un hall faiblement éclairé. Bolan d nombra trois portes, dont une ouverte, et vit l'ombre portée d'une longue silhouette dessinée sur le plancher.

— Marco ! lança une voix. *Vieni a giocare !*

Imitant la voix r che de l'homme qu'il venait d'occire, l'Exécuteur renvoya sobrement :

— *Si. Vengo.*

— Alors, il arrive, ce con ?

— *Si.*

Le grand porte-flingue était toujours dans l'encadrement de la porte. Haussant les épaules, il enleva sa main de la crosse du Spécial 38 RF 83 Franchi glissé dans sa ceinture. Se tournant vers les joueurs, il ricana :

— Il entend des voix !

— *Accurato !* Exact, fit une voix dans son dos. Celles du jugement

dernier.

Le flingueur sentit aussitôt quelque chose de dur et de glacé s'enfoncer dans sa nuque et, d'instinct, sa main partit vers la crosse du RF 83. Elle n'y était pas encore arrivée qu'un ouragan se déclencha sous son crâne et qu'il plongea dans un immense gouffre noir. Tétanisés, ses copains de la table de jeu virent sa face éclater, livrant passage à des flots de sang et à des débris innommables. Le premier à réagir avait déjà attrapé la crosse du Beretta dépassant de son holster d'épaule, mais il n'eut pas le temps de s'en servir. Même ralentie par le réducteur de son, la 9 mm Parabellum du S & w avait franchi la distance à plus de 300 mètres secondes.

Front éclaté, l'imprudent partit en arrière, basculant la table et les billets de banque, répandant son sang sur les murs. Réagissant enfin, son voisin entra dans la danse, plongeant sur le plancher tout en dégainant le superbe 357 Magnum S & w qu'il portait en étui de ceinture. Croyant pouvoir profiter de la diversion, il avait eu le temps d'enfoncer la détente du 357. La détonation fit un bruit d'enfer, mais l'Exécuteur avait anticipé l'action et plongé sur le plancher, effleurant au passage la détente du M.P. 5K. La discrétion n'était plus de mise. Quatre ogives brûlantes allèrent faire éclater le haut du buste du pourri et ce dernier poussa un cri bref, avant se rouler à terre, lâchant le 357. De son côté, achevant sa chute en un rétablissement *kiba-dachi*, le guerrier solitaire avait déjà pointé le canon du M.P. 5K en direction de la porte. Car, dans les profondeurs de la villa, des pas précipités résonnaient, accompagnés d'appels en italien. Un premier type apparut, en caleçon et maillot de peau. Dans son poing, un Colt 45. Surpris, il s'exclama :

— Ben... d'où y sort, lui !

L'Exécuteur ne lui laissa aucune chance. Le M.P. 5K le faucha d'une courte rafale, l'envoyant dinguer au milieu du hall, crachant du sang partout, tandis que le 45 disparaissait dans une envolée parabolique. Dans le même mouvement, il avait poursuivi son chemin vers l'avant. Il ne fallait pas laisser les autres se replier. Arrivant à la porte, il arrosa le hall en enfilade, couchant un type qui venait d'apparaître. Mais l'autre avait également pressé la détente de l'automatique qu'il brandissait et l'Exécuteur ne dut son salut qu'à un soudain repli. Rageuse, une mini-rafale hacha le bois du montant de la porte. Juste à l'endroit où se trouvait la tête de Bolan une demi-seconde plus tôt. Une rafale de trois coups.

Ou le pourri était un as, ou son pistolet était doté d'un système particulier. Comme le Beretta 93 R, qui est équipé d'un sélecteur de tir automatique, par rafale contrôlée de trois coups. Pendant ce temps, de gros éclats de bois volaient, tandis que le M.P. 5K de Bolan arrosait de nouveau. Le rafaleur poussa un cri et l'Exécuteur entendit une chute

suivie de pas précipités. Risquant un regard, il vit la porte du fond criblée par son tir, et le rafaleur qui se tordait au sol. Derrière lui, quelqu'un s'enfuyait. Fonçant en avant, l'Exécuteur arriva à la porte, arrosa dans l'ouverture, plongea, chassa du pied le flingue du mini-rafaleur. Il avait atteint un couloir désert. Mentalement, l'Exécuteur comptait les morts. Trois dans le parc, un sur la terrasse, trois joueurs de poker, l'homme du couloir, plus le champion de tir, ça faisait neuf. Selon le garde du parc, deux avaient embarqué avec Callaro. Résultat, onze. Ça ne faisait pas le compte.

D'après les aveux de Luigi Carpano, la sécurité de Callaro aurait été assurée par douze *soldati*. Il en manquait donc un. Aux pieds de Bolan, le mini-rafaleur n'en finissait pas d'avalier son acte de naissance. L'Exécuteur ramassa son arme. Bingo ! Beretta 93 R, avec poignée additive sous carcasse, frein de bouche, cache-flamme, chargeur de 20 cartouches... et sélecteur de tir-rafale. Un bijou. Il ne manquait que la crosse métallique repliable. Le plus souvent inutile, compte tenu de la stabilité de l'arme. Remisant le S & w dans son étui de ceinture, l'Exécuteur empoigna le 93 R, vérifia son chargeur, se lança dans le couloir, atterrit dans un living luxueux meublé de cuir et de bois précieux sur lequel donnait un large escalier droit en acajou, grimpant d'une seule volée jusqu'à une mezzanine. À cet instant, une porte claqua et un type déboula sur la galerie en pantalon et chemisette, armé d'un P.M. Il avait l'air de se réveiller.

— Hé ! cria-t-il. Qui tu es, toi ?

Quoi qu'il en soit, le pourri visait l'Exécuteur !

— Bolan ! lança ce dernier en plongeant de côté et pressant la détente du 93 R.

Mini-rafale de trois. Là-haut, le flingueur bascula derrière un mur de plantes vertes et l'Exécuteur crut qu'il l'avait tué. Pourtant, deux secondes plus tard, alors que Bolan s'élançait à l'assaut de l'escalier, le *soldato* réapparut subitement, courant vers l'extrémité de la galerie, tout en vidant son chargeur vers le living.

— Je vais te baiser, Fumier !

Mais l'Exécuteur était presque à l'étage. Son tir fut plus précis et des taches sombres apparurent sur la chemisette du pourri qui cria, tournoya sur lui-même, alla cogner du dos contre une cloison, avant de glisser lentement sur le plancher. Arrivé sur lui comme un boulet, Bolan envoya son P.M. valser dans les plantes vertes et, précautionneux, vérifia que le tueur avait son compte.

Dix flingueurs *out*, plus deux dans la nature, la douzaine y était. Par acquit de conscience, il gagna la porte par laquelle le *soldato* était entré. Derrière, une lumière brillait faiblement. Prudemment, il glissa un coup d'œil rapide, eut le temps d'apercevoir un lit défait, une table de salon, deux fauteuils en rotin face à face. Et ce que son rapide coup

d'œil lui avait permis de voir lui parut impossible : un des fauteuil était occupé !

Puis le premier coup de feu éclata : Assourdissant. Gros calibre. L'Exécuteur sentit vibrer l'air devant son visage. Il y eut un deuxième coup de feu et une voix lança de l'intérieur :

— Vous n'êtes pas le bienvenu, *signore* Bolan !

CHAPITRE XVIII

C'était une voix masculine. Calme et tranquille, incroyablement calme. Un instant déstabilisé, l'Exécuteur essayait de faire le point. Le premier *soldato* du parc de la villa avait dit Sandro Callaro absent. Ce qui devait être vrai, car dans le cas contraire, deux flingueurs de sa garde Noire manqueraient à l'appel. Il restait donc, là, un type inconnu au bataillon.

— Vous cherchez Sandro, reprit l'homme. N'est-ce pas ?

— Affirmatif, jeta Bolan.

— Pour le tuer, n'est-ce pas ? Comme vous tuez tous ses semblables ?

— Affirmatif.

La situation était bizarre. Parler ainsi, sans voir son interlocuteur et avec la menace d'être canardé comme une silhouette de stand, avait quelque chose de surréaliste.

— Je suppose que vous avez tué tous nos hommes, *signore* Bolan ?

— Je le suppose aussi.

— Combien ?

— Douze.

Un sifflement feutré s'éleva dans la chambre.

— Décidément, votre légende ne mentait pas, *signore* l'Exécuteur ! Compliments ! Vous les avez tous eus. Désormais, nous sommes les seuls êtres vivants de cette maison.

L'inconnu marqua un temps, enchaîna :

— Vous ne pourrez donc pas tuer Sandro. Pas cette fois.

La voix était toujours aussi calme. L'Exécuteur tenta un coup d'œil dans la pièce, ne dut son salut qu'à son recul immédiat. Une autre balle cisaila l'air devant son nez et il pinça les lèvres.

— Sandro n'est pas ici, *signore* Bolan.

— Où est-il ?

Un petit rire sans joie résonna dans la pièce.

— Question prématurée. Nous n'en sommes qu'au début.

Bolan hésitait sur l'évolution à donner à la situation.

— Au début de quoi ?

— Au début de notre... disons, de notre marché.

Bolan se figea.

— Notre marché ?

Pour la première fois depuis très longtemps, Mack Bolan avait la sensation très désagréable qu'il ne dirigeait pas les événements. Il n'était en Thaïlande que depuis quelques heures et rien ne se passait comme prévu, mais de là à imaginer un *deal* avec l'adversaire !

— Tu sais qui je suis, mais je ne sais pas qui tu es...

— Mon nom est Sarti. Mario Sarti. *L'ex-consigliere* de Sandro Callaro.

Sarti. Un nom déjà entendu, ou lu, probablement sur les *listings* du char de guerre.

— Pourquoi, ex ?

L'homme de l'autre côté du chambranle eut un petit rire désenchanté.

— Parce que notre Sandro est parti traiter ses affaires locales avec son nouveau *consigliere*. Celui que la *Cupola* nous a imposé.

Une ride s'était creusée sur le front de l'Exécuteur. Il y avait cette petite phrase de Sarti, à propos d'affaires « locales ». Des affaires en rapport avec la conférence quadripartite ? De plus en plus intrigué, l'Exécuteur questionna :

— Quel genre de *deal* veux-tu discuter avec moi ?

— Je vous le dirai si nous tombons d'accord sur le point préliminaire.

— Lequel ?

— Vous donnez votre parole de ne pas me tuer, et je vous laisse entrer. En retour, je vous donne également ma parole de ne plus tirer sur vous.

Nouveau petit rire.

— Sauf en état de légitime défense, bien sûr.

La situation était folle ! La parole d'un mafieu !

Pourtant, une petite voix enfouie au fond de Bolan lui soufflait d'accepter au moins ce préliminaire. Bien sûr, ça pouvait être une empafferie de plus d'un *amici* et il pouvait se faire allumer sitôt le seuil franchi. Mais dans le cas contraire, il aurait peut-être l'occasion de redresser la situation. Son blitz thaï avait si mal démarré et il avait maintenant si peu de chances de le mener à son terme, qu'il n'avait pas grand-chose à perdre. À part sa peau, bien entendu.

Mais ça, ce n'était pas nouveau.

— Alors, Bolan ?

— O.K., décida l'Exécuteur. On fait comment ?

— On fait comme j'ai dit. Je laisse mon pistolet sur la table et vous laissez votre petit arsenal au repos. D'accord ?

— O.K.

L'Exécuteur abaissa le canon du 93 R, le présenta dans l'ouverture

de la porte, avant de demander :

— Ça va, comme ça ?

— Bien sûr, que ça va, *signore* Bolan. J'ai votre parole, non ?

— Si.

— Alors, entrez.

La situation était baroque, mais Bolan était persuadé que Mario Sarti respecterait son engagement et qu'il avait effectivement un *deal* à proposer. Alors, il passa la porte. Canon du Beretta 93 R abaissé, l'autre main sur la poignée du M.P. 5K conservé à la bretelle. Devant lui, parfaitement immobile dans son fauteuil en rotin, les mains à plat sur la petite table où s'étalait un tarot disposé en réussite, se tenait benoîtement un homme en robe de chambre. Près de sa main droite, un gros automatique Browning G.P. 35 Vigilant, 9 mm Para. Dans la lumière jaune du lampadaire situé près de la table, les cheveux blancs de l'homme luisaient de reflets dorés. Presque les mêmes reflets que ceux qui brillaient dans ses yeux. D'étonnants yeux clairs, dessinés comme ceux d'un chat. Une expression austère flottait sur sa face burinée, adoucie par deux grosses rides encadrant une bouche large et mince.

« Un vrai mafieu d'avant-guerre », songea l'Exécuteur en souriant intérieurement.

— Asseyez-vous, *signore* Bolan.

Toujours la même voix douce. Pourtant, la lueur qui flottait dans les yeux de chat ne laissait planer aucun doute sur la personnalité de l'homme. Un requin. Soudain, à la vue de ce regard, la mémoire revint à l'Exécuteur. Un coup de flash qui le transporta de nombreuses années en arrière. Il avait devant lui un mafieu « historique », de l'époque où la mafia sicilienne n'était encore qu'une sorte de confrérie d'hommes d'honneur et où les stupéfiants y étaient quasiment inconnus. La mafia de papa.

— *Ciao, Salvatore*, lança Bolan en prenant place dans le fauteuil offert.

Un sourire étira un peu plus la longue bouche de l'homme aux cheveux blancs qui apprécia :

— Vous avez de la mémoire, *signore* Bolan. Vraiment beaucoup de...

— Assez de *signore* ! coupa l'Exécuteur. Appelle-moi seulement Bolan.

Mario Sarti, dit *il Salvatore*, le sauveur, avait été dans les années soixante l'avocat le plus en vogue dans les milieux mafieux siciliens. Jusqu'au jour où il s'était pris d'une amitié et d'une admiration sans bornes pour un des gros caïds du moment, Don Callaro. Reconverti *consigliere délia famiglia Callaro*, il avait ensuite fait merveille dans sa spécialité. Depuis la mort du grand *capo*, il était rentré dans l'ombre et les polices l'avaient oublié. Sauf quelques-unes, FBI en tête, dont une

partie des fichiers figurait maintenant aux *listings-computers* du Tacom, le troisième char de guerre de l'Exécuteur.

— Dis-moi ce que tu veux. J'ai à faire.

— Je sais ce que vous avez à faire, sourit Sarti, énigmatique.

L'Exécuteur le fixa d'un regard en biais.

— Vraiment ?

— Vraiment. Tuer du mafieu, bien sûr. Mais vous n'êtes pas venu si loin, seulement pour ça. Votre mission principale est sans doute une mission de récupération.

Une petite lumière s'alluma instantanément dans l'esprit de Bolan.

— Récupération ?

Le *consigliere* hocha la tête.

— Récupération d'une disquette informatique. Je me trompe ?

— Genre de la disquette ? éluda Bolan.

Cette fois, ce fut une lueur amusée qui passa fugitivement dans le regard pâle du Sicilien.

— Genre organigramme de la *russian connexion*.

Pris à contre-pied, l'Exécuteur parvint pourtant à masquer son étonnement. À croire que l'ancien avocat possédait des dons de voyance. Ou alors, c'était la réussite posée sur la table, qui lui donnait l'inspiration. Une réussite, dont une des cartes maîtresses était retournée, juste devant Bolan : la figure de la Mort, avec sa tête de squelette, sa longue toge noire et sa redoutable faux.

Suivant le regard de l'Exécuteur, Sarti sourit de nouveau :

— Je venais juste de retourner cette carte pour Faustino, quand les premiers coups de feu ont éclaté.

Visiblement, ce détail l'amusait.

— Étrange coïncidence, n'est-ce pas, ironisa-t-il, faussement attristé. Regrettable, d'ailleurs. Faustino était un très bon garde-malade. Très dévoué. Il détestait le poker et préférait rester avec moi. Mais vous voyez, finalement, les cartes l'ont bien possédé quand même. La Mort ne ment jamais.

— Arrête ton char, Sarti. Qu'est-ce que tu veux ?

Comme tiré d'un songe intérieur, le vieux *consigliere* hocha lentement la tête, avant de répondre, en toute simplicité :

— Je veux vous acheter la vie de Sandro.

— M'acheter quoi ?

— Vous avez très bien entendu. Je veux vous acheter la vie de Sandro Callaro. Ou plutôt, vous l'échanger.

L'Exécuteur avait compris.

— Contre l'organigramme ?

La même lueur amusée passa dans les prunelles pâles du mafieu.

— Exact.

— Ça veut dire que tu l'as ?

— J'en ai une copie, reconnut Sarti. Arrivée jusqu'ici par un canal, disons, détourné.

— Par Ubol Pramot, hein ?

L'ex-avocat accusa le coup.

— Vous savez ça...

— Affirmatif. Je sais aussi qu'Ubol Pramot a été kidnappée par les frères Ngoh, et emmenée dans le secteur de Callaro il y a quelques jours de ça.

— Sandro n'aimait pas du tout l'idée de faire enlever cette fille, renvoya Sarti. Et j'étais d'accord avec lui. Mais Soltan Kachorm, notre taupe de la *Former Work Bank* de Bangkok, avait toutes les preuves de la trahison de sa secrétaire et les ordres étaient formels. Il fallait kidnapper Ubol Pramot pour la faire parler.

— Ça va ! l'arrêta Bolan. Je connais la musique.

Cette salade thaïe était précisément la raison de son débarquement. Sa première idée avait été d'aller tirer les vers du nez aux frères Ngoh. Les flingueurs de Carpano ne lui en avaient pas laissé le temps. Résultat, nanti des renseignements qu'il n'avait plus besoin d'arracher aux frères Ngoh, il était arrivé jusqu'ici.

— La disquette de la *Former Work Bank* a été mise en sûreté et celle que la fille avait dupliquée devait être détruite, avoua Sarti. Sandro avait reçu des ordres et m'avait demandé de le faire. Mais j'en ai décidé autrement. En cas de menace de la *Cupola* sur Sandro, cette disquette pouvait constituer son assurance-vie.

Le chantage. Méthode mafieuse classique.

— Alors, reprit le *consigliere*, je l'ai gardée, cette disquette. Et là où elle est cachée, personne ne pourra jamais la retrouver sans mon consentement.

Il y avait du défi dans le regard de chat. Mais Bolan en avait assez. La fatigue commençait à peser sérieusement sur ses épaules et, trop sommairement soignées, ses blessures recommençaient à le faire souffrir.

— O.K., dit-il. Maintenant, tu vas me donner la disquette.

— Je vous donnerai effectivement cette disquette, acquiesça Sarti. Je vous la remettrai à Don Muang.

— À Don Muang ?

— À l'aéroport de Don Muang, quand vous reprendrez l'avion pour les États-Unis... et si Sandro Callaro est toujours vivant.

L'Exécuteur lui jeta un regard incrédule.

— Tu es son père, ou quoi ?

— Non, sourit le Sicilien. Je n'ai jamais été que le *consigliere* de la famille. Parmi les trois fils de Don Callaro, Sandro a toujours été mon préféré et, quand les deux autres se sont tués en voiture, je me suis attaché à lui encore davantage. Sachant cela, Don Callaro au moment

de sa mort m'a fait appeler à son chevet pour jurer de ne jamais abandonner son dernier fils. Il le savait, Sandro est trop mou pour notre monde. C'est le raté de la famille. Le mouton noir. Il n'aura jamais la stature d'un Don et, si l'ancienne *Cupola* fermait les yeux sur ses faiblesses, la nouvelle ne passera pas sur un échec de sa part. Or, l'échec, ajouta-t-il sombrement en plongeant son regard de chat dans celui de l'Exécuteur, il est là. Devant moi. Cet échec que je redoutais tant pour lui, c'est vous, Bolan. Je le sais. Je l'ai compris dès que j'ai entendu votre nom tout à l'heure. Je sais que, quoi qu'il arrive, si vous le voulez vraiment, vous gagnerez. Car, si vous arrivez jusqu'au lieu où elle se déroule, vous réussirez à bousiller cette foutue conférence.

Il marqua un temps, reprit son souffle, ajouta sombrement :

— Vous réussissez toujours.

Ça n'avait évidemment pas l'air de le réjouir. Bolan fit observer :

— Je pourrais te torturer, te faire avouer où est cette disquette.

Le *consigliere* eut un sourire attristé.

— Et mon cul, Bolan !

C'était juste une toute petite griffe dans le vernis. Histoire de bien préciser les choses. D'ailleurs, ce fut en termes plus châtiés que le mafieu reprit :

— Nous savons tous que la torture n'est pas votre style. Vous vous contentez d'interroger et d'exécuter. Et, avec moi, ça ne marcherait pas, de toute façon.

L'Exécuteur l'avait déjà compris. On ne pouvait rien contre les sentiments. Mario Sarti mourrait plutôt que de trahir son protégé. L'organigramme de la *russian connexion* lui avait été offert comme sur un plateau. Si Bolan le voulait, il n'avait qu'un mot à dire. Il en était sûr, Sarti ne bluffait pas.

— Donne-moi une seule bonne raison de ne pas tuer Sandro, dit-il. Une seule.

— Moi, répondit Sarti sans hésiter.

Bolan tiqua.

— Comment ça, toi ?

— Au temps de ma splendeur, avoua l'ex-avocat, j'ai fait de très belles affaires. J'ai gagné beaucoup d'argent, que j'ai su placer. Rien que du légal. De l'honnête. Quand vous aurez blitzé les grosses têtes de la *russian connexion*, la *Cupola* larguera Sandro. Si elle ne lance pas un contrat contre lui, ce sera uniquement par égard pour moi. Il sera peut-être encore vivant, mais il sera aussi complètement râpé. C'est la fin d'une dynastie. Dès lors, il n'aura plus que moi. Je pourrai alors le reconvertir.

Bolan esquissa un sourire.

— La mafia ne laisse jamais ses *uomini d'onore* disparaître dans la nature. Ses dissidents, elle les supprime.

— J'ai même prévu ce cas, contra le vieux Sarti. Émigration, fausse identité, chirurgie plastique, etc. Même ses empreintes digitales seront resculptées. Il y a des spécialistes.

L'Exécuteur savait cela.

— Je vous donne ma parole, Bolan ! s'anima soudain le *consigliere*. Ma parole d'honneur ! Si vous l'épargnez, Sandro ne travaillera plus jamais pour *l'Organized Crime*. J'y veillerai personnellement.

Il y avait un accent de sincérité dans les propos du vieillard. Ébranlé, l'Exécuteur se refusait pourtant toujours à ce type de marché. Il hésita un long moment, finit par gronder de sa voix sépulcrale :

— Je vais y réfléchir.

Un soupir gonfla le poitrail de Sarti. L'Exécuteur le doucha aussitôt.

— Maintenant, exigea Bolan, dis-moi où elle a lieu, cette conférence.

— Chez Kah Sath.

— Ça, je le sais. Je veux savoir où.

— Vous me prenez pour une bille, Bolan.

Cette fois, la voix n'était plus douce du tout et, dans les yeux de chat, des éclairs avaient fusé. Mario Sarti révélait sa vraie personnalité. Celle d'un enfoiré de mafieu.

— Donnez d'abord votre parole. Donnez-moi votre parole d'épargner Sandro !

L'Exécuteur avait très envie de refuser, voire de truffer de plomb la vieille carcasse du mafieu. Il pouvait aussi disparaître provisoirement et attendre le retour de Sandro Callaro. Mais avec le téléphone, les nouvelles allaient vite. Informé du blitz, Callaro pouvait aussi bien se fondre dans la nature, et l'Exécuteur aurait tout raté. Il devait aller jusqu'au bout. Anéantir tous les protagonistes de la conférence et s'emparer de l'organigramme. L'unique exemplaire actuellement accessible, celui de Sarti. Alors, comme il n'avait guère le choix et que, dans sa guerre tous les moyens étaient bons, ou presque, il fit ce qu'il détestait le plus au monde : négocier avec un pourri.

— O.K. Si quelqu'un tue ton protégé, ce ne sera pas moi.

Cette fois, le soupir de Sarti fut accompagné d'une lueur de triomphe.

— Où je les trouve, ces conférenciers de merde ? gronda l'Exécuteur. Vite !

En silence, le *consigliere* se redressa, marcha lentement jusqu'à son lit, souleva une partie du matelas, revint à la table, une carte géographique à la main. Toujours sans un mot, il se rassit, déplia la carte avant de pointer son index tout en haut de cette dernière en annonçant :

— Le fief de Kah Sath.

Bolan se pencha, découvrant la zone indiquée par Sarti. Tout à fait au nord de la Thaïlande, aux confins du Laos et de la Birmanie.

Quelque part au nord de Mae Sai et de Chiang Saen. C'est-à-dire, aussi bien en Thaïlande, qu'au Laos ou en Birmanie. En pleine jungle, en plein Triangle d'Or !

Une zone interdite, entièrement contrôlée par les parrains de la drogue, des chefs de guerre dotés de véritables armées. En un mot, un fief absolument impossible à pénétrer, même pour un soldat de la trempe de l'Exécuteur. Seuls, les natifs pouvaient y circuler à peu près librement. Là-bas, tout le monde travaillait à la culture du pavot.

— Ils sont là, affirma le *consigliere* sans retirer son doigt de la carte. Pour trois jours encore. Seulement trois jours. Kah Sath a bien commandé du whisky et du champagne français, plus un lot de très jeunes putes pour ses invités, mais dans trois jours, la sauterie sera finie.

— Où ? questionna Bolan en scrutant la carte de plus près.

— Ici ! précisa Sarti sans bouger son doigt. Enfin, quelque part de ce côté. En fait, personne n'a jamais très bien su l'endroit précis où il est, le fief de Kah Sath. Sauf quelques initiés, des trafiquants ou des paysans du coin, ce qui est souvent pareil. Mais personne ne parlera. Surtout à un étranger.

Incrédule, l'Exécuteur avait redressé la tête. Plus sépulcrale que jamais, sa voix s'éleva pour laisser tomber :

— Tu te fous de moi, Sarti.

Le vieux Sicilien secoua lentement sa tête argentée.

— Non. Je dis la vérité. C'est tout ce que je sais.

Il paraissait sincère.

— Personne ne peut entrer dans ce secteur, contra l'Exécuteur d'une voix sourde.

Et il y avait ces trois jours. Trois jours pour localiser le fief du chef de guerre, s'y infiltrer et opérer le blitz, avec, pour tout arranger, un armement de fortune ! Passé ce délai, les acteurs de la conférence se disperseraient et tout serait à refaire.

— Je sais, acquiesça le *consigliere*. Je sais. À moins d'avoir les yeux bridés et d'y être né. Ce qui n'est, ni mon cas, ni le vôtre.

— Non, admit l'Exécuteur.

Mais déjà, il était ailleurs. Dans les méandres d'une idée qui venait de germer en lui. Et il songeait qu'il n'était pas près de dormir. Parce qu'entre Kanchanaburi et Bangkok, il y avait presque cent kilomètres, et qu'il devait rentrer à Bangkok immédiatement !

CHAPITRE XIX

Mack Bolan attendait dans sa chambre d'hôtel depuis vingt-sept heures maintenant. Le Wang Din avait beau être un palace, l'Exécuteur avait des fourmis dans les jambes.

Site touristique le plus au nord de la Thaïlande, Chiang Rai, entourée de montagnes envahies par la jungle, était le passage obligé pour clore un circuit digne de ce nom. Mais Bolan n'était pas venu jusqu'ici pour faire du tourisme et il ne pouvait pas quitter l'hôtel de crainte de rater le contact avec Tim, le petit vendeur de capotes anglaises, qui assurait la surveillance de l'aéroport de Chiang Rai.

L'Exécuteur s'était souvenu du gamin à la suite des infos de Mario Sarti. À l'occasion d'un nom prononcé pendant leur planque de *Gays Market* : Chiang Saen.

C'était le nom du village de la famille de Tim. Là où le mac de Bangkok était venu acheter sa sœur.

Aussitôt après avoir quitté le vieux *consigliere*, à l'issue d'un briefing très serré et la remise par Sarti d'une photo de Sandro Callaro destinée à permettre son identification, l'Exécuteur avait sauté dans le 4 x 4 Toyota, direction Bangkok. Il y était arrivé en fin de nuit, avait patrouillé autour du marché des gays un long moment, au risque de se faire repérer par les flics qui tournaient toujours dans le secteur. En vain. Il allait regagner son hôtel, quand l'idée lui était venue d'aller faire un tour à Patpong, le quartier des bordels et des nights. Il avait retraversé la moitié de la ville, s'était fondu dans la faune glauque de « L'empire du Plaisir », mêlé aux ivrognes, aux putes, aux rabatteurs de tous genres et aux touristes en goguette. Dans l'air, se mêlaient les odeurs de soupes, de parfums bon marché, de transpiration et d'ordures. Dire qu'on faisait des milliers de kilomètres pour voir ça !

Enfin, aux premières lueurs de l'aube, Bolan avait entendu dans son dos une pétarade reconnaissable entre mille : la motocyclette de Tim. Patpong était un grand village et une excellente zone de marché pour les cigarettes de contrebande. Pour le préservatif, c'était une autre affaire. Le Sida avait encore un bel avenir.

Un peu plus tard, autour de bols d'une de ces délicieuses soupes fumantes qu'on achète en pleine rue, l'échange s'était réduit au strict minimum :

— Tu veux toujours racheter ta sœur à son maquereau ? avait questionné Bolan.

— *Yeah !* s'était exclamé le gamin, les yeux soudain brillants et l'accent yankee de circonstance.

L'Exécuteur avait alors enchaîné :

— Je donnerai l'argent. Tout l'argent qu'il réclamera, si tu me rends un service.

— Super ! s'était enthousiasmé Tim.

Alors, patiemment, le guerrier solitaire avait expliqué ce qu'il attendait du gosse. Ça ne présentait aucun danger. Il fallait seulement se renseigner. Très vite. Les relations de Tim... ou de sa sœur devaient pouvoir l'y aider. En toute discrétion, bien entendu.

Et les relations de Tim avaient fonctionné.

Le soir même, le gamin lui avait apporté les infos demandées. Plutôt vagues, et contradictoires. Mais l'Exécuteur devrait faire avec. Il avait décroché son téléphone, appelé un numéro en ville, puis demandé sa note. Une heure après, il avait pris possession d'un colis déposé au desk de l'hôtel, puis Tim et lui avaient embarqué dans le Toyota : direction Chiang Mai. Seul problème, le marchand d'armes de Dhonburi n'était pas rentré de voyage. Heureusement, l'Exécuteur avait pu confisquer une partie de l'arsenal de Callaro, avant de quitter Kanchanaburi : un M.16, dans sa version lance-grenades XM 148, avec tout un lot d'ogives Colt de 40 mm ; un fusil de sniper yougoslave M76, dans sa version chambrée en 7,62 mm x 51 OTAN. Il n'était plus très neuf, mais doté d'une lunette de grossissement montée sur couvre-culasse, d'un sublime système de visée de nuit passif, et d'un chargeur de dix cartouches. Ajouté à cela, divers lots de munitions pour les armes déjà en sa possession et une demi-douzaine de grenades US à fragmentation.

Les gardes Noires de Callaro étaient des connaisseurs.

Restait à savoir si Bolan aurait l'occasion de se servir de sa panoplie. La réponse ne pourrait être fournie que par le jeune Tim, car lui seul connaissait le visage de son « contact ». Il était près de 14 heures et le gamin n'avait pas donné signe de vie depuis ce matin. Pour ne prendre aucun risque, il devait être à pied d'œuvre dès l'atterrissage du premier vol Bangkok-Chiang Rai. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Tout le monde est d'accord ?

La voix précieuse de Kah Sath avait chuinté dans le silence du grand salon-terrasse. Sur l'immense table, des cartes, des dossiers et toutes sortes de documents étaient étalés. Depuis 9 heures du matin, Kah

Sath, l'ex-chef de guerre, dans son éternel treillis, le Russe Dimitri Carsov en veste de toile, l'Américain Jimmy Plank, dit « Turkish », leur homologue sicilien Sandro Callaro et leurs conseillers respectifs, avaient débattu de milliers de chiffres. Tout y était passé : les quantités d'approvisionnement de l'héroïne raffinée, les circuits d'acheminement, les prix à l'achat, ceux à la consommation. Un vrai petit GATT, version dope. Il avait été question de prêts et d'échanges. Les Russes n'avaient pas de dollars, mais des armes ; les Siciliens, des liquidités importantes, mais pas suffisamment d'armes sophistiquées ; et les Américains, beaucoup de dollars à prêter aux Russes... à taux usuraires, et un important marché à approvisionner. En fait, le but de la conférence était, à terme, d'organiser à la fois une internationale mafieuse cohérente et de fournir les arsenaux des diverses mafias en matériel de guerre *Hitech*. Ils avaient même signé pour des livraisons de missiles nucléaires. Les Russes pouvaient tout fournir, même ça. Alors, il fallait bien intégrer leurs nouvelles mafias dans le circuit.

Une internationale du Crime Organisé qui n'en était encore qu'à ses balbutiements, mais à laquelle cette première conférence allait en quelque sorte donner corps. Une internationale d'une puissance encore jamais égalée. S'ils parvenaient à s'entendre durablement, ils auraient le monde au creux de la main.

— Tout le monde est d'accord ? répéta Kah Sath.

Le Thaï tenait beaucoup à ce *deal*. Depuis quelques années, la percée commerciale de la coke et les premières cultures de pavot lancées par les cartels d'Amérique Latine avaient quelque peu ralenti le marché du Sud-Est asiatique.

— On vote, décréta Sandro Callaro.

Il avait assez de tout ça. Ces discussions, ces marécages puants, ces faux bonzes et leur musique de clochettes et, surtout, ce décor lugubre autour de lui avec ces dizaines de crânes lisses et de têtes encore recouvertes de chairs, plantés tout autour d'eux sur leurs piques comme une menace permanente. Sandro Callaro avait hâte de ficher la camp, de retourner à Kanchanaburi, pour voir pourquoi leur bon Dieu de téléphone ne répondait pas. Il avait déjà appelé trois fois sur la ligne satellite de Kah Sath. En vain. Dans ce pays, tout se détraquait toujours. Il voulait foutre le camp de Thaïlande, rentrer en Sicile, rester peinard dans son coin, et laisser le vieux Mario reprendre les commandes des affaires en son nom. L'autre soir, il n'avait pas digéré la séquence du *benji* avec la fille. D'autant qu'il était concerné. L'incident de la disquette s'était déroulé dans sa zone d'influence.

— D'accord, répondirent le Russe et l'Américain. On vote.

Les mains se levèrent aussitôt et un soupir de soulagement survola le groupe. Un sourire satisfait passa sur la face lisse de Kah Sath qui abattit son stick sur la table en déclarant :

— La convention est acceptée, messieurs. Désormais, il existe une véritable structure internationale des marchés des stupéfiants. Puisse-t-elle durer et prospérer à tout jamais !

Il marqua un temps, quitta son fauteuil, lança à la cantonade :

— Messieurs, la conférence est terminée. Maintenant, amusons-nous ! Et en attendant nos jeunes visiteuses, buvons !

Sandro Callaro poussa un soupir de soulagement.

Finalement, il avait peut-être la carrure d'un vrai boss...

Le jeune Tim frémissait d'excitation. Il venait de voir le groupe de filles passer le contrôle et rejoindre deux Thaïs aux gueules particulièrement rébarbatives qui les avaient aussitôt entraînées vers la sortie. Se remémorant les consignes de Fred, il suivit tout le monde de loin, vit les filles grimper dans un minibus. Les deux types étaient montés à l'avant et le véhicule démarrait. Tim courut jusqu'à sa mobylette toute neuve garée non loin, démarra à son tour, prenant le minibus en filature, comme il l'avait vu faire dans les films policiers. Très vite, il se rendit compte que le véhicule ne descendait pas sur Chiang Rai, mais au contraire, qu'il prenait la route du nord. Vers la frontière laotienne, vers Chiang Saen, son propre village. Une vague d'émotion le secoua, mais il se reprit très vite. S'il voulait sortir Maha du bordel, il devait remplir sa mission jusqu'au bout. Dans la poche droite de son blouson jaune acheté la veille, il y avait le gadget de Fred. Même qu'il allait devoir agir bientôt. Parce qu'une fois le minibus lancé sur la route 110, la mobylette ne pourrait plus le rattraper.

Alors, Tim fonça.

Il arriva à la hauteur du mini-bus juste à la hauteur d'un feu clignotant marquant la sortie de la zone aéroportuaire. Un feu clignotant, suivi d'un panneau de stop. Une seconde, il aperçut les visages des filles qui avaient l'air de discuter ferme à l'intérieur du minibus et des regards s'accrochèrent à lui. Il reconnut son « contact » mais, avec son casque, il ne risquait pas d'être repéré. C'était le moment. Comme s'il vérifiait quelque chose dans la mécanique de sa meule, le jeune Thaï se pencha. Comme par magie, le gadget était venu se loger dans sa main, l'aimant tourné vers le dessus. D'un regard alentour, il vérifia que personne ne le voyait, puis, d'un geste précis, enclencha le mécanisme comme le lui avait indiqué Fred, avant de glisser l'engin sous la caisse du véhicule. Cela fit « flop », et l'appareil s'arracha littéralement de sa main.

Déjà, le mini-bus redémarrait et Tim le laissa filer, le cœur gonflé d'une allégresse indicible. Si Fred tenait parole, il venait de sauver Maha.

— Ça y est, patron !

Tim était entré dans la chambre de Bolan comme une tornade. Dans ses yeux en amande, des éclairs joyeux dansaient, à croire qu'il venait de faire une bonne farce. L'Exécuteur sauta sur ses pieds, questionna :

— Tu as réussi ?

— Absolument ! Je te le jure !

— Je te crois, Tim. Je te crois. Raconte.

Le Thaï se lança :

— J'ai vu ma copine débarquer avec toute une bande de filles. Elles ont été prises en main par deux mecs qui les ont embarquées dans un minibus. Le minibus est parti vers le nord, je l'ai suivi et j'ai collé le gadget comme prévu.

L'Exécuteur aurait embrassé le gamin.

— O.K. dit-il. Attends un instant.

Il décrocha son téléphone, composa le 053, l'indicatif de Chiang Mai, puis le 270 08 05, le numéro de l'hôtel White Orchid. Un instant plus tard, distante de 200 kilomètres, une voix vibrait dans le combiné :

— Allô ?

— C'est moi, annonça Bolan. Bon pour test.

— O.K., *Striker*. Une seconde.

Il y eut un silence coupé de parasites, puis, comme venus du cosmos, de petits bips filés résonnèrent à l'oreille de l'Exécuteur, suivis de la voix qui reprenait :

— Acquisition, *Striker*. J'attends les instructions.

Pour la première fois depuis son arrivée à Chiang Rai, l'Exécuteur esquissa un vrai sourire.

— O.K., Épervier. Jonction à plus quatre.

Mack Bolan raccrocha le combiné. Il souriait toujours quand il plongea son regard dans celui du jeune Thaï pour déclarer de sa voix grave :

— Tu as bien travaillé, Tim.

Et, sortant de sa poche la liasse de dollars qu'il avait préparée, il la fourra dans la main du gosse émerveillé en recommandant :

— Surtout, tu ne bouges pas d'ici. Si je ne suis pas revenu demain soir, va porter cet argent à l'homme de l'ambassade US dont je t'ai dit le nom hier.

L'homme de l'ambassade était le contact à Bangkok de Hal Brognola pour certaines affaires très sensibles. Le fédéral l'avait contacté et briefé, il saurait gérer la situation.

— O.K., boss, répondit le gamin d'une voix frémissante.

Un instant plus tard, laissant Tim devant la télé, l'Exécuteur quittait la chambre, son lourd sac à l'épaule. En route pour le dernier acte de son blitz thaïlandais.

Il souhaitait seulement que ce ne soit pas aussi le dernier acte de Mack Bolan.

CHAPITRE XX

— Putain ! Ça me rappelle le bon vieux temps !

L'exclamation de Jack Grimaldi avait résonné dans les écouteurs de casque à la manière d'une sono mal réglée. Il ne fallait pas être trop difficile. Le petit triplace Hiller Model 360 OH-23 Raven était à peu près aussi neuf que la momie de Ramsès II. Mais malgré ses plaques de rouille camouflée sous l'enduit et ses tôles de plancher plus que frémissantes, son moteur Avco Lycoming de six cylindres à plat se comportait à peu près correctement. Les « amis » de Jack Grimaldi n'étant pas toujours parfaitement en règle avec les nonnes en matière de navigation aérienne, il eût été mesquin de critiquer. Si Bolan avait bien compris, cet « ami » de Chiang Mai et Grimaldi s'étaient connus au temps où le pilote travaillait pour l'autre camp, le camp de la mafia. C'était dans une autre vie, avant que Grimaldi et Bolan ne se rencontrent. Il était même possible que l'« ami » en question exerce toujours ses talents pour les pourris du secteur. Mais, comme l'argent n'a pas d'odeur et que Grimaldi avait dépensé sans compter pour la location de l'appareil, les scrupules ne devaient pas se bousculer au portillon de l'« ami » en question.

— C'est sympa de m'avoir fait venir en Thaïlande, *Striker* ! Vraiment sympa !

Jack Grimaldi semblait effectivement ravi. Ils n'avaient pas pris le même vol, et depuis son débarquement, quelques heures seulement après Bolan, il n'avait cessé de ronger son frein, attendant le feu vert avec impatience. Venir jusqu'ici et ne pas se payer un bon gros blitz eût été une injustice notoire.

À Chicago, il avait dû beaucoup insister pour que Bolan consente enfin à l'emmener. Depuis quelque temps, les cannibales de l'étranger devenaient très nerveux. Chaque blitz hors États-Unis devenait plus dangereux que le précédent. L'étau se resserrait de plus en plus autour de l'Exécuteur, l'obligeant à des combats le plus souvent éclairs. Aussi, Bolan se faisait-il maintenant tirer l'oreille pour laisser ses compagnons de combat l'accompagner. Pourtant, sans doute à cause de la proximité de ce Vietnam mythique qui les unissait, l'Exécuteur

avait accepté la présence du pilote.

Sur les genoux de Mack, le signal optique du récepteur-balise de type « Argos » chinois déniché par le pilote clignotait de plus en plus vite. Cela faisait maintenant plus d'une heure qu'ils avaient décollé de Chiang Rai et du fait d'un orage imminent, le jour commençait à décliner sérieusement. Le ciel était bas et le brouillard montait de la jungle. De toute façon, dans une demi-heure, il ferait quasiment nuit.

— On approche ! commenta l'Exécuteur dans son casque.

Indiquant les corrections de trajectoire par graphie sur le bloc de navigation sanglé à sa cuisse, il avait longtemps tâtonné, avant de trouver une ligne de progression cohérente, par rapport au suivi-balise.

— Bien compris, lança Grimaldi.

D'un coup d'œil expert, il avait comparé les notes de Bolan avec ses propres paramètres, puis infléchi la course de l'appareil en conséquence. Maintenant, l'hélico volait plein nord, noyé dans un brouillard finalement bien pratique car ils survolaient le Laos, tous feux éteints.

Les frontières du Triangle d'Or avaient beau être perméables, on n'était jamais à l'abri d'un coup dur. Surtout avec les bandes armées qui patrouillaient partout. Quelques mois plus tôt, un hélico transportant deux agents de la DEA en tournée d'inspection avait été abattu par un lance-missiles RPG7 soviétique. Depuis, les inspections du secteur s'opéraient... par satellite.

— On brûle ! lança l'Exécuteur dans son casque. Impact moins quatre.

Ils avaient adopté un système de comptage-approche basé sur le temps de réaction des bips lumineux. Moins quatre, signifiait quatre bips à la seconde. Quand ceux-ci ne formeraient plus qu'une tache tout juste frémissante, cela signifierait dix impacts à la seconde, soit la verticale de la balise que le jeune Tim avait collée sous la caisse du minibus.

Le véhicule se trouvait donc quelque part sous la purée de pois, quelque part sous le tapis serré de la jungle laotienne. Et l'Exécuteur devait impérativement le retrouver car, si l'analyse de l'Exécuteur était juste, le véhicule était maintenant dans le fief de Kah Sath, puisqu'il y avait transporté les jeunes putes dont lui avait parlé Mario Sarti, et dont la présence devait célébrer la fin de la fameuse conférence internationale. Si tout se déroulait comme prévu, la boucle serait bouclée. Resterait à transformer toute une brochette de cannibales en cadavres. En évitant si possible de se faire tuer.

— Impact moins huit ! prévint encore Bolan.

— Bien compris, *Striker*.

Le moment approchait et, comme chaque fois qu'ils opéraient

ensemble, le pilote ne pouvait s'empêcher d'avoir un pincement à l'estomac. Non pas qu'il eût peur pour lui-même, simplement, il craignait de sa part la mauvaise manœuvre qui pourrait faire capoter la mission. Comme autrefois, là-bas, vers l'est, au Vietnam, lorsqu'il transportait les commandos d'infiltration et que la moindre erreur de pilotage pouvait faire tuer tous les copains.

— Impact moins dix !

On y était ! Concentré sur ses commandes, le pilote était sans cesse obligé de corriger sa trajectoire. Un fort vent de travers s'était maintenant levé et, à « 13 heures », de violents éclairs déchiraient les nuées violines, sur fond de grondements rageurs. La nuit tombante renforçait l'impression de cataclysme imminent et une pluie drue et épaisse s'abattit subitement sur le plexi du cockpit. À cet instant, le récepteur-balise ne marquait plus qu'un gros point à peine frémissant sur le mini-écran de l'appareil.

L'hélico était à la verticale de la balise.

— Là ! cria Grimaldi dans son micro-casque. À midi !

— Vu ! annonça l'Exécuteur.

Des lucioles tremblantes émergeaient fugitivement de la brume sous le Hiller, groupées au milieu d'un plan d'eau où aboutissait une petite rivière. Déjà, l'Exécuteur avait quitté son siège pour passer à l'arrière. Vêtu de sa combinaison noire, il glissa le Beretta 93 R dans son étui de hanche, plaqua l'Ingram M.10 aux *magnets* de sa ceinture, laça la gaine du poignard à son mollet, passa à son cou la bretelle du grand sac contenant tout l'arsenal dont il avait choisi de s'équiper : M.P. 5K, XM 148 lance-grenades, M76 *Sniper* et Spas 12, avec le maximum de leurs munitions respectives. S'ajoutaient les grenades défensives à main, un lance-fusées de détresse, une lampe torche à filtre vert, et un talkie-walkie fournis par Grimaldi.

Privé de son casque, l'Exécuteur dut frapper l'épaule du pilote en lui hurlant à l'oreille :

— Arrière sur rivière. Un mile.

Compte tenu de la tempête, c'était une distance suffisante pour passer inaperçu en vol stationnaire au moins le temps du largage. Il devait limiter au maximum le crapahutage en terrain inconnu. Jack Grimaldi fit décrire une boucle à l'appareil, déjà soulagé de ne pas avoir essuyé de tirs. L'orage y était pour beaucoup. Déjà, l'Exécuteur avait ouvert le panneau de côté du cockpit et noué autour de sa taille la corde d'alpiniste qu'il avait choisie en guise de câble. Au moment où il s'asseyait sur le plancher de l'hélico, il vit le pouce de Grimaldi se lever, tandis que le pilote hurlait :

— Go !

Alors, l'Exécuteur empoigna la corde et, se coulant à l'extérieur, il crut être emporté par un cyclone. Giflé par une pluie torrentielle, il se

laissa glisser le long du filin, secoué par les bourrasques, tournoyant sur lui-même de plus en plus vite, sans pouvoir stopper le mouvement. Mais il arrivait au bout de la corde et, sous lui, la cime des arbres approchait. Puis ce fut le lit de la rivière, avec une berge sableuse, déjà presque invisible. Là-haut, Jack Grimaldi faisait des prodiges. Piloter dans ces conditions et sans phare d'approche touchait au génie. D'un geste précis, l'Exécuteur fit sauter le nœud marin de sa taille. Sous ses pieds, la plage n'était plus qu'à une demi-douzaine de mètres. L'hélico plongea d'un coup, déposant Bolan sur le sable avec une précision diabolique. Ses rangers s'enfoncèrent dans le sol humide, il lâcha le filin, s'enfonça un peu plus, se stabilisa enfin. Là-haut, l'hélico avait repris de l'altitude et l'Exécuteur le vit virer gracieusement avant de disparaître au-dessus de la jungle. Il grimpa sur la berge, s'accroupit sous le couvert végétal, sortit le talkie-walkie du sac, effectua le contrôle-appel prévu entre les deux amis. Aussitôt, claire malgré les éléments déchaînés, la voix métallique de Grimaldi résonna.

— Reçu cinq sur cinq, *Striker*. *Good luck* !

— Merci ! renvoya l'Exécuteur.

Puis il coupa le contact. La pluie redoublait d'intensité et le jour avait presque complètement disparu. Seuls, le miroitement de la rivière et la bande de sable clair se dessinaient encore dans la pénombre. On n'entendait plus que les cymbales de l'orage et, sans sa cagoule, Bolan aurait eu l'impression de prendre une douche. Heureusement, il faisait toujours aussi tiède. Il était à pied d'œuvre, livré à lui-même en terrain hostile. « Comme au bon vieux temps », aurait dit Grimaldi !

— Hé !

L'Exécuteur avait vu l'ombre surgir du couvert de la jungle avant d'entendre l'exclamation. Une ombre qui, de l'autre côté de la rivière, fut immédiatement rejointe par une seconde. Bolan vit le canon des armes qui s'abaissaient vers lui, nota les tenues vestimentaires différentes, juste avant qu'un nouveau cataclysme se déchaîne.

Un ouragan de feu déferlait sur lui.

CHAPITRE XXI

Une tempête de feu et de plomb dont les échos n'arrivaient même pas aux oreilles de l'Exécuteur, tant l'orage se déchaînait à présent dans le ciel. Pourtant, autour de lui, les grêlons furieux faisaient jaillir le sable. Instantanément mobilisé dès l'apparition des silhouettes, il avait roulé à l'abri, arrachant littéralement l'Ingram aux *magnets* de sa ceinture. Dans la demi-seconde qui suivit, la sûreté était débrayée et son index enfonçait la détente. Rageuses, à la cadence de tir effrénée de 1000 coups/minute, les ogives de 9 mm Para franchirent la largeur de la petite rivière à la vitesse moyenne de 300 mètres/seconde. Là-bas, la première silhouette sursauta sous les terribles impacts, tandis que le deuxième type essayait de se mettre à l'abri. Mais aucun humain ne pouvait courir plus vite qu'une balle. L'homme en fit l'amère expérience. Touché en pleine tête, il bascula en arrière, lâchant son P.M. qui alla percuter les reins du premier type en fin de chute. Les deux corps un instant emmêlés semblèrent mimer une danse bizarre, avant de s'écrouler chacun de son côté. Couché dans la végétation détrempée, l'Exécuteur scrutait le secteur, s'attendant à voir surgir d'autres unités. Pourtant, il dut se rendre à l'évidence. Les deux intrus étaient seuls. Et comme les coups de feu n'avaient pas dû porter très loin dans ces conditions, il se dit qu'il avait un sursis. En trois foulées, il traversa le gué, se pencha sur les cadavres. Fringues et armes disparates, tenues négligées. Comme son instinct le lui avait immédiatement appris, il ne s'agissait ni de flics, ni de militaires laotiens. Seulement des soldats de narcos.

Selon toute vraisemblance, ces guetteurs appartenaient aux troupes de Kah Sath.

L'Exécuteur était près du but.

— *You're number one, mister Strong ! Really number one !*

La jeune pute qui se tortillait sur les genoux de Sandro Callaro était jolie et sentait bon. Mais le Sicilien la trouvait vraiment trop conne ! D'abord, pourquoi est-ce qu'elle l'appelait *mister Strong* ! Parce qu'il était gros ? Et puis cette façon qu'elles avaient toutes de balancer sans

arrêt leurs *number one* imbéciles ! Décidément, Sandro Callaro ne s'amusait vraiment pas. Tant qu'à se taper une pute, il aurait préféré le faire à la villa de Kanchanaburi. Ce décor de jungle et de marais, ces crânes des ennemis de Kah Sath lui foutaient le bourdon. Et ce n'était pas l'orage qui allait lui donner du cœur au ventre. Ils avaient beau être à l'abri sous les toits en pagode de l'immense living flottant, toute cette flotte qui ruisselait partout, ces torches aux allures de film d'épouvante, c'était trop. Autour de Callaro, les Russes, les Américains et même ce connard de Sarunea semblaient prendre du bon temps. Depuis le déjeuner, les bouteilles de Johnnie Walker et les magnums de Dom Pérignon n'avaient pas arrêté de défiler. De quoi rétamer une armée de Polonais. À part le Sicilien, il n'y avait que Kah Sath à rester sobre, ou presque. Vautré dans les coussins de son trône, une simple flûte de Dom Pérignon dans une main et son stick dans l'autre, il laissait planer son regard à la fois énigmatique et méprisant sur le parterre jaune safran de ses bonzes, une vingtaine au moins, répandus à ses pieds, jouant de leurs clochettes à la con. L'ensemble formait avec l'orage une cacophonie qui nouait encore plus les nerfs de Callaro. De temps à autre, il apercevait les silhouettes des pirogues à moteur sur le marais, avec deux ou trois hommes armés à bord de chacune d'elles. Malgré la mousson, les soldats du dieu Dope patrouillaient sans cesse. Pourtant, ici, l'ex-chef de guerre ne devait pas craindre grand-chose. Il aurait fallu des escadrilles de bombardiers arrosant au napalm, pour percer les défenses de son fief.

— Ah !

Agacé, Callaro tourna la tête. Non loin de là, affalé sur un canapé, ce con de Sarunea était en train de prendre son pied. Mais, bizarrement, la fille qui se frottait à lui depuis le début des réjouissances s'était soudain redressée, la bouche dilatée, comme si elle hurlait. Pourtant, aucun son ne passait ses lèvres. Encore plus étrange, le profil du *consigliere* semblait déformé. Comme soufflé de l'intérieur. Un profil qui pivotait lentement, découvrant peu à peu...

Callaro faillit crier.

Sarunea n'avait plus de profil gauche ! Arraché ! Disparu ! À cet instant, la fille qui s'occupait de lui libéra enfin son hurlement et Callaro fut surpris par sa violence. Puis il y eut comme un souffle vrombissant dans l'air gorgé d'humidité, et, à trois mètres de là, Sandro Callaro vit voler le haut du crâne du *consigliere* de l'Américain. Des gerbes de sang giclèrent, inondant les belles toges safran des bonzes de Kah Sath. Il y eut un instant de flottement dans l'assistance puis ce fut la panique. Restés à l'écart, les flingueurs des trois familles s'étaient tous redressés comme un seul homme. Les calibres avaient jailli dans les poings et, déjà, ils se toisaient avec des regards en chien de faïence. Ils n'y comprenaient rien. Simultanément, le groupe des

bonzes s'était levé, formant aussitôt un cercle infranchissable autour de Kah Sath, tandis que jaillissant de sous les robes safran, une vingtaine de P.M. apparaissaient, canons pointés dans toutes les directions. Dans les secondes qui suivirent, un deuxième groupe avait escaladé le cercle des premiers, se hissant sur leurs épaules pour élever du double le rempart humain. Alors, l'un d'entre eux avait lancé un cri aigu qui, malgré la tempête, résonna dans le crépuscule comme une sirène : l'alerte était donnée.

La veille, Kah Sath leur avait expliqué quelques trucs de sa sécurité rapprochée. Callaro fasciné regardait la tour humaine se déplacer de côté, comme glissant sur le parquet de teck en direction d'une terrasse en contrebas, qui n'était autre qu'un grand radeau à moteur. Déjà, plusieurs pirogues avaient convergé vers ce dernier, bourrées d'hommes armés qui n'y comprenaient rien mais obéissaient en silence à des consignes données longtemps à l'avance. Plongé dans un cauchemar éveillé, Sandro Callaro avait envie de vomir. De fuir aussi. Mais tout autour de la grande cité lacustre, ce n'étaient que marais, nuit et tempête.

Restait la villa située tout au bout de la vaste série de terrasses. Mais le temps d'y arriver, il serait transformé en charpie.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria la fille qui avait sauté de ses genoux. Qu'est-ce qui se passe ?

Ses copines s'étaient toutes précipitées sur le ponton qui réunissait les deux ensembles principaux du complexe lacustre, comme attendant qu'on vienne les chercher en bateau. Mais personne ne s'occupait d'elles et il ne fallait pas qu'elles comptent sur Callaro. Devant lui, l'immense Dimitri Carsov s'était levé comme un démon, un des P.M. arraché au passage aux mains d'un bonze. Une mini-Uzi à chargeur de 32 cartouches. Jaillissant près de lui, ses deux gardes du corps braquaient leurs armes, attendant d'apercevoir l'ennemi. En vain. L'un d'eux donna l'impression de tousser, tandis qu'il reculait précipitamment, le corps plié en avant. Puis il se redressa, face crispée, un flot de sang giclant de sa bouche. Voyant cela, l'immense Carsov perdit son sang-froid. Enfonçant la détente de l'Uzi, il arrosa droit devant lui, éructant dans sa langue natale. Croyant être attaqués de revers, les occupants d'une pirogue s'énervèrent à leur tour. Des rafales partirent tous azimuts, entraînant des ripostes venues de partout à la fois. Les filles, n'ayant rien à gagner à cette guerre, avaient disparu dans les profondeurs de la villa, épargnées par les tirs de l'ennemi.

Pas Dimitri Carsov.

Avec l'impression de recevoir un gigantesque coup de poing en plein cœur, il s'était mis à tituber sur place, la mini-Uzi toujours dans ses poings. D'un coup, sa vue s'était brouillée et il ne sentait plus ses

jambes. Pourtant, son index était encore solide sur la détente du P.M. et il le prouva en l'enfonçant derechef. Mais, comme il était déjà quasiment mort, sa rafale partit de travers, fauchant son deuxième garde du corps et allant saccager les belles toges safran de la tour humaine maintenant presque arrivée au radeau. L'action, suivie attentivement par Sandro Callaro, le cloua de saisissement.

Les bonzes ne tombaient pas !

Les balles du Russe s'étaient enfoncées dans leurs toges, à la hauteur de leurs poitrines, sans qu'aucun d'eux ne s'écroule. À croire que... c'était ça ! Ils avaient des gilets pare-balles sous leurs robes ! Ils allaient réussir à emmener leur boss à l'abri et le conduire à son hélico. Juste quelques mètres de flotte à traverser. Et, pendant ce temps, eux, ils écoperaient. Mais Callaro était toujours debout et il comprenait de moins en moins ce qui se passait. Autour de lui, les membres de la conférence tombaient comme des mouches, et lui restait debout ! L'Américain et ses flingueurs avaient été descendus, le Russe venait de s'écrouler à ses pieds et lui, il continuait à... à crever de trouille !

La panique arriva comme un raz de marée. Si forte que Callaro se sentit étouffer. Un voile rouge passa devant ses yeux et, les pensées soudain liquéfiées, il se précipita vers le radeau et sa protection des bonzes boucliers. Mais alors qu'il sautait sur la plate-forme, un des gardes en robe safran le balaya littéralement. Callaro se sentit partir en l'air, eut la sensation soudaine de ne plus rien peser, puis, comme une pierre, son gros corps rencontra l'eau du marais dans un grand éclaboussement boueux. Il poussa un cri, avala une tasse, toussa, cracha, but une nouvelle tasse, se débattit avec l'énergie du désespoir, essayant de retrouver les mouvements d'une brasse qu'il n'avait plus pratiquée depuis longtemps. Autour de lui, la fusillade continuait. Il avait l'impression que deux armées s'affrontaient. Alors, poussé par une peur folle, il se mit à nager. Mal et trop vite, mais à nager quand même. Cela durait, durait ! Il avait l'impression que l'éternité se passerait maintenant à nager vers l'enfer. C'était plus fort que lui...

Une poigne d'acier avait saisi son bras droit. Comme les mâchoires d'un piège à loup qui se serait refermé sur sa chair pour la broyer. Il fallait se débattre, lutter encore. Puisqu'il avait réussi à nager jusqu'au bout des siècles, il pouvait s'arracher à cette étreinte. Il pouvait...

— Arrête ton cinoche, connard !

La voix était grave, lugubre, glacée comme la mort. Une voix dans la nuit, et une poigne d'acier qui le tirait hors de l'eau ! Sandro Callaro avait l'esprit en compote. Il devait être mort. Ou devenu fou. Il allait...

— Avance !

Une force dingue venait de le propulser hors de l'eau. On le poussait en avant. Il renonçait à tout. Il avait marre de tout.

— *Avanti !*

— *Sì, sì !*

L'homme parlait sa langue. L'italien ! Avec un accent, mais l'italien quand même ! C'était donc un ami. Un complice. Callaro ne comprenait plus rien mais recommençait à espérer.

— *Sì, répéta-t-il, à bout de souffle. Vengo !*

Soudain, des cris. Partout. Des coups de feu aussi. Des rafales, des hurlements. Mais Callaro n'avait plus vraiment peur.

— *Avanti !*

D'un gigantesque coup de pied au cul du pourri, Mack Bolan lui fit franchir trois bons mètres supplémentaires. Mais le gros Sicilien était au bord de la syncope. Il était dans les choux et si ça continuait, l'Exécuteur allait devoir le porter. Et pendant ce temps, les flingueurs des pirogues qui l'avaient repéré pendant le sauvetage commençaient à l'arroser au P.M. Ayant remisé l'Ingram au contact des *magnets* et le *Sniper* devenu inutile depuis qu'il n'avait plus à *sélectionner* ses cibles, il avait empoigné le M.P. 5K d'une main et le Spas 12 de l'autre. La première pirogue arrivait, tous les gaz poussés. Dedans, trois types en treillis paramilitaires. L'un était aux commandes, les deux autres à genoux, les P.M. arrosaient droit devant.

Heureusement, ils avaient pris de l'avance et la jungle était proche. L'Exécuteur pivota de trois quarts, pressa la détente du Spas. À trente mètres, le duo encaissa les chevrotines de plein fouet. Les pourris basculèrent dans l'eau, entraînant la pirogue avec eux. Le pilote avait suivi le mouvement et se mit aussitôt à nager frénétiquement. En sens contraire. Mais déjà, une autre embarcation survenait sur le flanc gauche de Bolan. Il envoya une autre décharge, saupoudra d'une minirafale de 9 mm avec le M.P. 5K, eut la satisfaction de voir les occupants de la deuxième pirogue suivre le chemin des premiers. Mais, au moment où Callaro et lui parvenaient enfin à la lisière de la jungle, des ombres jaillirent, opposant un tir de barrage nourri.

— Par ici !

L'Exécuteur avait violemment repoussé le Sicilien, l'entraînant dans une autre direction. Le M.P. 5 crachait, le Spas aussi. Mais les deux armes furent bientôt vides. Pas le temps de recharger. L'Exécuteur arracha deux grenades de sa ceinture, plaqua Callaro au sol détrempé, envoya ses « poires » dans le groupe qui accourait. Il y eut trois secondes de flottement, puis la terre parut se soulever. Deux explosions en une. Assourdissantes. Pendant ce temps, l'Exécuteur avait inversé les chargeurs du M.P. 5 et de l'Ingram scotchés tête-bêche, et remisé le Spas dans le sac accroché à son cou. Simultanément, il tira des deux armes, couchant les rares rescapés de la meute.

— Par là ! cria-t-il en italien à l'adresse de Callaro. Vite !

Par là, c'était le lit de la rivière qu'il venait de rejoindre. Poussant le Sicilien devant lui, ils parcoururent une distance que Bolan avait du mal à évaluer. Dans leurs dos, des cris s'élevaient, de plus en plus près. La chasse était relancée.

— Vite ! *Avanti* !

Profitant de la courte rémission, il avait attrapé le talkie-walkie dans son sac et avait établi le contact.

— Leader à Épervier, Leader à Épervier ! lança-t-il dans l'appareil.

Il y eut des crachotements, suivis d'une voix lointaine.

— Épervier à Leader, Épervier à Leader, te reçois trois sur cinq.

— Leader à Épervier, demande assistance au point de largage.

— Bien compris, Leader. C'est comme si j'étais là.

Tout en conservant le contact, le guerrier poussait toujours le Sicilien devant lui. Hébété, celui-ci se laissait faire, lâchant de temps à autre une espèce de hoquet ridicule. Enfin, émergeant soudain de la tempête, le grondement caractéristique d'un rotor éclata au-dessus de leurs têtes et l'Exécuteur leva les yeux. Mais au lieu d'apercevoir la silhouette du petit Hiller, il découvrit un appareil à structures tubulaires et au cockpit en plexi de forme caractéristique. Une Alouette II. L'hélico de Kah Sath. Arrachant le XM 148 du sac, il arma le lance-grenades, pointa l'arme vers le haut, pratiquement sans viser. Il y eut un « boum » sourd, suivi d'un chuintement filé, accompagné d'une petite comète lumineuse qui montait dans le ciel noir. Mais à cet instant, l'Alouette vira brusquement, évitant l'impact de très peu.

— *Shit* ! jura Bolan.

Mais il était trop tard. L'hélico de Kah Sath passait la ligne des arbres. Juste à l'instant où le Hiller apparaissait à son tour. D'un coup de lampe, l'Exécuteur indiqua sa position et, trente secondes plus tard, l'appareil se posait en catastrophe sur un banc de cailloux tout proche.

— Avance ! cria Bolan à l'adresse de Callaro.

Tandis que dans leurs dos la chasse s'approchait et que les tirs recommençaient à les cerner, il enfourna littéralement le gros Sicilien dans la carlingue.

— Go !

L'Exécuteur avait hurlé pour couvrir le grondement. Il avait encore les pieds dehors quand Grimaldi arracha l'engin à l'attraction terrestre. Ce fut comme si son estomac avait soudain décidé de rester au sol. Il ouvrit une bouche avide, la referma, parvint à se hisser complètement, puis à s'asseoir enfin sur le siège voisin du pilote.

— Un peu rapide, non ? hurla-t-il à Grimaldi.

Sans répondre, ce dernier indiquait quelque chose avec sa main. Droit devant.

— L'Alouette ! s'exclama l'Exécuteur.

— Affirmatif ! cria à son tour le pilote. Tu le veux ?

— Affirmatif !

L'Exécuteur bouillait d'une rage glacée. Déjà, il avait inséré une ogive dans le lance-grenades du XM 148. Derrière, Callaro recommençait à paniquer.

— Foutons le camp ! se mit-il à cracher. Foutons le camp !

— Toi, gronda Bolan, tu la fermes !

La crosse du M.16 combiné était partie comme la foudre percutant le front du *capo*. Immédiatement, il remit le XM en ligne, canon passé dans le fenestron de la bulle de panneau latéral, prêt à faire feu de nouveau.

Puis l'Alouette fut à portée et il tira.

L'ogive de 40 mm décrivit une ligne brillante dans la nuit et, d'abord, Bolan crut qu'il avait de nouveau raté sa cible. Mais alors qu'il ouvrait la bouche pour pousser un juron, l'Alouette parut s'éclairer subitement de l'intérieur, puis, d'un coup, l'hélico se disloqua dans un embrasement dantesque.

Et ce fut comme un soleil dans un ciel de tempête.

ÉPILOGUE

— C'est lui, le maquereau de Maha. Il t'attend.

Il venait de désigner la Mercedes noire à Bolan. Il était 23 heures, et Patpong commençait à vivre vraiment. Les nights déversaient leurs décibels, les rabatteurs rabattaient l'incontournable clientèle occidentale, et les boîtes à massages allaient faire le plein. Dans l'habitable du 4 x 4 Toyota, il faisait une chaleur d'étuve. À cette seconde, le guerrier solitaire songeait encore à la fin de son blitz. Au chauffeur du minibus qu'il avait retrouvé et chargé de rembarquer les filles, à un pourri imbécile qu'il avait été obligé de tirer du merdier pour respecter son engagement. Pour une disquette informatique, large comme un paquet de cigarettes. Une disquette qui était maintenant dans sa poche de blouson et qui allait lui permettre de détruire bientôt les diverses ramifications de la *russian connexion*.

Le vieux *consigliere* avait donc, lui aussi, respecté son engagement.

Et la vie continuerait comme avant, sauf pour un certain Soltan Kachaorm, le fondé de pouvoir de la *Former Work Bank*. Celui qui avait sciemment sacrifié la jeune Ubol Pramot. Bolan l'avait exécuté une heure plus tôt devant son domicile. Il devait bien ça à Vince Parker.

— C'est lui ! répéta le petit vendeur de cigarettes.

— O.K., dit seulement Bolan en ouvrant sa portière. Attends-moi ici.

Sur la chaussée et sur les trottoirs éblaboussés de néons, la foule dense se bousculait. Un groupe de marins russes chargés d'alcool et d'excitation reluquaient les brochettes de filles à travers les vitrines. Contenant un soupir, Mack Bolan traversa la rue, évitant une longue colonne de *samlos* chargés d'amateurs de sensations, et arriva à la Mercedes dont il ouvrit la portière côté passager à la volée.

— Hé..., commença le chauffeur.

— C'est moi, coupa Bolan. Le copain de Tim.

— Ah ! Je t'attendais !

Le mac était un petit costaud à gueule de brute. Il toisait Bolan avec l'air de ne pas tout saisir très bien. Visiblement, il ne comprenait pas qu'un Américain lui rachète une de ses putes. Mack allait corriger

cette lacune. Sortant l'épaisse liasse de dollars prévue pour la transaction, il la monta devant les yeux du mac et, d'un geste précis, la sépara en deux parties à peu près égales. Incrédule, l'autre regardait faire, ses petits yeux vicelards allant d'une liasse à l'autre.

— Ça, fit Bolan en rapprochant les deux paquets de billets verts, c'était la somme que tu demandais. O.K. ?

— Euh, O.K., grailonna le mac.

— Et ça, fit encore remarquer l'Exécuteur en séparant de nouveau les liasses pour ne plus en montrer qu'une seule, c'est ce que moi, j'ai décidé de payer. O.K. ?

L'autre ouvrit de grands yeux, puis son masque se tendit, furieux.

— No ! grinça-t-il. Pas d'accord !

Tel un prestidigitateur, l'Exécuteur avait fait disparaître une des liasses, aussitôt remplacée dans sa main par le S & w à réducteur de son. Un réducteur de son qui s'était enfoncé dans les parties du proxo. Celui-ci couina, voulut se dégager, couina de plus belle sous la poussée de l'arme dans son bas-ventre.

— Si ! lâcha l'Exécuteur de sa voix d'outre-tombe. C'est ça, ou c'est la mort. La tienne, bien sûr.

— Hé, je...

— Et si je te paye au lieu de te tuer tout de suite, coupa Bolan, c'est parce que j'en ai fait la promesse. Alors, tu prends, ou tu préfères crever ?

— Je... merde ! Je prends ! Mais ce petit enfoiré...

— Pas de gros mots, murmura l'Exécuteur.

Il avait laissé tomber une des liasses sur le pantalon du mac et celui-ci s'en empara aussitôt d'un geste de rapace. Mack désigna le Toyota, précisa :

— T'as deux minutes pour m'envoyer la gamine.

Puis il quitta la Mercedes. Mais au moment où il allait s'éloigner, il revint s'accouder à la portière, côté chauffeur. Alors, plantant son regard d'acier dans celui du proxo, il déclina de sa voix sépulcrale :

— Au fait, n'oublie pas ce que je vais te dire : mon nom, c'est Bolan. Bolan le Fumier.

— Hein !

À voir la gueule du minable, la légende de l'Exécuteur avait largement pénétré les basses couches de toutes les pègres du monde. Brusquement livide sous sa couleur parchemin, le mac croassa :

— Bolan ! Mais je savais pas ! Je...

— Maintenant, tu sais, coupa derechef l'Exécuteur. Tu sais que si tu croises seulement une seule fois la route de Tim et de sa sœur, tu es un homme mort.

Il se redressa, cloua le proxo de son regard implacable, ajouta, presque gentiment :

— Juré.

Puis il regagna le Toyota, s'y installa sous le regard expectatif du gamin. La peur et un espoir fou s'y lisaient en même temps. Une expression qui se figea soudain, quand, tournant les yeux une minute plus tard, il la vit.

Elle était là, apparue comme par enchantement. Menue, fragile, belle comme l'enfant qu'elle était encore. Là, tout contre la portière.

— Maha !

Ça n'avait été qu'une espèce de murmure. Un son contenu, qui avait passé les lèvres du petit Tim comme par inadvertance. Puis de nouveau, il y eut cette expression de peur et d'espoir fou dans ses grands yeux de nuit. Une expression qui ressemblait à celle qu'ont tous les enfants du monde, devant un gros, un très gros cadeau. Un cadeau de Noël.

La liasse que Bolan venait de lui glisser dans la poche à cet instant n'était vraiment que du papier.

Mais du papier qui leur donnerait une chance de s'en sortir, à lui et sa sœur. Peut-être.

FIN

-
- 1 Nom donné aux canaux de Bangkok.
 - 2 La dernière vendetta, L'Exécuteur N°114.
 - 3 Les sources de sang, L'Exécuteur N°72.